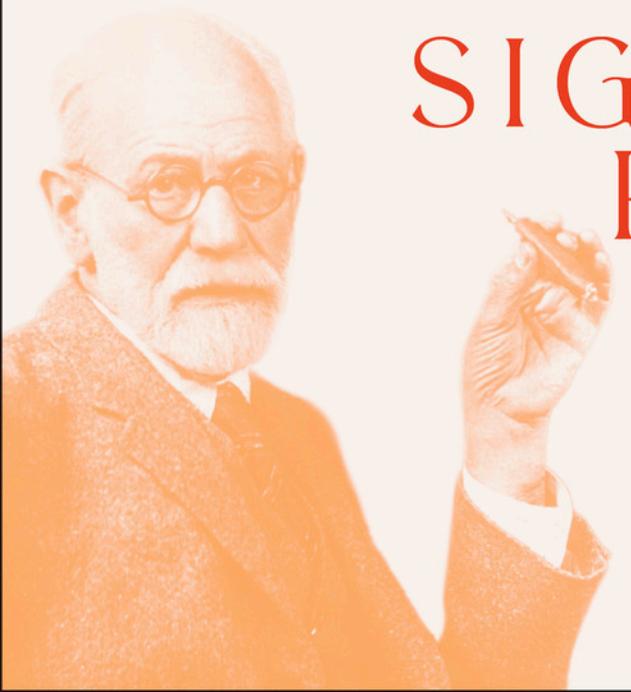


A portrait of Marie Bonaparte, a woman with dark, wavy hair, wearing a dark dress with a white fur collar and a long pearl necklace. She is looking slightly to the right with a gentle smile.

# MARIE BONAPARTE

A large, solid red diamond shape pointing downwards, containing the text 'CORRESPONDANCE INTÉGRALE' in white serif font.

CORRESPONDANCE  
INTÉGRALE

A portrait of Sigmund Freud, an elderly man with a white beard and glasses, wearing a dark suit and tie. He is holding a cigar in his right hand.

# SIGMUND FREUD

Flammarion



MARIE BONAPARTE

•

SIGMUND FREUD

CORRESPONDANCE  
INTÉGRALE

1925-1939

*Édition établie et annotée par Rémy Amouroux*

*Traduit de l'allemand par Olivier Manonni*

Flammarion

*Les éditions Flammarion tiennent particulièrement à remercier :*  
*Son Altesse Royale la Princesse Tatiana Fruchaud et*  
*le Prince Carlo Alessandro della Torre e Tasso,*  
*les petits-enfants de la Princesse Bonaparte.*  
*Cécile Marcoux, conservatrice de la bibliothèque*  
*Sigmund-Freud à Paris.*  
*Margaret McAleer, conservatrice, responsable du fonds Bonaparte*  
*à la bibliothèque du Congrès de Washington DC.*

Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste  
La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire, et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise l'écriture vivante et offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)



## Introduction

« J'aime votre franchise. » C'est en ces termes, et en français, que Sigmund Freud débute, le 21 mai 1927, l'une de ses lettres à Marie Bonaparte, avant de poursuivre, en allemand, « même si elle sert à la résistance ». Ce faisant, il résume admirablement la tonalité générale de la correspondance qu'ils entretiennent durant quatorze ans et pointe là une caractéristique essentielle de la relation qui les unit. C'est en effet la sincérité de son analysante qui va séduire Freud. Car, si l'enfance et l'adolescence de Bonaparte furent placées sous le signe de la contrainte, sa vie de femme, elle, prit la forme d'une quête insatiable de liberté. Liberté de ton qui l'amène à explorer, avec Freud, son histoire infantile mouvementée et une conception originale de la sexualité féminine, mais aussi liberté d'action, notamment dans ses choix amoureux.

La sincérité de Bonaparte ravit Freud, qui verra en elle une élève loyale. De fait, elle ne le trahira jamais. Cependant, celle que l'on surnomma « Freud a dit », tant elle fut une adepte zélée du fondateur de la psychanalyse, se révèle, tout au long de leurs échanges épistolaires, une contradictrice tenace au point d'agacer parfois Freud quand, par exemple, elle revendique son droit à vivre une sexualité aussi libre que celle des hommes qu'elle côtoie. Freud, qui pourtant n'hésitait pas à rompre définitivement avec ses disciples lorsqu'ils se montraient trop aventureux, sera, avec Marie Bonaparte, particulièrement compréhensif. Il développa avec elle une authentique relation amicale et intellectuelle, mais n'hésita jamais à lui exprimer son mécontentement lorsqu'elle fit, selon lui, preuve de « résistance ».

*Près de neuf cents lettres*

En 2007, Ernst Falzeder, chercheur et spécialiste de Freud, se demandait s'il existait encore une part d'« inconnu<sup>1</sup> » à découvrir chez le fondateur de la psychanalyse. En effet, ce dernier compte parmi les auteurs sur lesquels on dispose de plus de documentation, grâce à une œuvre conséquente, à plusieurs milliers de lettres déjà publiées et aux analyses critiques toujours foisonnantes. Pourtant, la correspondance entre Bonaparte et Freud faisait encore partie des rares documents majeurs encore méconnus. Convaincue de leur valeur, Bonaparte a précieusement conservé les lettres de Freud et récupéré les siennes après son décès en 1939, en y ajoutant certains brouillons, copies et même les missives qu'elle ne lui avait pas envoyées<sup>2</sup>. Déposées en 1964 par l'intermédiaire d'Anna Freud à la bibliothèque du Congrès de Washington, aux États-Unis, ces lettres ont depuis longtemps suscité le plus vif intérêt, mais personne n'avait pu les consulter puisqu'elles étaient réservées de communication jusqu'en 2020<sup>3</sup>. Seules quelques rares lettres de Freud ont été publiées, notamment par Ernst Jones<sup>4</sup> et Max Schur<sup>5</sup>, principalement sous la forme d'extraits en anglais. Mais il manquait celles de Bonaparte, restées à ce jour inédites selon le vœu de la princesse et le droit en vigueur, qui en empêchait leur publication avant 2032. Sans l'accord de ses petits-enfants, il aurait fallu attendre encore de longues années pour y avoir accès.

Il s'agit pourtant de l'une des plus volumineuses et des plus denses correspondances que Freud ait entretenues. Près de neuf cents lettres, écrites en allemand pour Freud, en français puis en allemand pour Bonaparte, ont été

---

1. Voir Falzeder, E. (2007), « Existe-t-il encore un Freud inconnu ? Remarques sur les publications de Freud, ainsi que sur des documents inédits », *Psychothérapies*, 27(3), p. 175-195.  
 2. Cet engouement ne concerne pas seulement ses échanges épistolaires avec Freud. On dispose en effet, en plus de sa volumineuse correspondance générale, qui occupe plusieurs mètres linéaires à la Bibliothèque nationale de France, de nombreuses correspondances particulières comme celles avec son père, ses enfants ou certains personnages-clés de sa vie, ses amants, son médecin personnel Charles Talamon, ou encore son premier mentor, Gustave Le Bon. Elle fut, en outre, celle qui, contre l'avis de Freud, acheta et conserva la célèbre correspondance entre ce dernier et Wilhelm Fliess. 3. Marie Bonaparte, que le psychanalyste Kurt Eissler surnommait « l'ange gardien » des archives de Freud, avait souhaité de son vivant organiser ses propres archives. Elle a déposé à la Bibliothèque nationale de France tout ce qui concerne sa vie personnelle et familiale, et a confié à Eissler ainsi qu'à la fille de Freud le soin de gérer ce qui avait trait à la psychanalyse. C'est dans ce contexte que ces documents ont été versés aux archives Freud de la bibliothèque du Congrès à Washington en 1964. Consciente du caractère intime de ces écrits, Marie Bonaparte a imposé diverses réserves de communication selon la sensibilité de ce qui s'y trouve. Pour plus de détails sur ces archives, voir Amouroux R. (2012), *Marie Bonaparte. Entre biologie et freudisme*, PUR, p. 25-39. Ses mémoires inédits – désignés ici sous le nom d'« Autobiographie », terme qu'elle utilise dans un inventaire de ses archives – ont par ailleurs joué un rôle crucial pour la retranscription et l'analyse de cette correspondance, pour les distinguer des volumes publiés de ses mémoires dont le récit s'arrête à son mariage (Bonaparte, M. (1958); À la mémoire des disparus, PUF, 2 vol.). Elle y commente en effet très précisément sa relation avec Freud et donne de larges extraits de leurs échanges. 4. Jones, E. (1958-1969), *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, 3 vol., PUF.  
 5. Schur, M. (1975), *La Mort dans la vie de Freud*, Gallimard.

échangées. Marie Bonaparte, proluxe, est à l'origine des deux tiers d'entre elles. Commencée lors du premier séjour de Marie auprès du maître en 1925, la correspondance ne s'achève qu'avec la mort de Freud en 1939. Ce rythme soutenu va de pair avec l'implication personnelle des protagonistes et la profondeur de leurs échanges. Une étonnante familiarité se déploie sous l'œil du lecteur entre l'un des savants les plus influents de son siècle et l'une de ses élèves. Elle donne à voir un Freud tour à tour séduit, amusé, ennuyé ou encore tout simplement fatigué de cette femme hors du commun qui n'a de cesse de questionner sa sexualité et les conceptions freudiennes à ce sujet. Les propos de Bonaparte, sans jamais être vulgaires, sont parfois crus, et c'est sans détour qu'elle aborde ses pratiques les plus intimes, assorties parfois de schémas anatomiques.

De son côté, Freud, qui va alors sur ses 70 ans, n'a plus rien à prouver et accepte de discuter les propositions étonnantes et peu orthodoxes de Bonaparte. Ainsi, si ces lettres sont un témoignage précieux pour l'histoire de la psychanalyse, elles n'en constituent pas moins une source passionnante pour l'histoire des représentations de la féminité dans l'entre-deux-guerres. Tout au long de ses échanges avec Freud, Bonaparte entretient un débat nourri – et parfois vif – sur la sexualité de la femme. Là réside sans nul doute l'un des éléments les plus intéressants de cette correspondance.

Les premières années nous plongent dans l'intimité de véritables « consultations épistolaires ». Marie Bonaparte écrit à son analyste entre les séances qu'elle suit à Vienne ou à Semmering et lui livre ses dernières interprétations sur l'évolution de sa cure. En parallèle, les échanges portent sur la diffusion de la psychanalyse en France. Rapidement considérée comme l'ambassadrice de cette discipline dans l'Hexagone, Marie Bonaparte rapporte à Freud la vie mouvementée du groupe parisien et développe une véritable stratégie éditoriale pour la traduction de ses œuvres.

Au fil des mois et des années, leur relation prend une tournure plus personnelle. L'amitié sincère qui les unit les amène à échanger sur leur vie familiale et leur quotidien. Même si Bonaparte se confie plus souvent – sur son mari, ses enfants, ses amants, sur ses multiples voyages entre ses maisons de Saint-Cloud, de Paris, le palais de Bernstorff au Danemark, celui d'Athènes en Grèce, ou ailleurs –, on accède également au quotidien des Freud et de leurs proches. Cette incursion dans le registre de l'anodin est à son apogée lorsque l'un et l'autre échangent longuement sur leurs chiens respectifs, considérés comme des membres de la famille à part entière. Freud ira jusqu'à traduire, avec sa fille Anna, un ouvrage que Bonaparte a écrit sur le cancer de son chien Topsy. Par ailleurs, au début des années 1930, en rupture avec ces moments de légèreté, la crise économique et la montée du

nazisme prennent de plus en plus de place dans leurs échanges. Freud assiste à l'effondrement de son monde, et Bonaparte prête main-forte à de nombreux juifs afin qu'ils puissent émigrer. Il faudra cependant attendre l'*Anschluss* – l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938 – pour que Freud et sa famille se résolvent à quitter Vienne pour Londres avec, entre autres, l'appui de Bonaparte.

### *Mimi, la princesse de Grèce et la patiente de Freud*

Arrière-petite-nièce de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, Marie se décrit elle-même comme « la dernière Bonaparte ». Son arrière-grand-père, Lucien Bonaparte, était le frère de Napoléon. Son grand-père, Pierre-Napoléon, épousa en secondes noces Justine-Eléonore Ruffin, surnommée Nina, et qualifiée par Marie de « vraie femme phallique ». Nina décida en grande partie de la vie de son fils Roland, le père de Marie. Selon les vœux de sa mère, celui-ci épousa une riche héritière, Marie-Félix Blanc, dont le père, François Blanc, fut le fondateur du casino de Monte-Carlo. Alors qu'elle est enceinte, Roland et Nina réussissent à faire rédiger à la jeune femme un testament qui stipule qu'elle lègue à son époux tout ce que la loi permet. Moins d'un mois après la naissance de Marie, sa mère décède des suites d'une embolie. Des années plus tard, celle que l'on nomme alors Mimi apprend que, selon une rumeur fantaisiste, son père et sa grand-mère auraient empoisonné sa mère pour bénéficier de l'héritage des Blanc plus rapidement.

Malgré sa fortune, l'enfance de Mimi n'est guère enviable. À peine sa belle-fille enterrée, Nina prend la place de la disparue. Cette grand-mère, peu aimante, ne s'intéresse pas aux enfants. Son père, qui après avoir abandonné une carrière militaire s'est tourné avec succès vers l'anthropologie et la botanique, est le plus souvent absent, en voyage ou occupé à ses affaires. Orpheline de mère et délaissée par ses plus proches parents, Mimi est confiée aux soins des différentes nourrices et gouvernantes qui se succèdent. De santé fragile, elle ne sort quasiment jamais de chez elle, car on craint pour sa vie. Cet isolement affectif la pousse à écrire, dès son plus jeune âge, des histoires dans des cahiers où elle relate ses rêves et des contes qu'elle invente, qu'elle analysera avec Freud et qu'elle publiera une fois devenue psychanalyste<sup>1</sup>.

Son adolescence est marquée par des expériences pénibles. Instruite par des précepteurs, elle se rêve médecin, mais ne peut passer son baccalauréat,

1. Bonaparte, M. (1939-1951), *Cinq Cahiers écrits par une petite fille entre sept ans et demi et dix ans et leurs commentaires*, vol. I imprimé pour l'autrice, vol. II, III, IV et V, Imago.

car sa grand-mère craint qu'un examinateur républicain trop zélé ne fasse échouer une Bonaparte. Cette frustration intellectuelle l'amènera à envisager sérieusement de débiter des études de médecine à 40 ans passés. Toute sa vie, elle ne cessera de lire, d'apprendre et d'étudier, non seulement la psychanalyse mais aussi la biologie, la médecine, ou encore l'astronomie.

Ses premières amours sont difficiles, notamment celui qu'elle voue à un Corse du nom de Léandri, qui travaille auprès de son père. Il la fait chanter pendant plus de quatre ans, menaçant de diffuser les lettres enflammées qu'elle lui a écrites. Son mariage avec le prince Georges de Grèce et de Danemark, célébré en 1907, a tout en apparence pour la sortir enfin du climat familial pesant dans lequel elle a grandi. Georges est charmant et cultivé, mais, comme elle s'en aperçoit dès sa nuit de noces, il n'est pas attiré par les femmes et entretient une relation homosexuelle ambiguë avec son oncle Valdemar de Danemark. Dans ses mémoires inédits<sup>1</sup>, Marie Bonaparte évoque sans détour la « psychosexualité spéciale de Georges » qu'elle a progressivement découverte. Elle précise à plusieurs reprises que la passion de son mari pour Valdemar est aussi ardente que « chaste ». Sur la réalité de cette relation, il est impossible d'être catégorique, malgré les nombreuses spéculations que leur histoire a inspirées, et il est tout à fait vraisemblable que Marie Bonaparte ait préféré être discrète à ce sujet. Les nombreux détails qu'elle donne sur sa propre sexualité et celle de ses proches rendent peu probable qu'elle ait choisi la pudeur alors même qu'elle multiplie par ailleurs les exemples de « franchise » sur ces questions.

Marie et Georges ont pourtant deux enfants – Pierre, né en 1908, et, deux ans plus tard, Eugénie –, et ils resteront ensemble toute leur vie. Malgré la tendresse sincère qu'elle finira par éprouver pour lui, son mari ne saura jamais véritablement satisfaire sa soif de sensualité et de connaissance.

Bonaparte recherche la compagnie d'hommes de lettres et de sciences. Au début des années 1910, elle se lie d'amitié avec Gustave Le Bon, un érudit et auteur d'ouvrages scientifiques à succès. Il organise des dîners où artistes, littérateurs, hommes politiques, savants et quelques femmes du monde se côtoient. Le Bon, qui est alors déjà presque âgé de 70 ans, fait figure de mentor pour la jeune princesse de Grèce<sup>2</sup>. Il sait l'encourager et lui permet de trouver la confiance en elle qui lui fait cruellement défaut, notamment en l'aidant à publier son premier livre. Intitulé *Guerres militaires et guerres sociales*<sup>3</sup>, il se compose d'une série de réflexions inspirées par la Première

---

1. *Autobiographie*, Fonds Marie Bonaparte, bibliothèque du Congrès, Washington DC, p. 2100 et p. 2102. 2. Sur Le Bon, voir Marpeau, B. (2000), *Gustave Le Bon, parcours d'un intellectuel*, CNRS Éditions. Sur la relation entre Le Bon et Bonaparte, voir Amouroux R. (2012), *op. cit.*, p. 173-182. 3. Bonaparte, M. (1920), *Guerres militaires et guerres sociales*, Flammarion.

Guerre mondiale. Elle y reprend les thèses de son premier maître à penser et livre une analyse centrée sur l'idée d'une « physiognomonie des peuples », car, écrit-elle en introduction, « l'âme des races reste la première causalité des événements historiques<sup>1</sup> ».

Personnalité incontournable du Tout-Paris, du gotha des cours européennes, Marie mène une vie mondaine, multiplie les relations amoureuses, largement évoquées dans sa correspondance avec Freud. Parmi ses nombreux amants, le chirurgien suisse Albert Reverdin, l'homme d'État français Aristide Briand, le psychanalyste d'origine polonaise Rudolph Loewenstein, ou encore celui qui compta le plus dans sa vie amoureuse, Jean Troisier, un médecin français qui fit carrière à l'Institut Pasteur.

L'année 1923 est, pour Marie Bonaparte, une année douloureuse. Son père, qu'elle vénère, est mourant, son mari la déçoit, son amitié avec Le Bon et sa relation avec Briand ont perdu de leur intensité. Elle est déprimée et ne trouve aucune aide auprès de ses proches. Fin 1923, elle fait la connaissance d'un psychiatre alsacien qui s'intéresse à la psychanalyse. Il s'agit de René Laforgue, l'un des pionniers de la discipline en France<sup>2</sup>. C'est à cette période qu'elle entame une étude dans laquelle elle tente de percer les secrets de la sexualité féminine. Insatisfaite sexuellement, persuadée d'être frigide, elle cherche une réponse anatomique à ce problème qui la hante. La psychanalyse, qui commence à connaître un certain succès<sup>3</sup>, lui semble être une autre voie pour sortir de l'état de désespoir dans lequel elle se trouve. Insatisfaite de son mariage, anéantie par la mort de son père, lassée de sa vie parisienne, elle demande à Laforgue de l'introduire auprès de Freud. Dans un premier temps, celui-ci refuse de traiter avec cette princesse qui lui apparaît comme une mondaine peu fiable et frivole. Face à l'insistance de Marie, il finit pourtant par accepter. C'est précisément à ce moment-là que débute leur correspondance. Le 30 septembre 1925, elle rencontre son analyste pour la première fois. Elle effectuera de nombreux séjours à Vienne, d'abord de plusieurs semaines pour réaliser son analyse, puis plus brefs, autant pour rendre visite aux Freud que pour quelques séances supplémentaires. Après ses séances, il n'est pas rare qu'elle passe l'après-midi ou la soirée avec la famille. L'un des épisodes les plus célèbres de sa cure intervient durant l'un de ses premiers rendez-vous. À la vue du titre d'une histoire tirée d'un des cahiers qu'elle a rédigés enfant en anglais et en allemand afin que sa grand-mère ne puisse pas les comprendre – *The mouth's pencil* (Le crayon de

---

1. *Ibid.*, p. 9. 2. La correspondance entre Bonaparte et Laforgue a été en partie publiée. Bourgeron J.-P. (1993), *Marie Bonaparte et la psychanalyse à travers ses lettres à René Laforgue et les images de son temps*, Honoré Champion. 3. À ce sujet, voir notamment Ohayon, A. (1999), *L'Impossible Rencontre*, La Découverte, ainsi que Roudinesco, É. (1994), *Histoire de la psychanalyse en France*, Fayard.

bouche) –, Freud lui affirme qu'elle a été témoin, très jeune, d'un rapport sexuel, en particulier d'une fellation. Marie conteste dans un premier temps, sa mère étant décédée alors qu'elle avait moins d'un mois, le fait lui semble fort peu probable. Cependant, elle va découvrir qu'elle a effectivement pu observer les agissements de sa nourrice avec un ancien valet de son père, surnommé Pascal le Piqueur. L'aveu de ce dernier finit de la convaincre de la puissance de l'analyse.

Marie Bonaparte met désormais une grande partie du reste de sa vie, et de sa fortune, au service du fondateur de la psychanalyse et de la diffusion de son œuvre. Le mouvement psychanalytique français est alors balbutiant, et repose sur un groupe de pionniers peu structurés et isolés. Freud, qui a passé plusieurs mois à Paris auprès du professeur Charcot lors de ses études et qui admire cette figure de la neurologie française, n'a pour l'instant pas de représentant de confiance en France. Ni René Laforgue ni la psychanalyste Eugénie Sokolnicka, qu'il a formée à Vienne et qui a émigré à Paris, ne l'ont convaincu. Marie Bonaparte va occuper ce rôle en participant à la création de la Société psychanalytique de Paris (SPP) en 1926, ainsi qu'à son principal organe, la *Revue française de psychanalyse* un an plus tard, mais aussi en traduisant ou en supervisant, avec sa secrétaire Anne Berman<sup>1</sup>, la traduction en français d'une bonne partie des publications de Freud, ou encore en apportant un soutien financier décisif à l'*Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, la maison d'édition chargée de publier les œuvres des psychanalystes. Mais, surtout, Marie Bonaparte va s'opposer inlassablement à ceux qui cherchent à adapter les thèses freudiennes à un supposé « génie latin ». Dans le contexte de l'entre-deux-guerres, la psychanalyse est vue en France, par ses détracteurs comme par certains de ses disciples, comme une discipline qui, en soulignant la dimension sexuelle des troubles psychiques, manquerait d'élégance et trahirait par là ses origines germaniques.

### *Un coup de foudre intellectuel*

À la lecture des lettres, on ne peut qu'être frappé par l'intensité de la relation qui se noue entre Bonaparte et Freud. Sur la quinzaine d'années couverte par cette correspondance, les deux protagonistes adoptent des attitudes mouvantes dont on peut distinguer trois moments en partie enchevêtrés. Le début des échanges est marqué par la profonde révérence de

1. Voir Amouroux, R. (2016), « Anne Berman (1889-1979), une "simple secrétaire" du mouvement psychanalytique français ? », *Gesnerus*, 73(2), p. 360-375.

Bonaparte pour Freud. C'est un véritable coup de foudre intellectuel. Lors de ses séjours à Vienne, elle trouve chez Freud l'écoute, la compréhension et l'aide dont elle a tant besoin depuis la mort de son père. Dès la fin 1926, elle l'appelle « cher père » et assume ainsi pleinement le rôle qu'elle souhaite lui attribuer. Quant à Freud, il est charmé par cette femme intelligente, princesse de surcroît, qu'il apprécie sincèrement. On lui a diagnostiqué un cancer qui va entraîner de très nombreuses interventions chirurgicales et il craint qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre. Il est alors mondialement connu, mais constate amèrement que certains de ses disciples les plus proches – comme Otto Rank ou Sándor Ferenczi – prennent leur distance. D'autres, comme Karl Abraham, décèdent brutalement. Dans ce climat moribond, la vitalité, l'engagement et l'enthousiasme de Bonaparte sont salvateurs.

À cette période, l'analyse de Bonaparte est au cœur de leurs préoccupations, et tous deux s'emploient à explorer le foisonnant bestiaire infantile des carnets de la petite Mimi. On y croise notamment le Serquintué, un chemin de fer animé qui tue de son seul regard, le Calica et son doigt immense, ou encore la Vis qui tourne et s'élève depuis son bas-ventre<sup>1</sup>.

Si elle gardera toujours un profond respect pour Freud et la pertinence de ses interprétations, Bonaparte constate rapidement leur désaccord sur un point. Là où elle revendique une totale liberté amoureuse et sexuelle, Freud, lui, sans la contraindre explicitement, l'encourage à dominer ce qu'il appelle ses « pulsions sauvages ». Ce deuxième moment connaîtra son apogée à l'été 1932. Elle s'apprête alors à avoir une aventure avec l'ethnologue Bronislaw Malinowski. Dans ses mémoires, si précieux pour comprendre l'arrière-plan implicite de nombreuses lettres, elle résume l'affaire de la manière suivante : « Mes “*wilde Triebe*.” [pulsions sauvages] une fois de plus effarouchent Freud. Il me prêche à nouveau les sacrifices qu'implique la culture, surtout pour la femme, surtout pour une future analyste ! Ne serait-il pas temps que je m'assagisse et me souviennne que j'ai 50 ans ? Bref, mon roman polonais ne plaît pas<sup>2</sup>. » Le 1<sup>er</sup> août 1932, elle lui écrit une lettre qu'elle appelle sa « déclaration d'indépendance<sup>3</sup> » et où elle se montre particulièrement véhémente : « Votre attitude est celle de la société patriarcale : l'homme peut tout se permettre, vivre entre plusieurs femmes, être polygame, sans cesser d'être conforme à la civilisation. La femme, elle, doit tout accepter, être la seconde femme d'un homme bigame, sourire et remercier. » Freud lui répond immédiatement le 2 août, lui assurant qu'il ne souhaite en aucun cas « dicter des règles à autrui » tout en l'encourageant à envisager un déplacement « du

1. Sur l'analyse de ces cinq cahiers, voir Kreyder, L. (2003), « Mimi », *La Passion des petites filles*, Artois Presses Université. 2. *Autobiographie*, Fonds Marie Bonaparte, bibliothèque du Congrès, Washington DC, p. 1706. 3. *Ibid.*, p. 1712.

sexuel vers l'intellectuel ». C'est à cette période que son activité de psychanalyste se développe. Marie trouve alors le temps de voir entre trois et cinq patients, plusieurs fois par semaine. Elle les reçoit parfois gratuitement et le plus souvent sur sa terrasse, ou dans son jardin lorsque le temps le permet. Attentive à ne pas susciter l'ire des médecins, elle les fait systématiquement examiner par ces derniers afin de s'assurer qu'ils n'ont pas de troubles organiques. C'est presque en collègue qu'elle échange désormais avec Freud à ce sujet dans ses lettres et lors de ses visites à Vienne.

Les dernières années de la correspondance marquent un troisième tournant dans la nature de leurs relations. Bonaparte ne cherche plus à obtenir l'assentiment de Freud sur sa vie amoureuse, par ailleurs moins tumultueuse. De plus, la maladie de son « maître vénéré » se fait de plus en plus présente. Les références à son cancer de la mâchoire tout comme celles concernant la montée du nazisme en Europe se multiplient. On est à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, et la relation entre Bonaparte et Freud se modifie. Elle n'est plus la patiente qui cherche du réconfort ou la collègue qui souhaite avoir un avis sur l'un de ses patients, mais une amie qui demande conseil, même si ce n'est plus forcément pour elle. Elle évoque fréquemment sa fille et son fils. Tous deux font l'expérience de l'analyse : Pierre avec Loewenstein et Eugénie avec Freud. Son fils, qui après des études de droit envisage de devenir ethnologue, et sa fille, qui a passé une bonne partie de son adolescence en sanatorium pour traiter sa tuberculose, cherchent alors l'amour. Étonnamment, dans ses échanges avec Freud à ce sujet, Bonaparte, qui a donné à ses enfants une éducation très libérale, est plutôt conservatrice et ambitionne qu'ils fassent un mariage en adéquation avec leur rang social.

Cette dernière période est surtout marquée par l'organisation de la fuite de Freud et de ses proches. L'histoire est connue, cependant ces lettres en fournissent un récit poignant. Freud désirait rester à Vienne malgré la violence de l'antisémitisme qui y régnait depuis l'Anschluss. Cependant, après la convocation de sa fille Anna par la Gestapo, Freud n'a plus le choix : il faut quitter l'Autriche. Les nazis exigent une taxe de sortie des juifs qui veulent émigrer, mais, comme ils ont préalablement confisqué les avoirs de Freud, ce dernier ne peut pas la payer. C'est dans ce contexte qu'il demande une avance à Marie Bonaparte. Il lui remboursera entièrement cette somme une fois arrivé à Londres. Cette aide financière est le fait d'armes le plus connu de Bonaparte. Usant de ses contacts auprès de diplomates, elle parvient, avec le soutien d'Ernst Jones et de William Bullitt, l'ambassadeur américain en France, à organiser le départ de Freud, d'une partie de ses

proches, mais aussi des manuscrits et des correspondances que Freud souhaitait détruire. Une fois Freud sauvé, elle continuera d'utiliser ses moyens financiers et ses relations pour permettre à de nombreux autres juifs de quitter le territoire du Grand Reich. Malheureusement, tous ne purent pas fuir, notamment les quatre sœurs de Freud qui, malgré l'intervention de Bonaparte auprès de plusieurs ministres français de l'époque, n'obtiendront pas de visa et mourront en déportation. Cette histoire tragique a fait l'objet de débats houleux, suite notamment à la publication d'un roman qui, par le biais de la fiction, affirme que Freud a refusé d'aider ses sœurs à fuir les nazis<sup>1</sup>. Cette correspondance confirme qu'il a bien essayé, notamment par l'intermédiaire de Marie Bonaparte, mais que ses tentatives furent vaines.

Après la mort de Freud en septembre 1939, Marie Bonaparte est plongée dans le tourbillon de la guerre. Elle quitte la France et s'exile avec sa famille en Afrique du Sud, où elle continue à pratiquer la psychanalyse. Quand elle rentre à l'issue du conflit, elle a plus de 60 ans. Elle est en relation avec de très nombreux analystes qui ont émigré dans le monde entier, est devenue une amie très proche d'Anna Freud. Cependant, en France, elle est désormais isolée. Elle ne se reconnaît pas dans cette nouvelle génération et s'oppose tout particulièrement à Jacques Lacan. Malgré sa pugnacité et sa volonté de défendre l'œuvre de Freud, son influence se tarit inexorablement. Elle-même perd de l'intérêt pour ses jeunes collègues, qu'elle ne comprend pas et qui ne la comprennent pas. Elle décède le 21 septembre 1962, des suites d'une leucémie, à l'âge de 80 ans.

### *Une œuvre littéraire et psychanalytique*

Si son œuvre est aujourd'hui en grande partie oubliée, Marie Bonaparte a cependant publié, sans compter ses contributions dans la presse, près d'une cinquantaine d'articles et une vingtaine d'ouvrages scientifiques et littéraires dont la majorité ont été traduits en anglais ou en allemand – et même, pour certains, en italien, en espagnol, en grec ou encore en suédois<sup>2</sup>. Elle rédige essentiellement des textes psychanalytiques, mais elle s'affirme aussi en romancière ou plutôt en nouvelliste, avec des textes à caractère autobiographique, des maximes, ainsi que des contes<sup>3</sup>.

---

1. Smilevski, G. (2013), *La Liste de Freud*, Belfond. 2. La bibliographie la plus complète de Bonaparte se trouve dans Amouroux, R. (2012), *op. cit.*, p. 264-269. 3. Par exemple Bonaparte M. (1924), *Le Printemps sur mon jardin*, Flammarion ; Bonaparte M. (1940), *La Mer et le Rivage*, imprimé pour l'auteur ; Bonaparte, M. (1950), *Flyda of the Seas*, Imago ; Bonaparte, M. (1951), *Monologues devant la vie et la mort*, PUF.

Ses écrits psychanalytiques couvrent trois domaines principaux. La sexualité de la femme est probablement celui sur lequel elle a le plus publié, le plus souvent sous la forme d'articles. Le premier d'entre eux, qu'elle signe, pour ne pas dévoiler son identité, du nom de Narjani<sup>1</sup>, paraît en 1924, avant même sa rencontre avec Freud, et interroge l'origine de la frigidity des femmes en mesurant leur anatomie intime. *De la Sexualité de la femme*<sup>2</sup>, son œuvre la plus emblématique, commencée à la fin des années 1930 et publiée après la Seconde Guerre mondiale, compile la plupart de ses écrits sur le sujet<sup>3</sup>. Sa manière de relier psychanalyse et anatomie dans son approche de la sexualité s'avère particulièrement originale. Elle reprend les thèses du psychiatre espagnol Gregorio Marañón. Fortement marqué par l'évolutionnisme, ce dernier mobilise le concept d'intersexualité selon lequel il y aurait une continuité biologique entre la femme et l'homme. L'homme est, selon lui, la forme la plus évoluée de la différenciation sexuelle et la femme, une sorte d'étape intermédiaire. Marie Bonaparte y voit une démonstration biologique de la thèse de la bisexualité psychique de Freud. Elle-même est à l'origine de propositions plutôt iconoclastes. Elle postule ainsi qu'il existerait, à côté du complexe d'Œdipe, des complexes d'émiettement et de perforation qui proviendraient de réminiscences de la vie cellulaire. C'est-à-dire d'un moment où la division et la fusion étaient les seuls moyens à disposition pour perpétuer la vie. Au niveau de la cellule, cela reviendrait paradoxalement à devoir renoncer à son intégrité pour pouvoir assurer sa survie. Ces peurs primitives se seraient transmises jusqu'à nous et gouverneraient une partie de notre psychisme. Cet « anthropomorphisme cellulaire » est la manifestation des thèses évolutionnistes qui prévalaient alors, mais qui n'ont plus cours sous cette forme aujourd'hui. Si on ajoute à cela son intérêt pour la chirurgie sexuelle, on peut comprendre que l'on ait taxé son œuvre de biologiste.

Le deuxième ensemble de textes psychanalytiques de Bonaparte regroupe ses écrits d'inspiration psychobiographique, des ouvrages où la biographie et la psyché des auteurs sont mobilisées pour comprendre leurs productions artistiques. Ce genre, aujourd'hui délaissé, connaît alors ses heures de gloire. Outre les textes où elle se penche sur sa propre histoire<sup>4</sup>, elle a écrit sur

---

1. Narjani, A. E. (1924), « Considérations sur les causes anatomiques de la frigidity chez la femme », *Bruxelles-Médical*, 42, p. 768-778. 2. Bonaparte, M. (1951), *De la sexualité de la femme*, PUF. 3. Parmi les différents textes qu'elle a publiés sur la sexualité de la femme, le plus abouti, mais peu connu, est sans aucun doute « Psychanalyse et sexologie », un chapitre de *La Psychanalyse aujourd'hui*, ouvrage en deux volumes dirigé par Sacha Nacht et publié en 1956 (p. 723-760). 4. Citons Bonaparte, M. (1930), « L'identification d'une fille à sa mère morte », *RFP*, 2(3), p. 541-568 ; Bonaparte, M. (1939-1951), *Cinq Cahiers écrits par une petite fille entre sept ans et demi et dix ans et leurs commentaires*, op. cit. ; Bonaparte, M. (1958), *À la mémoire des disparus*, PUF, 2 vol.

Pasteur<sup>1</sup> et Dostoïevski<sup>2</sup>, mais son texte le plus marquant est, sans aucun doute, celui consacré à Edgar Allan Poe. Publié en 1933, *Edgar Poe, sa vie, son œuvre. Étude analytique* est un texte fleuve de plus de neuf cents pages où elle met en évidence le rôle clef de la figure maternelle dans les contes de Poe, qui la terrifiaient lorsqu'elle les lisait adolescente. Elle montre en particulier comment la femme « alanguie, éthérée et macabre » qui peuple l'univers de Poe eut pour modèle la propre mère du poète, Elizabeth Arnold, décédée des suites de la tuberculose lorsque Poe était enfant. Ce livre eut en son temps suffisamment d'écho pour l'amener à échanger avec des écrivains comme Antonin Artaud, André Breton, Jean Cocteau, Maurice Sachs ou encore Stefan Zweig. Cette entrée dans le monde littéraire semble avoir piqué sa curiosité. Et, pour la satisfaire, elle donne des « avis psychanalytiques » sur d'éventuels projets de publication. Romain Gary en fit les frais lorsqu'il envoya l'un de ses romans à l'éditeur Denoël et Steele. Cet épisode est évoqué dans *La Promesse de l'aube*<sup>3</sup>, où Gary s'amuse du diagnostic de Bonaparte qui croit déceler chez lui un « complexe de castration, de complexe fécal, de tendances nécrophiliques ». Dans la même veine, Marie révèle dans ses mémoires comment, en 1933, elle est allée, en se faisant passer pour une patiente, rencontrer à plusieurs reprises Louis-Ferdinand Céline dans le dispensaire de Clichy où l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* exerçait comme médecin, afin de mieux comprendre son « supersadisme<sup>4</sup> ».

Enfin, elle est l'auteur de plusieurs textes de criminologie. Notamment sur le cas de Mme Lefebvre<sup>5</sup> en 1930, où elle étudie en psychanalyste le parcours d'une femme criminelle, ou encore « Les faux pas de la justice<sup>6</sup> », un long article dans lequel elle dénonce la peine capitale, publié un an après sa mort. C'est un thème qui lui est cher et elle ira rendre visite à plusieurs condamnés – comme Caryl Chessman en 1960, aux États-Unis – pour réaliser cette enquête et tenter d'empêcher leur mort.

### *Une réception contrastée*

La principale biographie de la princesse de Grèce est l'œuvre de Célia Bertin. *Marie Bonaparte*<sup>7</sup> demeure un ouvrage de référence qui s'appuie sur

---

1. Texte inédit *Pasteur, génie anormalement normal. Essai psychologique*, sur lequel elle travaillait peu avant son décès et qui est déposé à Paris aux Archives nationales. 2. Bonaparte, M. (1962), « L'épilepsie et le sado-masochisme dans la vie et l'œuvre de Dostoïevski », *RFP*, 23(6), p. 715-730. 3. Gary, R. (1960), *La Promesse de l'aube*, Gallimard. 4. *Autobiographie*, Fonds Marie Bonaparte, bibliothèque du Congrès, Washington DC, p. 1760. 5. Bonaparte, M. (1927), « Le cas de Madame Lefebvre », *Revue française de psychanalyse*, 1(1), p. 149-198. 6. Bonaparte, M., (1962-1963), « Les faux pas de la justice. I. Evans et Christie », 1962, n° 403-404, p. 265-285 ; « Les faux pas de la justice. II. Le cas de Mrs Baker », *Europe*, 1963, n° 405-406, p. 314-319 ; « Les faux pas de la justice. III. Chessmann », *Europe*, 1963, n° 407, p. 96-110 ; « Les faux pas de la justice. IV. Sacco et Vanzetti », *Europe*, 1963, n°409-410, p. 236-243. 7. Bertin, C. (1982), *Marie Bonaparte*, Perrin, rééd. 2022.

des documents d'archives aujourd'hui encore en partie inédits, ainsi que sur le solide sens de la narration de cette femme de lettres récipiendaire du prix Renaudot. Il en existe d'autres. Par exemple, celle de la Néerlandaise Hanna Stouten<sup>1</sup> ou encore celle du Danois Steen Kristensen<sup>2</sup>. Il y a aussi de nombreux autres travaux sur Bonaparte qui, sans être des biographies *per se* ou des ouvrages entièrement consacrés à cette figure française du freudisme, proposent néanmoins des analyses biographiques substantielles. Citons notamment Accerboni<sup>3</sup>, Amouroux<sup>4</sup>, Appignanesi et Forrester<sup>5</sup>, Bourgeron<sup>6</sup>, Cryle et Moore<sup>7</sup>, ou encore Roudinesco<sup>8</sup>. La vie de Marie Bonaparte a, en outre, inspiré en 2003 un téléfilm à Benoît Jacquot, avec Catherine Deneuve dans le rôle-titre. De même, en 2010, Alix Lemel a publié un ouvrage de fiction destiné au grand public, intitulé *Les 200 clitoris de Marie Bonaparte*<sup>9</sup>. Pourtant, malgré la curiosité que la princesse n'a pas manqué d'éveiller et une historiographie foisonnante, les écrits scientifiques de Bonaparte, eux, ne sont plus disponibles. Seul *De la sexualité de la femme* a été republié en français depuis son décès, en 1967 puis en 1977 ; il est aujourd'hui épuisé.

Comment expliquer alors ce contraste entre l'attrait suscité par le personnage et le fait que son œuvre n'intéresse, semble-t-il, presque plus personne ? « Osons le dire, écrit l'historienne de la psychanalyste Élisabeth Roudinesco, l'œuvre de la grande dame française de la psychanalyse est d'une pauvreté qui contraste singulièrement avec l'importance du personnage<sup>10</sup>. » En réalité, pour nuancer ce propos, c'est surtout son attrait pour les sciences naturelles qui pose problème. En effet, Bonaparte n'a de cesse de rapprocher les connaissances issues de la psychologie et de la psychanalyse de celles issues de la biologie. Ce qui frappe le lecteur de ses travaux, c'est sa volonté, parfois outrancière, de rechercher dans la biologie les sources de certains phénomènes de la vie psychique. Cette perspective, qui n'a rien d'original pour les contemporains de Freud et de Ferenczi, est progressivement tombée en désuétude, en particulier en France. Au moment où Marie Bonaparte décède, la psychanalyse française connaît un infléchissement qui correspond au « retour à Freud », théorisé par Jacques Lacan. À sa suite, la psychanalyse s'alliera avec les sciences humaines plutôt qu'avec les sciences naturelles. Le psychanalyste Jean Laplanche utilise à dessein l'expression de « fourvoisement biologisant<sup>11</sup> » pour pointer l'usage « mythologique » des sciences naturelles dans l'œuvre freudienne.

---

1. Stouten, H. (2011), *Marie Bonaparte (1882-1962). Freuds prinses zoekt haar dode moeder*, Amsterdam University Press. 2. Kristensen, S. (2006), *Freud har sagt*, Gyldendal. 3. Accerboni, A.M. (1989), *La donna e la psicoanalisi. Ricordo di Marie Bonaparte*, Biblioteca Cominiana. 4. Amouroux, R. (2012), *op. cit.* 5. Appignanesi L., Forrester J. (2000), *Freud's Women*, Other Press. 6. Bourgeron, J.-P. (1993), *op. cit.* 7. Cryle, P., Moore, A. (2011), *Frigidity an Intellectual History*, Palgrave Macmillan. 8. Roudinesco, É. (1994), *op. cit.* 9. Lemel, A. (2010), *Les 200 clitoris de Marie Bonaparte*. Payot. 10. *Ibid.*, p. 320. 11. Laplanche, J. (1999), *La Sexualité humaine, biologie et biologie*, Institut Synthélabo.

Voilà donc ce que l'on reproche à Bonaparte : de s'être égarée en portant une attention démesurée au corps et, ce faisant, selon ces critiques, de délaisser la psyché. C'est ce biologisme anachronique qui a condamné ses écrits psychanalytiques. Il serait même, à en croire la psychanalyste américaine Nellie Thompson<sup>1</sup>, le signe de l'incapacité de la princesse à se dégager de sa propre histoire : dans la vie de Marie Bonaparte, comme dans ses écrits théoriques sur la sexualité, les thèmes de la perte, de la souffrance, de la peur et de la mort sont liés d'une manière inéluctable à son destin. La mort de sa mère quelques jours après sa naissance, sa triste jeunesse comme son adolescence décevante où elle baigna dans l'isolement et la maladie, ainsi que sa vie « manquée » de femme l'auraient conduite à radicaliser les spéculations biologiques de Freud. À cet égard, dans le même esprit, Élisabeth Roudinesco<sup>2</sup> pointe le fait que les thèses organicistes de Bonaparte évacueraient la notion même d'inconscient, et qu'elle-même ne ferait pas la différence entre une réflexion conceptuelle et la rationalisation de ses propres fantasmes.

Pendant, les choses ne sont peut-être pas aussi tranchées qu'elles en ont l'air. En effet, depuis le début des années 2000, la découverte ou, plutôt, la redécouverte du clitoris, notamment par l'urologue australienne Helen O'Connell<sup>3</sup>, a apporté un attrait nouveau pour des travaux comme ceux de Marie Bonaparte, qui interrogent le rôle effectif de cet organe. Citons, par exemple, des écrits récents de la sociologue Delphine Gardey<sup>4</sup>, qui pointe l'originalité des réflexions de Bonaparte sur les implications culturelles de l'excision, de la philosophe Catherine Malabou<sup>5</sup>, qui salue sa tentative de mettre au jour le rôle du clitoris dans un contexte hostile, ou encore de l'historienne Sylvie Chaperon<sup>6</sup>, qui souligne le caractère cohérent et rigoureux de ces expérimentations si on prend le soin de les contextualiser. De même, des chercheurs dans le domaine de la sexualité, comme le neuroscientifique Kim Wallen et la philosophe Elisabeth A. Lloyd<sup>7</sup>, se sont récemment intéressés de près aux écrits de Bonaparte sur le rôle de l'anatomie dans l'orgasme féminin et ont pris au sérieux ce qui a pourtant souvent été tourné en ridicule. Dans leur article, ils reprennent la méthode utilisée dans l'essai de Narjani – l'idée selon laquelle la distance entre le clitoris et le méat urinaire serait déterminante pour la sensibilité sexuelle – et proposent une

---

1. Thompson, N.L. (2003), « Marie Bonaparte's Theory of Female Sexuality. Fantasy and Biology », *American Imago*, 60(3), p. 343-378. 2. Roudinesco, É. (1994), *op. cit.*, p. 199. 3. Cencin, A. (2018), « Les différentes versions de la "découverte" du clitoris par Helen O'Connell (1998-2005) », *Genre, sexualité et société*. 4. Gardey, D. (2019), *Politique du clitoris*, Textuel. 5. Malabou, C. (2020), *Le Plaisir effacé*, Payot & Rivages. 6. Chaperon, S., Nous, C. (2021), « Marie Bonaparte and Female Frigidity. From Physiology to Psychology », in A. Giami et S. Levinson (eds), *Histories of Sexology*, Palgrave Macmillan, p. 207-224. À ce sujet, voir aussi Amouroux, R. (2012), *op. cit.*, p. 191-220. 7. Wallen, K., et Lloyd, E. A. (2011), « Female sexual arousal. Genital anatomy and orgasm in intercourse », *Hormones and Behavior*, 59(5), p. 780-792.

nouvelle analyse statistique des données. Enfin – faut-il y voir le signe d’une réhabilitation d’une partie de l’œuvre de la princesse ? –, Sarug Dagir et Fábio Belo, deux analystes brésiliens, spécialistes des questions liées à la transidentité, ont publié en 2022 la première traduction en portugais des textes de Bonaparte sur la sexualité de la femme<sup>1</sup>.

Les travaux de sexologie de Marie Bonaparte, et tout particulièrement ceux qui mêlent anatomie, ethnologie et psychanalyse, semblent faire, eux aussi, l’objet d’une attention nouvelle. Plutôt que de pointer leur caractère peu orthodoxe, de les moquer ou de les pathologiser, il est intéressant de les restituer dans toute leur originalité afin de mieux en saisir la portée.

### *À la recherche du plaisir féminin*

En 1924, sous le pseudonyme de A. E. Narjani, Marie Bonaparte publie, dans *Bruxelles-Médical*, un article intitulé « Considérations sur les causes anatomiques de la frigidity chez la femme ». Pour mieux comprendre la question du plaisir sexuel chez la femme, elle s’est livrée à une surprenante étude qui consiste à mesurer les variations du diamètre méato-clitoridien, c’est-à-dire la distance entre le clitoris et le méat urinaire. Ces mesures, effectuées sur, écrit-elle, deux cents femmes, sont couplées à une série de questions portant sur la sensibilité lors des rapports sexuels, la masturbation, l’âge de la puberté et du premier coït, le nombre d’enfants, l’âge actuel et la taille des femmes. Tous les résultats sont donnés sous forme de tableaux assortis de schémas et de planches anatomiques qui témoignent de la rigueur méthodologique de l’autrice. Sa conclusion est simple : deux centimètres et demi entre le clitoris et le vagin seraient le « seuil de la frigidity ». Au-delà de cette limite, les « réactions voluptueuses » seraient difficiles, voire impossibles. Ces femmes, qu’elle nomme « téléclitoridiennes », ne pourraient pas éprouver de plaisir sexuel car leur clitoris serait trop éloigné et n’entrerait pas en contact avec le pénis de l’homme lors des rapports sexuels.

Tout au long de l’article, on est étonné de voir comment Narjani critique, de manière parfois sévère, les travaux de ses contemporains, et surtout ceux de Freud, qu’elle ne connaît pas encore. Narjani préfère la définition de la libido du psychiatre allemand Richard von Krafft-Ebing à celle, bien trop extensive, selon elle, de Freud et de l’école de Vienne. Là où Krafft-Ebing y voit un simple synonyme de la notion de « désir sexuel », le freudisme en

1. Bonaparte, M. (2022), *Sexualidade Feminina. Contribuições para a Psicanálise*, Zagodoni Editoria.

aurait indûment étendu la portée au-delà de l'activité sexuelle *per se*, au risque de négliger la dimension proprement corporelle et anatomique des ébats amoureux. Elle lui reproche également d'affirmer que toutes les femmes frigides conservent intacte leur sensibilité clitoridienne. Contrairement à ce que prétend Freud, pour Narjani, le clitoris, et non le vagin, resterait l'organe central du plaisir de la femme. La thèse de Narjani ressemble à s'y méprendre à celle de Gustave Le Bon, son premier mentor. En effet, Le Bon, dans sa *Physiologie de la génération de l'homme et des principaux êtres vivants*<sup>1</sup>, soutient que la frigidité de nombreuses femmes provient d'une « disposition anatomique vicieuse » qui empêche le clitoris de jouer son rôle érogène car il « ne se met pas en rapport avec la verge pendant la copulation ». Les propos de Le Bon n'ont en eux-mêmes rien d'extraordinaire<sup>2</sup> et sont partagés par une partie de la communauté scientifique.

Qu'en est-il de la thérapeutique alors proposée ? Pour les frigides psychiques, il y a bien la psychothérapie, mais que peuvent espérer les téléclitoridiennes ? La chirurgie semble être la seule voie possible. Selon la distance entre le méat urinaire et le clitoris, Narjani envisage deux types d'interventions : la section des ligaments suspenseurs du clitoris pour les cas les plus légers et, si cela est nécessaire, une « résection cunéiforme du segment postéro-inférieur de la symphyse pubienne », c'est-à-dire une coupe dans le cartilage.

Quelques années plus tard, alors qu'elle est en analyse avec Freud, elle rencontre le chirurgien et gynécologue Josef Halban. Elle lui explique son problème de sensibilité sexuelle et l'hypothèse de Narjani. Avec lui, elle développe une intervention chirurgicale permettant de rapprocher le clitoris du méat urinaire. Elle subit elle-même à trois reprises cette intervention, en 1927, 1930 et 1931, sans atteindre tout à fait le succès escompté, malgré certains résultats. C'est un point sur lequel il est difficile de trancher, mais, à la lecture de cette correspondance, il est clair que ces opérations ne sont pas un échec total, ou, du moins, que la position de Bonaparte fluctue à ce sujet. Elle rapporte d'abord une plus grande sensibilité sexuelle, puis affirme que l'opération seule n'est pas suffisante, et finit par se montrer critique vis-à-vis de toute thérapeutique en la matière, non pas seulement la chirurgie mais aussi la psychanalyse. Elle a, en outre, tenté en octobre 1934 une quatrième intervention d'un genre différent avec le gynécologue autrichien Ludwig Adler<sup>3</sup>. Cette colporraphie – une technique visant à resserrer le vagin – aurait été, selon ses propres mots, une « bêtise<sup>4</sup> ». L'opération d'Halban

1. Le Bon G. (1875), *Physiologie de la génération de l'homme et des principaux êtres vivants*, Alfred Duquesne Éditeur. 2. Chaperon S. (2007), *Les Origines de la sexologie. 1850-1900*, Audibert. 3. Voir lettre de M. Bonaparte à S. Freud du 20 octobre 1934, note 2, p. 784. 4. Lettre de M. Bonaparte à S. Freud du 27 février 1935.

fut aussi, semble-t-il, expérimentée sur quelques autres femmes et figure dans le manuel de chirurgie de ce dernier<sup>1</sup>, qui fait alors référence. Mais Halban ne fut pas seulement le chirurgien de Bonaparte. Dans cette correspondance et dans ses mémoires, on apprend qu'elle a eu un rapport sexuel avec lui. Ou plutôt qu'il a profité de l'état de confusion dans lequel elle se trouvait après sa première intervention chirurgicale pour abuser d'elle. Cet épisode – qui ressemble à s'y méprendre à un viol, même si Bonaparte ne semble pas l'envisager comme tel – devient l'objet d'une controverse entre elle et Freud. Ce dernier lui reproche vertement d'avoir réalisé un « acte immoral<sup>2</sup> » et un « crime de lèse-science », car sa relation avec Halban aurait dû rester strictement scientifique. À la suite de cet épisode traumatisant, elle espère trouver du réconfort auprès de lui, demande à le voir, mais Freud n'a pas de temps à lui consacrer. Profondément désemparée, elle rentre à Paris sans avoir pu comprendre ce qui lui est arrivé. Freud, de son côté, reste inflexible et lui écrit quelques jours plus tard : « L'analyse a deux missions successives à remplir : libérer les pulsions, puis les soumettre à la maîtrise. Le premier point a bien réussi dans votre cas, pour le second vous n'êtes pas encore allée bien loin<sup>3</sup>. » Ce n'est pas seulement le triste épisode avec Halban qu'il lui reproche mais, plus largement, de ne pas s'en tenir à son mari et à son amant. Marie Bonaparte, qui observe la liberté dont jouissent ses collègues masculins en la matière, refuse que le fait d'être une femme lui impose des règles différentes. C'est peut-être cela la « résistance » évoquée au début de ce texte et que Freud condamne, tout en louant par ailleurs sa sincérité. Dans ses mémoires, plus de vingt ans plus tard, elle livre une analyse distanciée mais critique de cette expérience : « J'ai l'impression, certes, que ma faiblesse envers Halban fut un accident pathologique indéfendable, mais aussi que Freud, dans son jugement général sur la femme et ses restrictions de liberté nécessaires, retardait sur l'ère que lui-même avait contribué à ouvrir. [...] Il retardait, dans sa sévérité morale personnelle, d'une génération. J'étais, moi, dans ma revendication, d'une génération en avance sur la mienne<sup>4</sup>. »

Au moment, où elle réalise ces interventions chirurgicales, Marie Bonaparte n'a cependant pas encore acquis cette « indépendance » qui lui permettra de questionner certains aspects de la théorie freudienne. Elle est alors focalisée sur ce qu'elle appelle sa frigidité.

Lorsque Marie Bonaparte emploie ce terme, elle décrit, en réalité, plutôt une insatisfaction par rapport à sa sexualité qu'une totale insensibilité. À

---

1. Halban, J. (1932), *Gynäkologische Operationslehre*, Urban und Schwarzenberg. 2. *Autobiographie*, Fonds Marie Bonaparte, bibliothèque du Congrès, Washington DC, p. 1401. 3. Lettre de S. Freud à M. Bonaparte du 14 mai 1927. 4. *Autobiographie*, p. 1415.

certaines périodes, elle écrit que 50 à 80 % de ses rapports sexuels mènent à l'orgasme<sup>1</sup>, ce qui ne cadre pas du tout avec l'image de femme frigide qui lui est associée. Freud n'y voit pas un trouble, lorsqu'il lui écrit : « Il me semble seulement que vous n'avez pas le droit de vous en plaindre, puisque vous êtes tout à fait capable d'atteindre l'orgasme pour peu que vous satisfassiez à la revendication du clitoris. Que cela ne fonctionne pas avec l'ami aimé [Troisier], mais uniquement avec l'ami non aimé [Loewenstein], est une mésaventure personnelle, ce n'est plus un défaut pathologique<sup>2</sup>. »

Il est difficile, aujourd'hui, et même hasardeux de porter un jugement sur la sexualité de Marie Bonaparte, mais la publication de cette correspondance questionne sur la réalité de sa frigidité. Elle apparaît plutôt comme étant à la recherche d'une sexualité épanouie, comme une femme s'interrogeant sur les moyens d'y parvenir, notamment grâce à la masturbation ou encore par certaines positions permettant une stimulation clitoridienne. Quoi qu'il en soit, son intérêt pour le rôle du clitoris dénotait dans une époque où les conceptions théoriques en vigueur soutenaient l'idée d'un « orgasme purement vaginal ».

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les travaux de Narjani semblent avoir été pris au sérieux par ses contemporains et ont fait l'objet de nombreux commentaires. Du côté des médecins, en France, on s'intéresse à cette étude dans la *Gazette des hôpitaux* ou encore dans *Le Progrès médical*<sup>3</sup>. Ses hypothèses vont être testées à nouveau au moins à deux reprises par le gynécologue américain Robert Dickinson en 1930<sup>4</sup> et par le psychologue Carney Landis en 1940<sup>5</sup> : tous deux reprennent cette idée de la distance méato-clitoridienne comme un moyen d'évaluer la frigidité. Mais c'est surtout chez les psychanalystes que l'intérêt est le plus vif. Le texte est notamment lu par Sándor Ferenczi : qui écrit à Freud au sujet d'« un article, non dépourvu d'intérêt, qui explique (à l'évidence en partie seulement) des cas de frigidité par l'anatomie<sup>6</sup> », ou encore par le psychanalyste londonien Douglas Bryan, qui discute de cet article lors de la séance de la société britannique avant d'écrire, lui aussi, à Freud à ce sujet<sup>7</sup>.

Pourtant, par la suite, Marie Bonaparte va se distancier des thèses de Narjani. Dans un article de 1933, « Les deux frigidités de la femme<sup>8</sup> », elle

---

1. Voir notamment la lettre de M. Bonaparte à S. Freud du 29 novembre 1931. 2. Lettre de S. Freud à M. Bonaparte du 9 février 1930. 3. Sur la réception de cet article en France, voir Amouroux, R. (2012), *op. cit.* et Chaperon, S., Nous, C. (2021), *op. cit.* 4. Dickinson, R. (1933), *Atlas of Human Sex Anatomy*, Williams and Wilkins. 5. Landis, C., Landis, A. et Bowles, M. (1940), *Sex in Development*, P. B Hoeber Inc. 6. Lettre de Sándor Ferenczi à Sigmund Freud du 3 août 1924, Freud S. (2000), *Correspondance Sándor Ferenczi (1920-1933)*, vol. 3., Calmann-Lévy, p. 178. 7. Sur cet épisode, voir Amouroux, R. (2012), *op. cit.*, p. 196-198. 8. Bonaparte, M. (1933), « Les deux frigidités de la femme », *Bulletin de la société de sexologie*, 6(5), p. 161-170.

reprend une partie de son article de 1924. Elle s'aligne alors sur la théorie freudienne selon laquelle le rôle du clitoris dans la genèse du plaisir sexuel est comparable à celui des « copeaux de résineux [pour] enflammer le bois plus dur<sup>1</sup> ». Cette minimisation de la sensibilité du clitoris au profit du vagin n'est pas seulement souhaitable, elle serait indispensable au bon développement de la sexualité féminine. C'est exactement l'inverse de ce que disait Narjani, pour qui le clitoris est l'organe responsable du plaisir sexuel féminin. Dans sa correspondance avec Freud, elle semble, cependant, indécise à ce sujet. Comment concilier les thèses de son maître sur la sexualité féminine avec ses propres expériences sexuelles, qui ne cessent de lui confirmer le rôle crucial du clitoris ? Freud lui-même reste prudent et reconnaît qu'il y a là une énigme que seules les « femmes de l'analyse<sup>2</sup> » pourront résoudre un jour. Dans un texte sur la féminité de 1932, il concède d'ailleurs – s'adresse-t-il à Bonaparte ? – qu'il existe peut-être un « facteur anatomique<sup>3</sup> » dans la frigidity de la femme. C'est également à cette période qu'il aurait déclaré à Marie Bonaparte : « La grande question restée sans réponse et à laquelle moi-même n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'étude de l'âme féminine est la suivante : "Que veut la femme"<sup>4</sup> ? » Nul doute que les nombreux échanges qu'il a eus avec son élève à ce sujet lui ont beaucoup appris, l'ont bousculé, et ont même pu remettre en question certaines de ses convictions à ce sujet. Quant à Bonaparte, jusqu'à la fin de sa vie, elle se montrera, sur ce point, critique envers Freud et la psychanalyse, en rappelant le rôle déterminant du corps dans la vie sexuelle des individus<sup>5</sup>.

### *Narjani, Marie Bonaparte et Freud*

L'étude de Bonaparte/Narjani ne manque pas d'étonner. Où a-t-elle pu effectuer les deux cents observations qu'elle revendique ? Qui a accepté que cette princesse interroge et mesure ces femmes ? Comment s'y est-elle prise, techniquement ? A-t-elle agi seule ou l'a-t-on aidée ? Dans les travaux sur Marie Bonaparte, ces questions ne sont pour ainsi dire jamais posées. Son extraordinaire destin couplé à la singularité de ses thèses semble opérer une sorte de sidération qui aboutit à une mise à distance radicale de son propos.

1. Freud S. (2006/1905d), « Trois essais sur la théorie sexuelle », *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. VI, PUF, p. 157. 2. Lettre de S. Freud à M. Bonaparte du 20 février 1930. 3. Freud, S. (1995/1933a), « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XIX, PUF, p. 215. 4. Jones, E., *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, vol. 2, PUF, p. 445. 5. Elle portera alors un jugement sévère sur Freud : « Et, plus grosse erreur, c'est Freud qui s'est trompé. Il a surestimé sa puissance, la puissance de sa thérapie. La puissance des événements de l'enfance... C'est dans les profondeurs de la chair maternelle... Que la nature fit de moi, par le sexe, une femme ratée – mais en revanche, par le cerveau presque un homme (Bertin) », C. (1982), *op. cit.*, p. 386).

Ce sont surtout ses opérations chirurgicales qui choquent aujourd'hui et sont perçues comme des symptômes. Ce « passage à l'acte » est toujours mentionné lorsque l'on évoque l'œuvre scientifique de Bonaparte. La vasectomie qu'a subie Freud en 1923 l'est bien plus rarement. Ce sont pourtant des motifs tout autant spéculatifs qui l'ont poussé à suivre les conseils du biologiste Eugen Steinach. Selon ce dernier, la ligature des canaux spermatisques aurait une fonction régénérative et permettrait de lutter contre le cancer. Les deux gestes ne sont pas strictement comparables, mais ils témoignent pourtant de l'engouement d'alors pour les perspectives révolutionnaires de la chirurgie sexuelle<sup>1</sup>.

Que sait-on des coulisses de l'expérimentation de Narjani et des travaux que Marie Bonaparte a, par la suite, menés sur la sexualité des femmes ? Qui a pu aider Bonaparte dans cette entreprise ? On peut noter que, bien des années avant l'étude de Narjani, Gustave Le Bon a, lui aussi, entrepris des travaux où il s'appuyait sur de nombreuses mesures des corps. Il ne s'agissait certes pas de toiser les organes génitaux, mais les crânes des différentes « races » afin de les classer. Il a fabriqué à cet effet un « céphalomètre de poche » qui lui permit d'effectuer toutes sortes de mesures et de statistiques<sup>2</sup>. Un autre proche de Bonaparte est à envisager. Il s'agit de Jean Troisier, l'un de ses amants. Brillant médecin, pneumologue de formation et doté d'une solide pratique d'expérimentaliste, il est en outre responsable de la singerie de l'Institut Pasteur créée, en 1925 par un legs de Marie Bonaparte. Tous deux ont pu inspirer, voire aider, Bonaparte dans son projet. Mais cette correspondance et ses mémoires révèlent l'identité de la cheville ouvrière de cette publication. Dès le début des années 1920, Bonaparte est en contact régulier avec Marthe Francillon-Lobre, l'une des toutes premières femmes médecins à être interne des hôpitaux de Paris. Celle-ci, qui fut aussi la médecin et la confidente de la poétesse Anna de Noailles, s'intéresse de près à la sexualité féminine. Pour la rédaction de sa thèse qui porte sur la puberté chez la femme, Francillon-Lobre a effectué une étude statistique en interrogeant quatre cent vingt-quatre femmes à l'hôpital Saint-Antoine sur l'âge de leurs premières règles<sup>3</sup>. Dès 1920, Marie Bonaparte et elle échangent au sujet d'un livre de « Freund [*sic*] » sur les psychonévroses<sup>4</sup>. À la même période, Marie, déterminée à percer le secret de ses troubles, se confie à plusieurs

---

1. Sengoopta, C. (2003), « "Dr Steinach Coming to Make Old Young !": Sex Glands, Vasectomy and the Quest for Rejuvenation in the Roaring Twenties », *Endeavour*, 27(3), p. 122-126. 2. Le Bon, G. (1878), « Céphalomètre de poche ou compas de coordonnées permettant d'obtenir très rapidement les divers diamètres, angles et profils de la tête, et de reproduire en relief un solide quelconque », *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, 1(3), p. 121-134. 3. Francillon, M. (1906), *Essai sur la puberté chez la femme. Étude de psycho-physiologie féminine*, thèse de médecine. 4. Lettre de M. Francillon-Lobre à M. Bonaparte du 19 décembre 1920, Fonds Marie Bonaparte, Bibliothèque nationale de France.

femmes, dont sa cousine Annie de Villeneuve. Elle souhaite mieux comprendre sa sexualité et lui demande de comparer leurs anatomies respectives. Villeneuve ne sera pas la seule proche que Marie ait mesurée. Elle s'est en effet livrée à cette étonnante entreprise d'exploration des pratiques et de l'anatomie de ses proches dont elle parle dans sa correspondance avec Freud et dans ses mémoires. Entre Annie de Villeneuve et elle, Marie Bonaparte constate une différence qu'elle va objectiver par une mesure : chez Annie, elle note deux centimètres, pour elle-même, trois centimètres. C'est cet écart qui va inspirer l'étude de Narjani : « Deux observations ne suffisent pas. Il en faut d'autres. Je vais donc trouver Mme Lobre, la gynécologue, pour qu'elle me permette de faire des observations dans sa consultation de l'hôpital. Elle travaille à Necker dans le service du professeur Gosset. J'y vais un matin. Je me suis fait faire un petit compas, avec un cadran gravé de l'autre côté des branches. J'enfile une blouse. Après que Mme Lobre a exploré les femmes, moi je les mesure avec délicatesse. Puis je prends leur nom et leur adresse. On ne peut les interroger à l'hôpital<sup>1</sup>. »

Le projet tourne cependant rapidement court. L'une des patientes que Marie interroge se plaint, et elle n'a plus le droit de venir à la consultation. Elle demande alors à Marthe Francillon-Lobre de prendre les mesures et de réaliser les entretiens. Cette dernière lui envoie au fur et à mesure les résultats que Bonaparte compile. Quant à l'origine du pseudonyme de Narjani, elle en livre le secret dans ses mémoires. Initialement, elle souhaitait signer l'article par « une doctoresse », pour bien signifier le caractère féminin de l'autrice. Cependant, Troisier, avec qui elle avait discuté de ce projet, avait insisté pour y être associé, même s'il n'y participe pas réellement. Elle choisira avec lui le pseudonyme inspiré du sanscrit : « *nar* » pour homme, « *jani* » pour femme, *a* et *e* étant la deuxième lettre des prénoms de Marie et Jean<sup>2</sup>.

Devenue psychanalyste, Bonaparte continue à travailler sur la sexualité de la femme, en s'orientant davantage sur la dimension psychologique ou plus précisément métapsychologique de ce domaine – avec, par exemple, le complexe de perforation évoqué précédemment. Marie n'a, cependant, jamais abandonné son intérêt pour l'anatomie et son rôle dans la vie sexuelle. À Paris, vers la fin des années 1920, elle réalise des observations et des entretiens auprès de prostituées dans les locaux de l'Institut prophylactique dirigé par Arthur Vernes. À Vienne, lors de son analyse, ou encore en Afrique du Sud, lors de son exil austral imposé par la Seconde Guerre mondiale, elle fréquente les hôpitaux et les morgues, et y poursuit ses investigations.

1. *Autobiographie*, Fonds Marie Bonaparte, bibliothèque du Congrès, Washington DC, p. 901-902. 2. *Ibid.*, p. 916.

Mais c'est surtout en s'intéressant aux femmes qu'elle appelle les « femmes primitives », c'est-à-dire celles qui n'auraient pas été touchées par la civilisation, qu'elle mêle psychanalyse et biologie. Proche de figures de l'ethnologie naissante comme Géza Róheim, Marcel Griaule ou encore Bronislaw Malinowski, elle finance leurs expéditions en Afrique et leur demande de réaliser les observations qui l'intéressent pour ses travaux. En 1935, elle envisage de se joindre à eux, mais doit y renoncer pour diverses raisons, comme elle l'explique à Freud dans ses lettres<sup>1</sup>. C'est une autre femme qu'elle finit par mandater. Et pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit d'Annie de Villeneuve, celle-là même qui fut la première à être mesurée par ses soins. Fin 1935, Villeneuve se rend plusieurs mois en Afrique de l'Est. Si cette dernière a plutôt le statut d'une amatrice – sa carte de visite mentionne qu'elle est décoratrice –, elle est cependant membre de la Société des Africanistes depuis 1931 et fut probablement l'une des premières femmes occidentales à assister à des mutilations sexuelles rituelles à Djibouti. Dans plusieurs longues lettres conservées à la Bibliothèque nationale de France, Villeneuve lui expose ce qu'elle a pu observer et décrit en particulier la pratique du rituel de l'excision et de l'infibulation. De retour en France, elle publie son article intitulé « Étude sur une coutume somalie. Les femmes cousues » dans le *Journal de la Société des Africanistes*<sup>2</sup>. À sa suite, Marie Bonaparte publiera différents articles sur le sujet, reproduits dans *Psychanalyse et Biologie* ainsi que dans *Psychanalyse et Anthropologie*, où elle affirmera notamment que l'intimidation physique (l'excision) et l'intimidation psychique (la condamnation de la masturbation clitoridienne par la morale) restent sans effet sur les femmes qu'elle désigne comme étant clitoridiennes. Le message est plutôt pessimiste ; la psychanalyse, pas plus que la chirurgie et la morale, ne pourraient changer ce que la nature a décidé : « Dans le conflit entre la morale sociale et l'instinct humain, l'éducation et la rééducation s'avèrent souvent très puissantes. Dans le conflit à l'intérieur de l'instinct, entre le mâle et la femelle qui résident en chacun de nous, la puissance de l'éducation et de la rééducation reste assez minime. Ici la nature garde le dernier mot<sup>3</sup>. »

Cette correspondance entre Marie Bonaparte et Sigmund Freud, jusqu'alors inédite, est passionnante de bout en bout. Outre qu'elle apporte de nombreuses informations sur le « moment Bonaparte » de la psychanalyse

---

1. Sur les rapports entre Bonaparte et l'ethnologie, voir Frederiksen, B. F. (2008), « Jomo Kenyatta, Marie Bonaparte and Bronislaw Malinowski on Clitoridectomy and Female Sexuality », *History Workshop Journal*, 65(1), p. 23-48 ; Frederiksen, B. F. (2018), « An Encounter in Paris. Conversations on Clitoridectomy across Borders », *Gender Forum*, 67, p. 92-103.  
 2. Villeneuve, A. de (1937), « Étude sur une coutume somalie. Les femmes cousues », *Journal de la Société des Africanistes*, 7(1), p. 15-33.  
 3. Bonaparte, M. (1952), *Psychanalyse et biologie*, op. cit., p. 123.

en France, elle nous offre la possibilité d'être les témoins privilégiés du déroulement d'une cure analytique, d'entendre les voix de Freud et de Marie Bonaparte et d'entrer dans leur intimité. Son intérêt dépasse, et de loin, le seul domaine du freudisme et permet au lecteur d'explorer tout un pan de notre histoire intellectuelle et culturelle. C'est aussi un témoignage original sur les mœurs de la vie bourgeoise à Paris et à Vienne, celles du gotha européen, la montée du nazisme et la fin d'un monde, du parcours de soins de sa fille Eugénie atteinte de tuberculose – la maladie et la mort sont omniprésentes au fil des lettres –, ou encore l'évolution des conceptions de la féminité au début du XX<sup>e</sup> siècle.

S'agissant de Marie Bonaparte, ces lettres permettent de ne pas l'envisager seulement comme une actrice du mouvement psychanalytique. Certes, ses conceptions biologisantes favorisent des interprétations psychobiographiques discutables. Mais, à l'inverse, en se décentrant d'une perspective obnubilée par la figure de Freud et en adoptant un point de vue historique plus large<sup>1</sup>, se dessine en creux un tout autre portrait : celui d'une femme richissime, mais sans diplôme, qui refuse le statut et le destin qui s'imposent à elle et qui livre un combat courageux pour la réappropriation de son corps dans un monde patriarcal où seuls les hommes décident et jugent, ce qui est bon ou mauvais pour le sexe dit faible.

Bien sûr, certains aspects de ses conceptions sont fortement ancrés dans une vision normative de la féminité. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Née à la fin du XIX<sup>e</sup>, Marie Bonaparte a vécu dans un monde très éloigné du nôtre. Son intérêt conjoint pour le psychisme et le corps des femmes ne saurait être réduit à un symptôme effrayant ou même ridicule. Au contraire, comme cela transparait dans ces lettres, Marie Bonaparte a œuvré à l'établissement d'une science du plaisir sexuel féminin dont les visées sont résolument émancipatrices, et en ce sens, elle participe pleinement de l'histoire des femmes au XX<sup>e</sup> siècle. Son exploration du plaisir féminin reste profondément subversive et susceptible de bousculer l'ordre établi en incitant les femmes à prendre le contrôle de leur corps. Peut-être se trouve-t-elle là, la « résistance » de Bonaparte : inviter les femmes à explorer par elles-mêmes non seulement intellectuellement, mais aussi, et peut-être surtout, physiquement – corporellement –, leur sexualité.

---

1. Sur les problèmes suscités par la centration sur la seule figure de Freud et la nécessité d'un renouvellement de l'historiographie de la psychanalyse afin de disposer d'une vision moins manichéenne du champ qui évite le Charybde de l'adoration et le Scylla de la détestation, voir Marinelli, L. et Mayer, A. (2006), « Editors' Introduction. Forgetting Freud ? For a New Historiography of Psychoanalysis », *Science in Context*, 19(1), p. 1-13.



## Convention d'édition

– Toutes les lettres de Sigmund Freud sont traduites de l'allemand. Les expressions françaises qu'il utilise sont en italique.

– Les premières années de la correspondance, Marie Bonaparte écrit en français en utilisant des expressions en allemand. Au fil des mois, l'utilisation de l'allemand est de plus en plus fréquente et finit par s'imposer quasi exclusivement à partir de 1928. Dans les lettres en langue française, les expressions et locutions en allemand sont en italique. Les lettres écrites majoritairement ou totalement en allemand sont indiquées par un astérisque. Dans ce cas, les expressions et phrases en français sont en italique.

– Les expressions en langues étrangères sont laissées telles quelles dans les deux correspondances.

– Les termes soulignés par Marie Bonaparte, les repentirs ont été conservés.

Les dates et les adresses ont été unifiées, comme l'usage typographique des majuscules. L'orthographe des lettres a été rectifiée lorsqu'il s'agissait d'erreurs manifestes. Mais les étrangetés du langage et de la syntaxe sont scrupuleusement conservées. De même, les termes spécifiques que Marie Bonaparte emploie souvent, à mi-chemin entre l'allemand et le français, sont restés tels quels (par exemple « onanie », terme allemand pour « masturbation », mais qu'elle emploie souvent comme un terme français).



## Abréviations

- AB : *Autobiographie*, volumes inédits des mémoires de Marie Bonaparte, Marie Bonaparte papers, Bibliothèque du Congrès, Washington.
- BNF : Bibliothèque nationale de France.
- CSA : FREUD, S., FREUD, A., *Correspondance Sigmund Freud-Anna Freud. 1904-1938*, Fayard, 2012.
- CET : BONAPARTE, M., *Chronos, Éros, Thanatos*, PUF, 1952.
- CFE : FREUD, S., EITINGON, M., *Correspondance. 1906-1939*, Hachette, 2009.
- CFF : FREUD, S., FERENCZI, S., *Correspondance. 1920-1933. Les années douloureuses*, Calmann-Lévy, 2000.
- CFL : FREUD, S., LAFORGUE, R., « Correspondance. 1923-1937 », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1977, 15, p. 251-314.
- CPB : FREUD, S., MOLNAR, M., *Chronique la plus brève. Carnets intimes (1929-1939)*, Albin Michel, 1992.
- DIP : MIJOLLA, A. de (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, 2 vol., Hachette, 2005.
- EBF : AMOUROUX, R., *Marie Bonaparte entre biologie et freudisme*, PUR, 2012.
- EP : BONAPARTE, M., *Edgar Poe, sa vie, son œuvre. Étude analytique*, 2 vol., Denoël & Steele, 1933.
- FEF : MIJOLLA, A. de, *Freud et la France. 1885-1945*, PUF, 2010.
- IJP : *The International Journal of Psychoanalysis*
- IPV : Internationaler Psychoanalytischer Verlag
- ITI : BONAPARTE, M., *Introduction à la théorie des instincts*, PUF, 1951.
- IZP : *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*
- LIR : OHAYON, A., *L'Impossible Rencontre*, La Découverte, 1999.
- LEF : FREUD, S., *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, PUF, 2007.
- LOC : Library of Congress.
- MB : BERTIN, C., *Marie Bonaparte*, Perrin, 1982.
- MD : BONAPARTE, M., *À la mémoire des disparus*, 2 vol., PUF, 1958.
- MVF : SCHUR, M., *La Mort dans la vie de Freud*, Gallimard, 1975.
- PA : BONAPARTE, M., *Psychanalyse et anthropologie*, PUF, 1952.
- PB : BONAPARTE, M., *Psychanalyse et Biologie*, PUF, 1952.
- RFP : *Revue française de psychanalyse*.
- SF : BONAPARTE, M., *De la sexualité de la femme*, PUF, 1951.



1925



*« Mon maître aimé,  
voici trois jours que je ne vous ai pas écrit  
et il me semble que j'étouffe! »*

*Marie*

Saint Cloud 7 rue du Mont-Vabrien

le 2 Juin 1925



A Monsieur le Professeur Freud

Très vénéré Maître,

Le Docteur Laforgue

a bien voulu vous écrire  
déjà à mon sujet. Je m'ex-  
cuse de venir prendre encore  
quelques instants de votre  
temps si précieux,

prendre parmi vos analyses.  
Vous imaginez aisément  
que c'est mon plus profond  
désir, et que si vous ne  
le pourriez pas, ma déception  
serait immense. Je tâcherais  
d'affuter dans le travail  
tout mon sérieux et ma  
sincérité.

Je vous prie, très  
vénéré Maître, agréer l'assurance  
de ma profonde admiration, et  
de mon grand respect - Marie  
Bonaparte <sup>de France</sup>


**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD\***
*Saint-Cloud, 7, rue du Mont-Valérien*

27 juin 1925

Monsieur le Professeur<sup>1</sup>,

Monsieur Laforgue a eu la bonté de vous écrire à mon sujet<sup>2</sup>. Pardonnez-moi, je vous prie, d'accaparer encore votre temps pour quelques instants.

Mon fils a dû passer un examen dans le courant de ce mois, c'est la raison pour laquelle je ne pouvais pas savoir si je serais libre au début du mois d'octobre.

Car si mon fils avait échoué, il aurait dû repasser ce mois-là le même examen et je n'aurais pu m'éloigner avant novembre.

Comme, fort heureusement, tout s'est bien passé, je suis libre le 1<sup>er</sup> octobre, et [je pourrais] si vous le souhaitiez, venir avant même cette date.

Mes enfants doivent poursuivre leurs études ici, à Paris, j'aimerais donc bien pouvoir revenir pour Noël, mais si nécessaire, vous pouvez fixer la date de mon départ au cours de l'analyse.

Pourriez-vous me prendre en analyse dans ces conditions ? Croyez bien que mon souhait le plus profond est de faire tout ce que je peux pour mon analyse.

Respectueusement,

Votre dévouée.

Marie, princesse de Grèce, née Bonaparte


**SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE**
*Semmering, villa Schüler*

7 juillet 1925

Votre Altesse royale,

Dans ma dernière lettre au docteur Laforgue<sup>3</sup>, j'avais noté que je ne pourrais pas me résoudre à entreprendre une analyse dont la durée est définie à six semaines. La lettre que j'ai reçue depuis de votre part me permet de changer de décision, puisqu'elle fixe le début de l'analyse au 1<sup>er</sup> octobre et ne donne pas de date précise pour sa fin. Je peux donc vous accepter et me réjouirai de vous voir le 30 septembre après-midi pour discuter de cette heure<sup>4</sup> dans

1. La version allemande de cette lettre a été préférée à celle en français qui n'a pas été envoyée.

2. Le 9 avril 1925, le psychiatre et psychanalyste français René Laforgue (1894-1962) écrit à Freud au sujet de Marie Bonaparte (CFL, p. 260). Il la décrit comme souffrant d'une « névrose obsessionnelle » et d'un « complexe de virilité » et souhaitant faire une psychanalyse avec lui. Ce dernier répond à Laforgue que « cette analysante devr[a] accepter exactement les mêmes obligations que les autres patients » (CFL, p. 261). Bonaparte demandant à ne pas rester trop longtemps à Vienne, Freud refuse. 3. Lettre du 16 juin 1925 (CFL, p. 267-268) dans laquelle Freud est catégorique : « Avec la Princesse, il semble donc qu'il n'y ait rien à faire. Comme je ne prends que très peu de cas, une analyse [...] qui m'oblige à en abandonner une autre [...] ne peut me tenter » (*ibid.*). Laforgue refusant d'insister, Bonaparte lui écrit directement le 27 du même mois. 4. *Stunde*. Le terme désignait les séances d'analyse d'une heure, que Freud répartissait sur sa journée de travail. (*N.d.T.*)

mon appartement en ville. Voyez en cela un signe de la bonne volonté que je mets à exaucer vos vœux.

En vous priant de bien vouloir m'informer à temps si une perturbation devait encore affecter votre intention,

Votre dévoué et respectueux.

Freud



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD\***

*Saint-Cloud, Seine-et-Oise*

*7, rue du Mont-Valérien*

13 juillet 1925

Monsieur le Professeur,

Je ne peux vous dire à quel point je vous suis reconnaissante pour le grand honneur que vous me faites.

Je me présenterai chez vous le 30 septembre dans l'après-midi, après vous avoir appelé au téléphone pour vous demander quel horaire vous convient le mieux.

Votre dévouée et respectueuse.

Marie, princesse de Grèce



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD – TÉLÉGRAMME**

22 septembre 1925

Comme l'Orient Express ne part que trois fois par semaine, mardi, jeudi et samedi, et qu'il m'est difficile de quitter Paris dès samedi prochain, je n'arriverai à Vienne que le 30 septembre et viendrai directement chez vous en quittant la gare, c'est-à-dire aux alentours de 7 heures du soir, pour discuter de notre heure, ou bien, s'il est trop tard pour vous et que vous voulez me voir ce jour-là, je dois tout de même trouver une place dans le train de samedi. Merci de répondre ici par télégramme.

Princesse Georg von Griechenland.

Villa Dorre Churia, Guéthary, Basses-Pyrénées



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD – TÉLÉGRAMME**

23 septembre 1925

prière excuser mon télégramme embrouillé d'hier et ne pas en tenir compte je vais prendre express schweig voralberg vienne lundi être à vienne mardi soir et vous téléphoner mercredi matin

princesse marie de Grèce

---

 **SIGMUND FREUD À CARL FLEICHMANN**

*Vienne IX, Berggasse 19*

29 novembre 1925

Ami vénéré<sup>1</sup>,

La porteuse de cette lettre est la princesse Marie de Grèce, née Bonaparte (belle-sœur du défunt roi Constantin<sup>2</sup>).

Fille d'un père érudit, elle est elle-même dominée par de puissants centres d'intérêt intellectuels qui l'ont aussi conduite à moi afin de faire la connaissance de l'analyse.

D'autre part, créature de sexe féminin, elle est mère de deux enfants et souffre depuis plus d'une année d'une affection chronique des organes sexuels internes, affection dont la nature et le pronostic ne sont pas encore établis<sup>3</sup>. Elle a déjà consulté ici mon collègue Halban<sup>4</sup>, mais j'ai, dès le début, plaidé pour qu'elle vienne requérir votre jugement et votre conseil. Accordez à cette femme remarquable votre intérêt amical et recevez les salutations cordiales  
De votre dévoué.

Freud

---

 **MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud, Seine-et-Oise*

*7, rue du Mont-Valérien*

19 décembre 1925

Mon maître et mon ami,

Je suis très triste d'être sans vous ! Je regarde la pendule, et, quand il est 11 heures, ou 5 heures<sup>5</sup>, quelque chose en moi a froid.

Je n'ai pas encore revu tous mes amis, mais une partie, les plus importants, et bien entendu ma famille. J'ai rencontré moins d'incompréhension que je ne redoutais à l'égard de ma « folie » freudienne et viennoise<sup>6</sup> !

---

1. Lettre à Carl Fleischmann (1859-1941), un gynécologue viennois ami de Freud qui a mis au monde tous ses enfants. 2. Constantin I<sup>er</sup> de Grèce (1868-1923), roi des Hellènes. 3. Bonaparte souffre non seulement de troubles psychiques mais aussi organiques, notamment de saignements et de douleurs des parties génitales. Freud lui recommande de consulter rapidement un gynécologue et lui fait deux propositions. Elle voit d'abord Josef Halban, qui soupçonne une tuberculose ovarienne qu'il faudrait opérer (AB, p. 1071-1072). Bonaparte n'appréciant pas Halban, elle consulte par la suite Fleischmann, qui la dissuade de réaliser cette intervention. 4. Josef Halban (1870-1937) est un gynécologue et chirurgien viennois. Professeur à l'université de Vienne, il est à l'origine de la découverte de la fonction endocrinienne des ovaires. C'est avec lui que Bonaparte, dans le prolongement des travaux anatomiques qu'elle a publiés sous le pseudonyme de Narjani (1924), va entreprendre une intervention chirurgicale destinée à soigner la frigidité. Elle expérimentera à trois reprises – en 1927, 1930 et 1931 – et sans réel succès, l'opération Halban-Narjani, qui consiste à rapprocher le clitoris du méat urinaire. 5. Heures des séances avec Freud lors de son premier séjour à Vienne. 6. Pendant son séjour à Vienne, ses proches lui écrivent pour lui reprocher de rester loin de ses enfants, Eugénie (1910-1989) et Pierre (1908-1980).

Mes enfants sont épanouis et agréables à voir ; Croisy<sup>1</sup>, avec son solide bon sens britannique, me comprend ! Il n'y a que le « Serquintué<sup>2</sup> » qui soit toujours le même. Impossible de converser avec les « figures d'angoisse » !

J'ai pensé à diverses choses très curieuses à propos de ce vieux rêve ! C'est ordinairement en courant à quatre pattes sous les meubles que j'échappais au terrible chemin-de-fer-dieu ! Souvenir sans doute du temps où je courais à quatre pattes dans la chambre de ma nourrice ! Il serait enfin temps de commencer à me redresser et à prendre l'altitude érigée qui différencie si noblement l'homme des quadrupèdes.

J'espère que vous allez bien et que le catarrhe<sup>3</sup> qui vous tourmentait n'est pas trop méchant, et que la plaie à la dent guérit !

Je m'imagine parfois, dans la journée, entendre votre voix. Ce bonheur est en ce moment réservé à d'autres ! Alors j'envie mes « frères<sup>4</sup> », les anciens et les nouveaux, et surtout ma « sœur » aînée Ruth, qui vous voient tous les jours ! Moi, je devrais encore attendre quinze jours !

Et la vie me semble déjà fatigante et difficile. La vie qui est affreusement matérielle. J'ai déjà, depuis deux jours seulement que je suis ici, l'impression, que connaissent mes rêves, de devoir avancer à travers de la boue ! Et mes jambes se fatiguent !

Il y a ma maison de Paris, pleine de meubles que je vais être obligée, en quinze jours, de déménager ; on ne peut plus me les garder. Ça, c'est le pire ! Il y a des affaires à s'occuper, des affaires de banque, d'impôts, etc., et la consultation pour mon fils n'est que le 23. J'espère qu'on ne trouvera rien nécessitant d'intervention urgente. Je me suis occupée de faire radiographier son pied hier<sup>5</sup>.

J'ai vu notre ami Laforgue, dont la femme est toujours à la clinique<sup>6</sup>. Je l'ai retrouvé à la fois courageux et déprimé. C'est surtout avec lui et Talamon<sup>7</sup>, mon vieux médecin, que je peux parler de ce qui nous intéresse, et de vous !

---

1. Croisy est le surnom de Violet Croisdale, une gouvernante britannique engagée en 1913 qui s'occupera des enfants de Bonaparte. 2. Au cours de son analyse avec Freud, Bonaparte lui confie divers écrits, dont cinq cahiers (CC). Avec l'aide de Freud, elle les analyse puis les publie en 1939 et 1951. Ces cahiers contiennent des histoires fantastiques rédigées en allemand et en anglais, issues de ses rêveries d'enfant. « Le rêve du *Sarquintué* ou *Serquintué* fut l'un des cauchemars à répétition les plus effrayants de mon enfance » (CC, p. 71-72). Cette créature est un chemin de fer vivant qui, après avoir frappé trois coups comme au théâtre, entre dans les maisons et tue du regard les enfants qui ne sont pas suffisamment bien cachés. 3. Un catarrhe est un terme médical qui désigne une inflammation des muqueuses provoquant une sécrétion excessive. Les différentes opérations que Freud subit pour son cancer à la mâchoire ont provoqué des écoulements incommodes qu'il désigne sous ce vocable. 4. Autres analysants de Freud qu'elle croisait parfois avant ou après ses séances et qui, eux, sont restés à Vienne. Outre la psychiatre Ruth Mack (1897-1946) et son futur mari le musicien Mark Brunswick (1902-1971), on peut citer Scofield Thayer (1889-1982), William Blumenthal (1878- ?), William Bullitt (1891-1967), ou encore Carl Liebmann (1900-1969). 5. Pierre a alors un kyste au niveau de l'os du talon, le calcanéum. 6. Paulette Erickson, mariée à Laforgue de 1922 à 1939, vient alors de subir une intervention chirurgicale pour une tumeur de l'utérus. 7. Charles Talamon (1850-1929) est le médecin de famille de Bonaparte.

*The rest is silence.* Excepté pourtant Croisy et peut-être un autre ami<sup>1</sup>... que je ne verrai seul qu'aujourd'hui.

Vous voyez : je n'ai pu attendre plus de deux jours avant de vous écrire deux feuillets. Je m'étais pourtant dit qu'il faudrait un peu plus longtemps vous laisser vous reposer de moi, mais je n'ai pas pu : c'est trop triste.

Et puis toutes sortes de petits diables recommencent à s'agiter en moi, scrupules, *idées compulsives*. *Petites angoisses*. Que maudites soient ma grand-mère et la nourrice mercenaire dont le sein m'a nourrie<sup>2</sup> !

Peut-être dans quinze jours pourra-t-on en mettre quelques-uns en fuite, de ces diabolins. Où est le temps des exorcismes ? Mais vous êtes plus puissant que le pape ou le « roi Salomon » ! et je vous vénère et vous aime.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

23 décembre 1925

Ma chère princesse,

Mon travail va s'arrêter pour quelques jours. Ma fille est à la séance du *Verein*<sup>3</sup>, la soirée est avancée, je viens tout juste de m'occuper des écrits que vous m'avez laissés, et je suis ainsi préparé à répondre à votre lettre au contenu si riche.

Quand je pense à vous, cela me fait beaucoup de peine que les expériences liées à une analyse allant vraiment en profondeur vous soient refusées. Je n'ai jamais voulu exagérer la valeur thérapeutique d'une analyse, mais je suis sans doute en droit de dire qu'elle est, en tant qu'expérience, quelque chose d'unique et d'incomparable. Votre esprit qui a soif de tous les contenus de la vie saurait utiliser ces impressions à leur juste valeur. Quand vous serez revenue, je m'efforcerai de vous mener aussi loin que le temps le permettra. Vos trois histoires<sup>4</sup> ont un caractère si exceptionnellement remarquable qu'on peut encore dire ce genre de choses alors que cela fait des millénaires que les poètes travaillent sur ce sujet. Peut-être leur efficacité tient-elle au fait qu'ici,

1. Probablement Jean Troisier (1881-1945). Ce médecin de l'Institut Pasteur que Bonaparte désigne parfois sous le nom de l'« ami » sera son amant pendant de longues années. Sa femme, Geneviève Troisier (1882-1964), ignore cette relation. 2. Lors de son analyse avec Freud, Bonaparte met au jour le rôle des figures de substitution maternelle qui ont marqué sa vie d'enfant orpheline de mère. Notamment sa grand-mère Justine-Éléonore Ruffin (dite « Nina ») qu'elle décrit comme une femme acariâtre, et Rose Boulet, une paysanne de la Nièvre, qui reste auprès d'elle jusqu'à ses 3 ans. 3. L'*Internationale Psychoanalytische Vereinigung*, l'Association psychanalytique internationale (API) qui est la première association de psychanalyste créée en 1910. 4. Avant de quitter Vienne, Bonaparte a confié à Freud plusieurs textes autobiographiques inédits : « La chambre aux rideaux d'or », où elle évoque son aventure avec Aage de Danemark (1887-1940), « Le bonheur d'être aimé », extrait du journal qui relate sa passion amoureuse avec Aristide Briand (1862-1932), « Ivresse d'hivers », qui relate le début de sa relation avec Troisier.

un esprit authentiquement masculin a pu se mettre à l'écoute d'une vie des sentiments à la féminité pulsionnelle – les hommes, il est vrai, ne comprennent rien à l'amour des femmes, ne voient pas au-delà de leurs illusions, et les femmes ont peu de talent pour la sincérité et l'amour de la vérité. Mieux, vos essais comportent tout, tout le caractère indomptable de l'amour, son absurdité, ses contradictions et ses rationalisations, ainsi que sa fatalité cosmique. Un souffle d'authenticité plane sur eux, si bien qu'on a l'impression de se trouver face à une observation scientifique que l'on aimerait beaucoup compléter. Seule l'histoire des rideaux d'or ne m'a pas pleinement satisfait, ou bien parce qu'il y a en elle quelque chose qui se refuse à la sublimation artistique, ou bien parce que je n'ai pas surmonté un peu d'antipathie envers son contenu, ou enfin parce que l'on sent que certaines choses, et les pires, ont été mises de côté.

24 décembre

Je viens de recevoir votre deuxième lettre, par endroits difficilement lisible ! J'espère que ma lettre ne vous posera pas des difficultés analogues. J'attends avec impatience l'arrivée de votre rapport sur l'expertise médicale de votre fils. Je me réjouis que vous ayez besoin de prolonger notre conversation même pendant cette interruption et je vous salue cordialement,

Votre Freud

P. S. : Ma blessure est guérie, mes catarrhes semblent se réduire. Mon ami Abraham<sup>1</sup> à Berlin pratiquement sans espoir.



### MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud, 7, rue du Mont-Valérien*

24 décembre 1925

Mon maître aimé<sup>2</sup>,

Voici trois jours que je ne vous ai pas écrit et il me semble que j'étouffe ! Les hommes, vous avez raison, ne sont pas faits pour se comprendre, et il faut apprendre à vivre isolé – et cela d'autant plus que, dans l'échelle humaine, on est moins bas.

Mais il faut d'abord, avant d'exhaler mes plaintes, que je vous apprenne une nouvelle heureuse : la consultation hier soir pour mon fils a eu pour conclusion qu'il n'y avait rien à lui faire.

1. Karl Abraham (1877-1925) est un psychiatre et psychanalyste allemand proche de Freud, qui décédera deux jours plus tard d'un cancer du poumon. 2. Lettre non envoyée.

PROF. DR. FREUD

23. XII. 1905

WIEN IX., BERGGASSE 19

Meine liebe Frau  
 Mein Arbeit ist für einige  
 Tage ausgesetzt. Mein Kopf ist  
 zu der Zeit abends in sehr müde  
 aber viel zu schreiben befaßt.  
 Ich bin mit gelassen  
 haben und bin so noch  
 nicht. Ich bin so  
 diesen Brief zu beant-  
 worten. Ich bin so  
 Mann ist ein sehr  
 so mich sehr leid, daß ich  
 die Leistungen meiner  
 tief. Ich bin so  
 das ich soll. Ich bin  
 in der Analyse. Ich bin  
 sollen, aber ich darf  
 sagen, daß ich so  
 nicht. Ich bin so  
 gleichfalls. Ich bin  
 falls das ich so  
 Kinder. Ich bin  
 wissen. Ich bin  
 gekommen. Ich bin  
 mich besser als die Zeit  
 zu sein. Ich bin

Sigmund Freud à Marie Bonaparte, 23 décembre 1925.

Le petit kyste de son calcanéum n'a pas grandi depuis qu'on l'a découvert, depuis six mois ; s'il continue à ne pas grandir, il n'y aura rien à faire ; il suffira, pour s'en assurer, de le radiographier de six mois en six mois. Et vraiment ð mon fils n'en est pas gêné, à voir la façon dont il court et saute ! Ces heureuses constatations permettront que ni mon fils ni moi n'interrompions nos études ! Il reprendra son lycée le 4, le même jour où je reviendrai chez vous. J'ai appris par une lettre de Ruth, hier soir, que vous alliez bien – malgré le « *reniflement* » qui persiste. Quand j'ai vu cette lettre avec son écriture et le timbre de Vienne, cela m'a émue ! Quelle joie de bientôt vous retrouver et de fuir l'incompréhension générale des hommes !

Je n'ai pourtant pas trop le droit de me plaindre, à ce sujet ! J'ai retrouvé ici trois amis – c'est beaucoup – avec lesquels je puis parler : mon paternel ami Talamon, le fraternel ami<sup>1</sup> que vous connaissez aussi par mes récits, et mon ami filial Laforgue ! Tout le monde n'a pas trois amis à qui parler, trois, chiffre sacré depuis qu'il est des hommes !

J'ai eu, par contre, l'occasion d'observer la faible faculté de sublimation de l'esprit féminin. La femme reste le plus souvent toute repliée dans son utérus et ne comprend pas du dedans le magnifique élan du pénis et du cerveau de l'homme ! Et elle n'admet surtout pas que d'autres femmes, ses pareilles, possèdent, parfois, un peu de cet élan, et elle leur rappelle alors, par ses conseils, ou par ses reproches, que la femme n'a pour mission de n'être qu'un utérus<sup>2</sup> !

J'ai ici peu de temps pour la vie de l'esprit : trop d'occupations me sollicitent. Alors, je regarde les livres dans les rayons de la bibliothèque ou les crayons et les stylos et le papier sur ma table, et je songe que, dans l'« *Inferno* », Dante<sup>3</sup> a oublié un supplice ! Ce ne sont pas des fruits qui eussent dû tenter Tantale ! S'il eût eu mon cerveau, plus évolué que le sien !

Je vous envoie cette lettre qui ne contient pas le centième de ce que mon cœur et mon esprit voudraient vous envoyer !

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

25 décembre 1925

Mon maître aimé,

Mon fils a été vu, avant-hier soir, par quatre docteurs. On a conclu qu'il n'y avait rien à faire que le radiographier de six en six mois, le petit kyste osseux

1. Jean Troisier. 2. Dans ses mémoires, elle explique avoir eu des échanges avec Geneviève Troisier qui l'encourage à ne pas retourner à Vienne et à ne pas « fuir lâchement les devoirs de [sa] vie » (AB, p. 1152), notamment son rôle d'épouse et de mère. 3. Allusion à *La Divine Comédie*, l'œuvre de Dante Alighieri (1265-1321) rédigée au XIV<sup>e</sup> siècle.

de son calcanéum n'ayant pas grandi. Il pourra donc cet hiver, sans interruption, poursuivre ses études.

Moi, j'arriverai à Vienne dimanche 3 janvier au soir, et serai chez vous lundi 4, à 11 heures.

De combien de choses n'aurons-nous pas à parler ! Je regarde ma vie au visage, et ce n'est pas une contemplation bien gaie. Et il va falloir lui demander bien davantage de ses secrets, pour pouvoir un peu répondre aux questions qu'elle pose...

J'ai reçu une lettre de Ruth me donnant de vos nouvelles. J'ai été heureuse de les trouver bonnes, malgré le tenace « *reniflement* ». Je pense à vous combien de fois le jour ! et la nuit, où je fais des rêves étranges, pleins de souterrains, de trains, de palais d'où l'on ne peut s'enfuir.

J'étais l'autre nuit le mécanicien d'un train lancé dans un souterrain et qui passait à travers tous les obstacles souterrains, maisons, murs, même quand il y avait écrit dessus : danger de mort ! Tout le monde qui était dans le train admirait ma hardiesse ! Les obstacles se résolvaient d'ailleurs, dès qu'on osait les aborder, en air, en fumée, comme les fantômes des contes, à travers lesquels passent les épées !

Le monde du jour est moins pittoresque et imprévu ; j'y continue à mener une vie de chien fouetté, qu'on fait relever dès qu'il voudrait se reposer – tant j'ai de choses à faire. Et pas moyen de lire, d'écrire, de vivre un peu pour l'esprit. Cela fait comprendre le supplice de Tantale, transposé au spirituel. J'ai presque envie de pleurer quand je regarde les papiers et les livres sur ma table.

Mais il faut être juste. J'ai la joie d'avoir trois amis avec qui pouvoir parler : un paternel, un fraternel et un filial ! mon vieil ami Talamon, l'ami que vous connaissez<sup>1</sup>, et Laforgue ! Tout le monde n'a pas trois amis ! et cela permet de supporter l'oppression de la maison du « Serquintué » !

La nuit, quand je suis à demi endormie, et que j'entends, à travers mon quasi-sommeil, passer le train au pied de ma maison, qui est – vous le savez – ma maison natale<sup>2</sup>. Je me souviens ! C'est cela que devraient entendre mes petites oreilles, à quelques mois, à quelques ans, transposant au monstre nocturne les terreurs, les mystères, inspirés par d'autres personnes ! Que tout cela est lointain et encore présent ! Je brûle d'ouvrir avec vous, dès mon retour, les vieux petits cahiers<sup>3</sup> restés dans votre tiroir.

Je brûle surtout de vous retrouver et vous redis combien je vous aime.

Marie

Je vous ai envoyé des livres hier. Je vous recommande surtout « Swann<sup>4</sup> » !

1. Jean Troisier. 2. Maison de Saint-Cloud. 3. Voir MB, 19 décembre 1925, note 2, p. 12.  
4. Marcel Proust (1913), *Du côté de chez Swann*.



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

27 décembre 1925

Mon maître aimé,

Hier soir j'ai reçu votre lettre. Et depuis, je la lis et la relis. Combien elle m'est précieuse, vous pouvez le penser...

Je suis tourmentée, depuis quelques jours, par quelque chose : c'est de vous avoir envoyé trois jours trop tard le livre de Proust, *Du côté de chez Swann*. Je l'ai cherché pour vous dès le surlendemain de mon arrivée, et puis, l'ayant trouvé, l'ai gardé chez moi, emballé, prêt à partir, trois jours. Pourquoi ? J'hésitais à vous envoyer des livres, je me disais que je ferais mieux de vous les apporter. Et puis, il faut l'avouer : j'avais peur inconsciemment, et même consciemment, de la concurrence. Le livre de Proust m'apparaît comme réellement passionnant<sup>1</sup> justement par ses tendances analytiques que je me dus figurer qu'une fois ouvert par vous, il vous détournerait de la lecture de mes œuvres, ou bien vous les ferait apparaître fades et décolorées ! Tout cela fut absurdement plein de « doute », de « ruminations », et quand arriva le moment des fêtes et de vos quatre jours de vacances, dont votre lettre me parle, je fus prise alors du remords de mon envoi retardé, me disant qu'alors vous auriez eu le temps de lire, que vous ne l'auriez peut-être plus après, que le livre de Proust est long, et que je ne saurai peut-être jamais ce que vous penseriez d'une œuvre qui a exercé une si grande influence sur moi, et qui attire et fascine les diverses forces de mon être avec une puissance presque surnaturelle !

Enfin voilà, je vous ai dit ce qui m'oppressait, et j'espère que vous trouverez le temps de lire *Du côté de chez Swann* ! tout de même !

Vous voyez que je m'efforce d'écrire plus lisiblement que lorsque je griffonnai, dans un grand état d'énervement, ma seconde lettre !

Il y en eut une troisième que je ne vous envoyai pas, parce que j'avais le sentiment, en la relisant, d'être injuste pour la compréhension d'une amie<sup>2</sup>. Or, la compréhension des êtres variant suivant les jours, on est toujours plus ou moins injuste quand on lui reproche ses insuffisances...

Il faut d'ailleurs, comme vous me l'avez si magnifiquement dit, s'habituer à n'être pas compris. À ce prix seul on peut être, exister dans sa plénitude, et sans faire dépendre son propre épanouissement de l'infirmité du jugement des hommes.

---

1. Freud n'apprécie pas Proust et le fera savoir à Bonaparte : « Si Proust, explique-t-il, a eu un tel succès, cela tient à l'esprit du temps. Il dit, analyse tout, cela plaît. Mais moi, j'en ai tant entendu, de confessions sincères, que ça ne m'est pas nouveau. Je ne crois pas à la durée de l'œuvre de Proust. Et ce style ! Il veut toujours pénétrer plus loin et plus loin, il n'arrive pas à finir ses phrases » (AB, p. 1198). 2. Voir MB, 24 décembre 1925, note 2, p. 16.

Il devient même intéressant, alors, d'observer à quel degré, et dans quelle amplitude, presque personne ne « comprend ». Par exemple, j'ai appris, et cela m'a amusée, les divers mobiles que les divers gens attribuent à mon séjour à Vienne. Pour les uns, j'y fus afin de rejoindre un amoureux viennois ; c'est une thèse très répandue. Pour les autres, afin de fuir un amant parisien qui m'aurait excédée. Pour d'autres encore, je ne partis que pour fuir ma maison, mon ménage, pour accomplir, ou préparer, mon divorce. Car on sait en général que mon ménage n'est pas des plus assortis<sup>1</sup>. Mais que je sois allée à Vienne dans un but intellectuel, spirituel, qui n'est d'ailleurs pas dénué de passion, cela semble à la plupart des gens inimaginable ! Tant il est vrai que l'on juge d'ordinaire les autres d'après soi, et que la plupart des êtres étant dénués de passions intellectuelles ne peuvent les imaginer dans les autres !

Or les besoins de mon esprit ne vont qu'en croissant, loin de diminuer avec l'âge. Mon esprit se résigne de moins en moins au régime d'inanition auquel aspirent à le condamner ma situation sociale et ma vie familiale... Et c'est là le drame actuel de ma vie. Comment concilier les « devoirs » auxquels me réduit, par exemple, ma maternité elle-même : accompagner mes enfants dans des théâtres, pendant leurs vacances, où ils s'amuse, mais où je meurs d'ennui, comment concilier ma présence auprès de ma famille, même de mes enfants, avec l'activité que réclame mon esprit et qui ne peut ainsi s'épanouir ? Car j'ai besoin pour cela de temps, d'espace, que ma vie de famille ne me laisse pas. Et tout cela parce que la nature me fit ce don terrible, quand je n'étais encore qu'un embryon : un cerveau d'homme encombré en dessous d'un sexe féminin !

Dante dans son *Enfer* n'imagina pas de pareil supplice, ce déchirement de l'être « par le dedans ».

C'est pourquoi j'ai besoin de vous, de vous ! pour me comprendre, pour renaître ! pour prendre enfin le courage du triomphe de ce qui en moi mérite de régner ! Mais c'est pourquoi « les autres » sont tellement acharnés contre ce qui pourrait me libérer des contraintes pour lesquelles je vais courber et qui me fit tant années, plus ou moins, la bête de somme des autres ! Qui aimerait que l'on coupât les harnais de son cheval ?

Mon ami, quel bonheur de bientôt vous retrouver, de vous parler, de vous dire en un seul jour plus de choses qu'en vingt lettres ! Dans neuf jours j'aurai ce bonheur. Il me semble que pendant mon absence j'ai rassemblé des forces pour mieux venir à vous, quelque chose comme ce que font le léopard ou le tigre quand, avant de bondir, ils se replient sur leurs jarrets.

---

1. Son mari, le prince Georges de Grèce, n'était pas attiré par les femmes et fut très proche de son oncle Valdemar de Danemark (1858-1939) avec qui il aurait entretenu une passion homosexuelle, mais semble-t-il platonique (AB, p. 169).

Je suis heureuse que la plaie se soit refermée enfin, et que les « catarrhes » aillent mieux. Mais ce que vous m'écrivez d'Abraham me fait de la peine, car je sais combien vous l'appréciez et l'aimez !  
Et laissez-moi vous dire comme je vous aime.

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

30 décembre 1925

Mon maître aimé,

Je veux que ce mot vous dise, avant moi-même, ma joie de bientôt. J'ai passé des heures de peine, de fatigue, entremêlées de rares heures plus claires, et j'aspire à vous retrouver.

Je me sens mieux que je ne sais vous dire, l'événement unique qu'est, dans ma vie, le contact avec votre esprit, et la vision que j'y prends de moi-même... Aussi, tout mon être aspire à ce retour.

Mon séjour ici m'apprit à mieux comprendre l'importance de celui que je fis près de vous. J'y ai observé les êtres et les choses, et moi, parmi ces choses et ces êtres. Je vous dirai, mieux que je ne puis l'écrire, tout ce que j'en ai pensé...

J'ai observé l'esprit de l'homme et celui de la femme. Hélas, combien peu de femmes peuvent comprendre du dedans le magnifique élan du pénis et du cerveau de l'homme ! et peuvent pardonner à une autre femme d'en posséder quelque peu ! Pour la plupart des femmes, la femme doit n'être qu'un utérus... cela vaut sans doute mieux, pour la femme, et pour l'homme aussi. Mais on n'est pas responsable de ses organes, et, par-delà la géographie et l'anatomie, « *l'embryologie, c'est le destin*<sup>1</sup> » !

Je vous conterai mille choses, mais pas trop, je l'espère, des actuelles ! Car tout mon esprit a soif de me retrouver, enfant.

J'ai vu le vieux Pascal<sup>2</sup>, le « Piqueur » « *surveillant d'écurie* » de mon père. Et je vois que tout ce qu'il m'a dit confirme les découvertes de l'analyse, bien qu'il n'ait rien avoué de précis, sur l'homme qui devait venir chez ma nourrice et fut l'une des déterminations du « Serquintué ! »

1. Dans *La Disparition du complexe d'Edipe* (1992/1924d), Freud paraphrase la formule de Napoléon I<sup>er</sup> selon laquelle la géographie déterminerait le destin des peuples et affirme : « L'anatomie, c'est le destin. » Prenant en compte les découvertes récentes du rôle des hormones dans le développement sexuel, Marie Bonaparte prolonge son raisonnement en écrivant que c'est l'embryologie qui forge notre destinée. 2. Pascal Sinibaldi, surnommé « Pascal le Piqueur », était le palefrenier de Roland Bonaparte et son frère illégitime. Il a joué un rôle important dans la psychanalyse de Bonaparte, car c'est lui qui a confirmé l'affirmation de Freud selon laquelle elle a été témoin enfant des rapports sexuels qu'il entretenait avec Rose Boulet, la nourrice de Marie (CC, I, p. 67-75). Ces observations répétées de « scènes primitives » – et notamment de fellations – auraient largement participé à la riche et complexe vie fantasmatique qui se déploie dans ses CC.

Mais mieux vaudra vous parler que vous écrire. Lundi, à 11 heures, j'aurai cette joie ! J'achève avec hâte ce qui me reste ici à faire, et qui est parfois si fatigant, et puis je vous rejoindrai !

Et je vous redis comme je vous aime.

Marie



1926



*« Les esprits des hommes sont restés infantiles,  
on ne peut leur en vouloir, ils sont ainsi.  
Ce qui leur manque le plus est la force.  
La force de voir net et clair. »*

*Freud*



 **MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD\***

7 février 1926

Quel dommage que vous ne soyez pas ici avec nous ! La neige brille, le ciel est bleu et *I am not saddish*<sup>1</sup> !

Marie

Comme toujours la princesse a pris beaucoup trop de place.

Mark [Brunswick]

Salutations.

Ruth [Mack]

 **MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud, 7, rue du Mont-Valérien*

27 février 1926

Mon maître aimé,

Hier, je voulais vous écrire une lettre interminable dès mon arrivée ; je n'ai pas pu, ayant dû m'occuper de suite de ma dent<sup>2</sup>, de mes affaires, etc., et voilà que ce matin mes « *idées spontanées* » se sont envolées et que je sens que je ne vais plus écrire que des choses moindres...

D'abord : j'ai lu le livre du jeune poète français<sup>3</sup>, que je joins : il aurait mieux fait de rester médecin, et de se contenter, comme tel, de soigner des rhumes de cerveau.

J'ai aussi presque fini, dans le train<sup>4</sup>, le livre du « groupe français ». Les parties de Saussure<sup>5</sup> sont d'une netteté charmante, il y a de la matière dans les articles d'Allendy<sup>6</sup>, bien qu'elle soit mal écrite et mal présentée. Je lis pour finir la partie de notre ami Laforgue...

Je lui ai téléphoné hier, il a reçu votre lettre<sup>7</sup>, je dois le voir ce soir et le 9 assister pour la première fois à la réunion du groupe, chez lui. Ce sera très amusant !

Pour la dent, j'ai vu mon dentiste, Hayes, et le Dr Regaud<sup>8</sup>, l'historiographe. Tous deux s'accordent, sans s'être même parlé (je les ai vus à part), à dire

1. Expression utilisée par Marie dans ses CC où elle exprime sa tristesse par la formule : « *I am sad, saddish* » (CC, III, p. 328) qu'elle traduit par « je suis triste, tritriste ». 2. Lors de son second séjour à Vienne, elle se découvre une excroissance sur la gencive et craint d'avoir, comme Freud, un cancer. Elle consulte le stomatologue Hans Pichler (1877-1949), celui-là même qui opéra Freud pour son cancer de la mâchoire. 3. N'a pas pu être identifié formellement. Il pourrait s'agir du *Manifeste du surréalisme*, publié par André Breton (1896-1966) en 1924. 4. Laforgue vient de donner *Le Rêve et la Psychanalyse* à Bonaparte et à Freud, un ouvrage collectif auquel ont participé outre Laforgue, René Allendy, Angelo Hesnard, Raymond de Saussure et Édouard Pichon (lettre du 7 février 1926, CFL, p. 276). À l'exception du texte de Saussure, Freud n'apprécie pas beaucoup ce livre. 5. Raymond de Saussure (1894-1971) est un psychiatre et psychanalyste suisse, fils du célèbre linguiste Ferdinand de Saussure (1857-1913). 6. René Allendy (1889-1942) est un médecin homéopathe et psychanalyste français. 7. Lettre de Freud à Laforgue du 18 février 1926 (CFL, p. 277-278). 8. George Hayes est un dentiste américain qui exerce à l'Hôpital américain de Paris. Claudius Regaud (1870-1940) est un médecin français pionnier de l'utilisation thérapeutique du radium et l'un des fondateurs de l'Institut Curie à Paris en 1921.

que la lésion n'a même pas le caractère d'un *epulis fibrosa*<sup>1</sup>, mais est une simple et vieille lésion inflammatoire, qu'il faut traiter en ouvrant tout simplement la dent, pour permettre l'écoulement du pus. Sans radium, qui ne pourrait qu'aviver l'inflammation. Je vais me remettre avec confiance entre les mains de Hayes.

Je m'occupe aussi beaucoup d'affaires, depuis vingt-quatre heures, j'ai vu mon notaire, mon agent de change, je vais acheter un terrain.

J'ai été hier soir, le soir même de mon arrivée, à une soirée musicale chez des amis ; ce soir, j'accompagne ma fille à son premier bal, que donne son lycée en l'honneur de la directrice, qui a reçu la Légion d'honneur !

Et demain je me remets à la traduction<sup>2</sup>, ayant rangé toutes mes affaires, livres, papiers, lettres, aujourd'hui.

Je n'ai pu encore attraper au téléphone les gens de *La Nouvelle Revue française* ! Il paraît que ce serait une princesse russe qui s'occupe des éditions.

Je viens d'avoir à l'instant la princesse russe au téléphone (la P<sup>ss</sup>e [Zinaïda] Schakovskoy<sup>3</sup>). *La Nouvelle Revue française* semble ne pas vouloir laisser échapper la traduction. Je dois voir mardi à 2 heures le directeur de Gallimard à ce sujet, qui désirerait s'entendre avec moi<sup>4</sup>.

Je vais être obligée d'arrêter ma lettre. Il ne me reste qu'un quart d'heure avant déjeuner pour me baigner, me peigner ; heureusement que mes cheveux sont courts !

Je ne suis pas encore bien accoutumée au nouvel air que je respire ici ! C'est comme l'air de la plaine quand on descend des cimes !

J'écrirai bientôt encore et vous redis comme je vous aime et vous regrette, vous, et toutes les bêtises que je disais librement sur le divan !

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

2 mars 1926

Comment attendre davantage, mon maître aimé, pour vous écrire ? Je ne voudrais pas vous accabler de mes « associations », maintenant où la distance vous en a délivré ! Mais, vous le voyez, je ne peux pas trop longtemps me taire.

Je vous écris ce matin dans mon lit. Il est 7 heures, et une grive (*eine Drossel*) chante magnifiquement sur l'arbre proche de mes fenêtres ouvertes, et qui est un « Gincko biloba ! »

1. Tumeur bénigne de la gencive. 2. À Vienne, Freud a proposé à Bonaparte de traduire *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1993/1910c). La traduction de Bonaparte sera publiée chez Gallimard en 1927. 3. Zinaïda Schakovskoy (1906-2001) est une écrivaine, historienne et critique littéraire d'origine russe. 4. Il s'agit de Gaston Gallimard (1881-1975) qui dirige les éditions du même nom, liées à *La Nouvelle Revue française*.

À ce propos, vous ne m'avez pas indiqué où trouver le poème de Goethe sur cet arbre merveilleux qui ombragea mon enfance, ni, surtout, le titre de l'écrit de Goethe sur « la Nature » qui agit si puissamment sur vous à 17 ans et que j'aimerais tant lire !

Quand je pense qu'il y a des êtres, mâles ou femelles, qui vont tous les jours s'étendre sur le divan, et pas moi ! Je suis saisie de jalousie. Car vous gâtez, à qui vous connut, le reste des hommes ! On sent les bornes des autres esprits, on s'y trouve souvent à l'étroit, quand on apprend à respirer dans le vôtre.

Heureusement qu'il y a la nature, et presque la même, au pays du « génie latin » comme du « génie germanique »<sup>1</sup>. Le pays du « génie sémite » doit seul être différent, là où sur le sol sec et nu ne se projette que l'ombre légère des oliviers ! Mais ici, sur les collines de Saint-Cloud, comme sur celles du Wiener Wald<sup>2</sup>, il y a des primevères (*Primula*) des petits bourgeons verts aux buissons, la grive chante. Et cela rafraîchit le cœur des hommes et des femmes, chaque année, de voir revenir le printemps.

Mais je ne veux pas me perdre en des pensées « lyriques »<sup>3</sup>. Vous jetteriez aussitôt ma lettre au panier.

J'ai vu Cala<sup>4</sup>, mais pas encore le vrai Pascal, à qui je réserve quelques visites. J'ai appris, voici trois jours, que ma nourrice est morte. Je ne crois pas que la revoir eût été bien instructif. Mieux vaut pas ! Mais cette nouvelle m'a impressionnée sans doute plus que je ne le compris sur le moment, à en juger par mes rêves de la nuit qui suivit.

Je ne puis résister à vous les communiquer, je les joins. Voudrez-vous me les renvoyer, quand vous aurez l'occasion de m'écrire, pour ma collection de rêves ? Non il vaudrait mieux que vous les gardiez jusqu'à ce que je vous revoie...

J'espère écrire lisiblement. Je m'y efforce – décidément, je n'envoie pas les rêves ! Je n'ose les confier à la poste ! Je vous les enverrai, avec peut-être un ou deux autres, quand j'aurai un messenger, car ils sont insensés, et pas pour la censure postale s'il y en a une !

Je travaille tous les matins à la traduction. J'espère l'avoir terminée d'ici environ quinze jours. J'en ai lu hier soir les premières pages à Talamon. Elles

---

1. Freud a exprimé à plusieurs reprises – notamment dans *Autoprésentation* (1992/1925d) – son désaccord avec les psychanalystes français qui souhaitent franciser ses théories au prétexte que le « génie latin » serait incompatible avec le mode de penser et le vocabulaire de la psychanalyse. 2. Forêt proche de Vienne. 3. Freud lui reproche le caractère lyrique, voire grandiloquent, de son style : « Le lyrisme, plus on vieillit moins on le peut souffrir. [...] J'aime avant tout l'authenticité, la sincérité » (AB, p. 1145-6). 4. Cala ou Kala est l'un des personnages fictifs des CC. Il correspond à la figure de l'homme séducteur et notamment à Pascal Sinibaldi qu'elle surnommait Calcal (voir MB, 30 décembre 1925, note 2, p. 20). Ici, c'est aussi un pseudonyme pour désigner son amant Jean Troisier.

sont, d'emblée, en un bien meilleur français que je ne croyais moi-même, ce qui m'a agréablement surpris, et ce dont je doutais. Je dois savoir bien mal ma propre langue.

Le mot « investigateur » est excellent, et peut s'employer partout où le traducteur espagnol s'en sert (*investigador*) et donne autrement de force au sens que « chercheur »<sup>1</sup>.

Talamon reviendra bientôt et nous reverrons ainsi, au point de vue français, toute la traduction, avant que je ne vous l'envoie.

C'est cet après-midi que je vois Gallimard (*N<sup>velle</sup> Revue française*) pour l'édition<sup>2</sup>.

Je viens de terminer à peu près le livre de Laforgue. Je n'aime malheureusement pas la fin ! Cela me peine, et je ne lui en ai pas encore parlé ! Il me semble que la plupart des rêves de « sevrage<sup>3</sup> » donneraient lieu à de tout autres interprétations... bien entendu il faudrait avoir là les sujets, sur la « Table d'expérience », et les écouter !

Je crains de devoir interrompre cette lettre ici pour garder une page où vous écrire le compte rendu de ma visite à la *Revue*.

Je viens de prendre mon petit-déjeuner avec mes enfants.

Mais non, je continue ! Je veux en effet vous dire combien le petit panier, rempli de friandises, apporté par Madame Freud à la gare, m'a tenu compagnie. J'ai été tellement touchée de sa pensée et du choix de toutes les ravissantes petites choses. Je garde en souvenir la petite timbale, le petit couteau, le panier pour y cueillir des fruits ou des fleurs. Et je grignote encore les provisions.

J'ai reçu hier une lettre si affectueuse, si chaude, de votre fille et de votre gendre<sup>4</sup> que toute ma soirée en fut comme illuminée. Je vais écrire à tous, mais je voulais écrire tout cela à vous-même, et je sens plus encore, s'il est possible, que lorsque j'y étais, quelle chaude atmosphère là-bas m'environnait.

Pourquoi être condamné à rester chacun seul, enfermé entre les bornes de la chair ? La grive chante, j'écris, les hommes – la plupart – ne me sont pas moins que la grive étrangers.

Mais la grive n'écrit pas ! Vous devriez donc me la préférer...

Je vous aime.

Marie

---

1. Elle fait probablement référence à la traduction espagnole que Luis López Ballesteros y de Torres (1896-1938) a réalisée en 1924 où l'expression allemande de Freud « der Forscher Leonardo » est traduite par « Leonardo el investigador ». Dans sa traduction de 1927 elle utilisera elle aussi « investigateur » et non « chercheur ». 2. Il s'agit du projet de publication d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. 3. Dans « Rêve et schizonoïa » (RP, p. 211-248), Laforgue introduit le terme de sevrage pour décrire quelque chose de proche de ce que Freud nomme refoulement. 4. Mathilde (1887-1978) et Robert Hollitscher (1876-1959).

2 mars 1926, au soir

J'ai vu aujourd'hui M. Trou-Trou<sup>1</sup>. Vous comprenez ? C'est l'être associé à Cala, mon frère. « M. Trou-Trou », alias « Titeli », est un être charmant, et dont pourtant l'existence m'apparaît comme une offense !

J'ai parlé avec lui des secrets de la vie, et il m'a dit les siens. Moi, j'écoutais. Je me sens déjà l'étoffe d'un analyste doué d'une haute dose de « passivité » Je pensais alors que le fait d'être un « voyeur » dans la vie, n'est pas suffisant. Il est même insupportable, parfois, de songer à la vie éparsée de par le monde. Penser que tant de gens mangent, boivent, s'aiment, qui ne sont pas soi ! Horreur ! Révolte ? ou renoncement ? Il est abominable d'assister en pensée au coût des autres !

Heureusement vous avez écrit onze volumes<sup>2</sup>. Alors, c'est un océan où l'on peut se plonger, quand on ne vous a pas ! Je vais reprendre ma lecture à la fin du premier volume : *Über Deckerinnerungen*<sup>3</sup>.

J'ai vu aujourd'hui Gallimard. Il prétend n'avoir jamais reçu la deuxième lettre de Deuticke<sup>4</sup>. Je lui avais laissé comprendre que j'allais donner la traduction ailleurs ! Il s'est jeté dessus avec avidité.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

2 mars 1926

Ma chère princesse,

Je n'utilise pas la langue du transfert, je n'écris pas Marie<sup>5</sup> ou *a fortiori* Mimi, mais je n'ai pas l'intention de dissimuler mes sentiments cordiaux car je pense que notre relation peut tout à fait exister indépendamment du *transfert*, même s'il est vrai qu'elle ne se serait pas installée sans celui-ci.

Votre lettre donne une image très fidèle de tout ce que vous avez commencé et effectué depuis le changement de lieu, si bien qu'on croit le vivre en même temps que vous. Je souhaite moi aussi, bien entendu, que nous soyons soulagés quant au diagnostic de votre affaire de dent, mais, même si mon artiste professionnel<sup>6</sup> a raison, cela ne signifie rien d'embêtant.

1. M. Trou-Trou est un des personnages fictifs des CC. Appelé aussi « Titeli », il est l'avatar de ses nourrices et notamment de Rose Boulet (voir MB, 30 décembre 1925, note 2, p. 20). Ici, c'est aussi un pseudonyme pour désigner son amie Geneviève Troisier, la femme de son amant Jean Troisier qui est lui-même parfois surnommé Cala dans ses lettres (voir MB, 2 mars 1926, note 4 p. 27). 2. Les volumes des *Gesammelte Schriften* (voir MB, 10 mars 1926, note 1, p. 36). Contrairement à ce qu'écrit Bonaparte, Freud en a alors publié dix et non onze. Le onzième volume paraîtra en 1928 et un douzième en 1934. 3. « Des souvenirs-écrans ». (*N.d.T.*) 4. Le texte sur Léonard a initialement été publié chez l'éditeur Franz Deuticke sous le titre *Eine Kindbeiterinnerung des Leonardo Da Vinci* (1910c). 5. Bonaparte lui reproche de l'appeler ainsi et lui demande expressément de ne plus utiliser son titre de princesse (AB, p. 1252). Signe de l'évolution de leur relation, il l'appellera « Ma chère Marie » à partir de mai 1926. 6. Pichler (voir MB, 27 février 1926, note 2 p. 25).

Je dois à présent vous faire part de quelque chose que je vous ai passé ici sous silence. Les 17 et 19 février, j'ai été pris dans la rue de crises qu'on ne peut décrire que comme des « crampes au cœur » (*angina pectoris*), mais sans dyspnée ni angoisse, de purs accès de douleur. L'interniste interrogé conclut naturellement à une infection du cœur et exige un repos complet pour deux semaines. La limitation de la consommation dépravée de tabac va de soi, tant que vous avez été présente j'ai résisté, voilà que je me suis résolu à céder à moitié. Au cours de cette première semaine de mars, je me comporte très tranquillement et je ne travaille que trois heures par jour. Ruth, Mark et l'Anglais<sup>1</sup> nouvellement arrivé doivent attendre une semaine. (La nouvelle de la maladie a du reste eu pour effet de ramener Ruth d'un seul coup à la réalité et de lui donner les idées claires.) Je trouve cela très ennuyeux, je ne peux pas dire qu'on me le présente déjà comme très dangereux, mais nous savons tous quelles incertitudes cela entraîne, et même si cela passe bientôt, le dépérissement a fait un nouveau progrès.

Je vous demande de ne pas trop me regretter. Je vous donnerai des renseignements sincères sur la manière dont cela va évoluer et si nos perspectives de retrouvailles et de poursuite de l'analyse peuvent en souffrir.

Avec mes salutations cordiales,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud, 7, rue du Mont-Valérien*

5 mars 1926

Mon maître aimé,

Votre lettre reçue hier soir m'a fait un grand chagrin. Vous savoir atteint d'un nouveau mal, être loin, devoir attendre des jours de vos nouvelles, tout cela est affreux. Depuis hier soir, une ombre est comme sur moi que je ne puis écarter. Je ne vous dirai pas la soirée que j'ai passée, la nuit, les rêves, le triste réveil. Tout cela sera pour plus tard, quand je vous reverrai.

Car je vous reverrai dès cet été ! Même si vous deviez vous reposer pendant les mois de vacances, en attendant l'automne, je viendrais vous voir ! Je ne pourrais attendre l'automne, je viendrais vous voir ! Je ne pourrais attendre l'automne.

J'espère que vous fumerez le moins possible. Il vaudrait évidemment mieux ne pas fumer du tout, mais cela n'est pas une chose à vous demander ! Mais le moins possible. J'ai eu des remords des cinq ou six cigares que je vous ai donnés. Je vais plutôt vous envoyer du miel grec.

1. Probablement John Stirling-Gilchrist (1891-1955), médecin de la marine britannique (Freud, Jones, 1998).

Certes, ce que vous avez eu est un avertissement sérieux. Mais je pense à ma Mimo<sup>1</sup> qui, autrefois, eut de semblables crises, et cela pendant vingt ans ! On m'avait dit à la première qu'elle était très sérieusement menacée. Elle resta des années sans en avoir d'autres, et c'est d'autre chose, sans doute de néphrite, que vingt ans plus tard elle mourut...

Que la nature est donc terrible dans son indifférence ! – Que vous soyez frappé de tous ces maux, que vous ne comptiez pas plus pour elle que l'oiseau ou l'insecte !

J'ai vu naître hier un petit enfant<sup>2</sup>, le fils de la fille de Valdemar<sup>3</sup>, j'étais dans la chambre voisine. Je le regardais se débattre cinq minutes après la naissance... ce sera peut-être, et même sans doute ! un très petit cerveau – Mais c'est lui qui vivra quand nous ne serons plus.

Alors, dans mon chagrin, je fais le vœu de vivre de votre pensée ! Je vais travailler pour vous, finir la traduction, lire peu à peu votre œuvre. L'esprit du sublime père que j'ai trouvé en vous ne peut du moins m'être dérobé. Cela, je l'aurai tant que je vivrai, tant que mon cerveau, du moins dans sa santé, sera capable de vous comprendre...

Et cet été, je veux vous revoir, et avant si vous me vouliez, vous pouvez toujours m'appeler ! Je veux entendre votre voix dire les choses qu'elle sait dire... Je comprends que la nouvelle de votre mal, quand vous l'avez dite à Ruth, l'ait ramenée à la réalité.

Il me semble que le travail doit être pour vous moins mauvais que la fumée. C'est surtout cette dernière qu'il faut restreindre, nous vous en supplions, moi, qui vous aime.

Je suis trop émue que vous ayez retardé votre repos d'une semaine parce que j'étais là.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

*Vienne IX, Berggasse 19*

6 mars 1926

Ma chère princesse,

Dans le prolongement de mon dernier rapport, je vous informe officiellement que je me suis retiré dans la maison de santé du Cottage<sup>4</sup> pour profiter pendant quelques semaines d'une thérapie cardiaque. Ne vous effrayez pas,

1. Marie-Claire Bernardini, d'origine corse et surnommée Mimau ou Mimo en souvenir d'un bouquet de mimosas qu'elle offrit à Marie, fut sa nourrice dès ses 5 ans et, plus tard, sa confidente. 2. Michel de Bourbon-Parme (1926-2018). 3. Voir MB, 27 décembre 1925, note 1, p. 19. 4. Le Cottage Sanatorium fondé en 1908 est un établissement de soins et de repos viennois où Freud passa quatre semaines en 1926 pour ses troubles cardiaques. C'est aussi là qu'il a envoyé Sergueï Pankejeff (1886-1979) – l'homme aux loups (DIP, II, p. 1227-1228) – en 1910.

cela ne signifie pas une aggravation de la situation que je vous ai décrite dans la lettre précédente. Mes maux subjectifs demeurent toujours très réduits. J'ai simplement jugé impossible de résister aux exigences objectives des médecins. Ce n'est aujourd'hui que la deuxième journée de ce séjour qui se met fort confortablement en marche. Mes trois patientes plus sérieuses peuvent venir pour leurs heures, Ruth et Mark arrêtent, aucun emploi ne s'est encore trouvé pour l'Anglais tout juste arrivé. La chambre adjacente est habitée en alternance par mon épouse et par Anna<sup>1</sup>, qui se répartissent, selon l'heure de la journée, la tâche de me tenir compagnie.

De votre deuxième lettre, j'ai de nouveau appris une foule de choses intéressantes, si bien que je crois participer à votre existence. Si le séjour à la maison de soins ne m'a pas déjà rendu obtus, je sais qui sont Cala et M. Tr. Tr.<sup>2</sup> Que votre nourrice soit déjà morte, je ne peux pas le considérer comme une perte pour votre recherche. Les nouvelles sur Gallimard et la traduction paraissent, il est vrai, tout à fait satisfaisantes.

Le poème de Goethe sur le ginkgo se trouve dans le *Divan occidental-oriental*, livre de Suleika. L'article « Nature » se trouve dans la grande édition Sophie<sup>3</sup>, juste après les écrits sur la science de la nature.

Cordiales salutations pour aujourd'hui,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

8 mars 1926

Mon maître,

Ma pensée ne cesse d'aller vers vous, à toute heure du matin, du jour, du soir, et la nuit, souvent, quand je rêve. Vous êtes loin, je dois passer des journées entières sans rien apprendre de vous, moi qui, là-bas, deux fois par jour, vous voyais...

Je vois des gens variés, et je les trouve autres qu'avant de vous connaître. Vous m'avez donné une échelle nouvelle de l'humanité. Ces gens, quand ils savent que je suis allée à Vienne, m'interrogent. Ils voudraient que je leur explique, en deux minutes, ce que j'y ai fait, comment vous êtes, comment on travaille avec vous. C'est un supplice nouveau auquel je suis soumise, être devenue cet objet de curiosité, d'information sur vous. Je tâche le plus possible de me taire. Les hommes, vous avez raison, je le vois de plus en plus, ne sont pour la plupart pas dignes de la vérité.

1. Anna Freud (1895-1982), sa fille. 2. Voir MB, 2 mars 1926, note 4 p. 27 et note 1 p. 29. 3. La grande édition en 143 volumes des œuvres de Goethe, commandée par la grande duchesse Sophie de Saxe-Weimar. (*N.d.T.*)

Et, pendant ce temps, je ne sais pas comment vous allez. Peut-être des nouvelles sont-elles en route, peut-être bientôt j'en recevrai. Ne travaillez pas trop, mais surtout, cette horrible fumée ! Il paraît que ce qui est le pire, c'est le café, le thé et le tabac ! Je n'ai parlé qu'à Talamon de votre lettre, afin d'avoir un avis médical pour m'éclairer. Talamon est très compétent et très discret. Il m'a cité le cas d'un de ses amis, Brunau-Varilla<sup>1</sup>, directeur du journal *Le Matin*, qui ayant eu une semblable attaque voici vingt ans, a supprimé le café, le thé et le tabac (il fumait tout le temps, et des cigares) et n'en a plus jamais eu.

Faut-il qu'il y ait de libido attachée à cet acte de fumer un cigare pour qu'il soit si difficile de s'en priver !

J'ai été au Louvre revoir les Léonard. J'ai vu *La Vierge aux rochers*. Nous avons tous deux raison de l'oublier ! C'est une œuvre de jeunesse de Léonard, avant le « sourire<sup>2</sup> ». Tous les personnages y semblent frappés d'ennui et comme attendant quelque chose. Je vous l'envoie d'ailleurs en photographie (toutes deux suivront), avec une jolie reproduction de la tête de sainte Anne<sup>3</sup>. De plus, les couleurs sont effroyablement abîmées, tout a pris une teinte sinistre et métallique ; Léonard l'« *investigador* » avait dû encore se livrer là à quelque essai clinique de sa façon ! Il vaut mieux s'être rappelé les autres de ses œuvres. Ce choix de notre inconscient nous fait honneur ! Je ne veux pourtant pas nier le mérite de ce tableau où le génie naissant de Léonard perce néanmoins.

Et je vous redis comme je vous aime.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

8 mars 1926

Ma très chère princesse,

Je vous l'ai dit un jour : ne pas trop s'attacher<sup>4</sup> ; aujourd'hui je prolonge : ne pas se faire trop de soucis. Il n'y a aucune raison à cela et je me sens très en confort ici, s'il n'y avait pas ces pitoyables enflements catarrhaux dans la bouche, ce serait une belle période de repos. Pour vous rassurer : depuis deux semaines déjà je fume très peu, même pas la peine d'en parler. De vos bons cigares, quatre attendent encore une bonne période dans un lointain avenir. Si je vous réécris tout de suite, c'est qu'aujourd'hui j'ai besoin de votre avis

1. Maurice Brunau-Varilla (1856-1944) est un homme d'affaires et patron de presse français. 2. Allusion probable au tableau de la Joconde de Léonard de Vinci qui se trouve au Louvre et à son fameux sourire. 3. Les photographies ne se trouvaient pas avec cette lettre. 4. Lors de son premier séjour à Vienne, Freud dit à Bonaparte : « Il ne faut pas vous attacher trop à moi [...]. Je ne vivrai pas longtemps. Je suis vieux. Je suis malade. » (AB, p. 1049)

sur la lettre jointe<sup>1</sup>. Je ne crois certes pas que *Physique de l'amour*<sup>2</sup> m'incitera à un hommage critique, mais cet homme veut aussi publier une traduction de moi. Je me suis dit que vous lui donneriez peut-être le *Léonard* plutôt qu'à Gallimard. Je ne regrette pas du tout cette entreprise, demande votre avis et le renvoi de la lettre.

Ici, la grippe fait rage, comme du reste en Allemagne. Anna et Martin<sup>3</sup> l'ont eue, Mark et Ruth ont passé avant-hier et hier alités, et tant d'autres.

Avec mes salutations cordiales,

Votre nullement pitoyable  
Freud



### MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud, 7, rue du Mont-Valérien*

10 mars 1926

Mon maître aimé,

Hier soir, j'ai assisté à la réunion du groupe analytique, et ce fut très intéressant. Loewenstein<sup>4</sup> a fait une communication sur « *le sentiment de culpabilité* » qui montrait en lui un technicien averti de l'analyse. Il est certainement un des meilleurs éléments du groupe de Paris. Il a l'avantage de venir d'un milieu analytique... et d'être juif ! « *Le maudit christianisme*<sup>5</sup> » ne respire pas dans ses complexes !

Il est d'ailleurs le seul juif du groupe !

J'ai fait aussi la connaissance de Madame Sokolnicka<sup>6</sup>, qui m'a semblé très polonaise, de Pichon<sup>7</sup> – le cotraducteur de Loewenstein, de Borel<sup>8</sup>, un des assistants de Claude<sup>9</sup>, qui a l'esprit médical, et de Parcheminet<sup>10</sup> [*sic*], en ce moment en analyse chez Loewenstein, et qui n'a rien dit. Ce jeune médecin aurait, paraît-il, l'intention d'explorer les frontières des états organiques et psychiques, de devenir le « *Deutsch*<sup>11</sup> » français...

J'ai dit dès hier soir un mot touchant au projet de traduction, et ce mot a mené aussitôt à une discussion vive entre Pichon et moi. Vous aurez, je

1. Cette lettre ne se trouvait pas dans la correspondance. 2. *Physique de l'amour* (1903) de Remy de Gourmont (1858-1915), qui a été édité par Georges Crès (1875-1935). Crès est alors en compétition avec Gallimard pour publier la traduction par Bonaparte du texte de Freud sur Léonard de Vinci. 3. Martin Freud (1889-1967), fils aîné de Freud. 4. Rudolph Loewenstein (1898-1976), médecin et psychanalyste d'origine juive polonaise formé à Berlin, installé à Paris en 1925, qui deviendra l'amant et le second analyste de Bonaparte. 5. Référence probable à la résistance de la France, pays chrétien et catholique, à la psychanalyse. 6. Eugénie Sokolnicka (1884-1934), psychanalyste d'origine juive polonaise analysée par Freud et proche du milieu littéraire parisien. 7. Édouard Pichon (1890-1940), médecin, linguiste et psychanalyste français, proche de l'Action française, mouvement nationaliste et royaliste. 8. Adrien Borel (1886-1966), psychiatre et psychanalyste français. 9. Henri Claude (1869-1946), neurologue et psychiatre français, titulaire de la chaire de la clinique des maladies mentales à l'hôpital Sainte-Anne de Paris de 1922 à 1939 où, malgré son ambivalence vis-à-vis des thèses de Freud, il participa à leur introduction. 10. Georges Parcheminy (1888-1953), neurologue et psychanalyste français. 11. Felix Deutsch (1884-1964), médecin et psychanalyste autrichien, pionnier de la psychosomatique psychanalytique.

pense, lu l'article fait par celui-ci, en collaboration avec Loewenstein Laforgue, dans le dernier recueil<sup>1</sup>. Vous y aurez sans doute remarqué la tendance de ce jeune médecin-écrivain au néologisme inutile.

Il faut créer des néologismes chaque fois où une nouvelle notion est née, mais simplement débaptiser les enfants déjà venus au monde me semble fâcheux ! Or ce jeune Édouard Pichon va jusqu'à préférer son mot d'aimance à libido, sous prétexte qu'il choquerait moins le public français ! Je lui ai dit, pensant soutenir votre vraie pensée, que vous aviez horreur des concessions verbales, et que la libido était une grande déesse qu'on ne pouvait pas plus débaptiser que découronner ! Il m'objectait que « libido » entraînait « libidineux » et qu'on en arriverait à parler, comme Jankélévitch<sup>2</sup> dans sa traduction de la *Psychologie des foules*<sup>3</sup>, sans doute, de « la structure libidineuse<sup>4</sup> de l'armée », ce qui est certes en français très comique ! Mais juste pour cette phrase-là. Jankélévitch n'avait qu'à choisir un autre tour de phrase !

En somme, je redoute Pichon comme collaborateur de Loewenstein, s'il est abandonné à lui-même.

Il faut aborder maintenant le problème de fond de la traduction. J'en avais parlé à Laforgue avant même cette réunion du groupe, et j'ai découvert qu'il était plein d'amertume à ce sujet. Il aurait en effet désiré faire la traduction de la *Théorie des névroses*<sup>5</sup>, et ne s'en était tenu écarté que parce qu'il croyait Payot<sup>6</sup> déjà en possession, pour un autre, de l'autorisation. D'autre part, Loewenstein, qui s'est offert à vous comme traducteur, ne peut ni ne doit être dépossédé.

Mais je crois qu'on pourrait utiliser, pour le mieux de l'œuvre, ce faisceau de bonnes volontés, et même de rivalités. Ne pourrait-on – j'ai déjà amené Laforgue à cette idée – se partager la traduction ? Certes, je le vois bien, chacun voudrait que son nom seul y figurât, mais ceci est le petit côté de la question. Puisque Loewenstein vous a demandé, dès sa première lettre, à faire une traduction fragmentaire (*Histoires de malades*<sup>7</sup> et *Sur la technique*<sup>8</sup>,

1. « La névrose et le rêve : la notion de schizonoïa » (RP, p. 173-210). 2. Samuel Jankélévitch (1869-1951), médecin et traducteur russe qui a réalisé les premières traductions de Freud chez Payot. Sa correspondance avec Freud n'a pas été publiée. Dans sa correspondance, Bonaparte écrit fréquemment Jank, Janké ou jankel. 3. *Psychologie collective et analyse du Moi* (1924/1921c). Le texte sera traduit par la suite sous le titre *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1981/1921c) et finalement sous celui de *Psychologie des masses et analyse du Moi* (Freud, 1994/1921c). 4. Pour « libidinale ». (N.d.T.) 5. *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre* (1893-1906) est un ensemble de textes qui a été traduit en français dans différents livres dont *Résultats, idées, problèmes I* (1984) et *Névrose, psychose et perversion* (1973). 6. Payot est l'éditeur historique des premières traductions par Samuel Jankélévitch d'ouvrages de Freud dont *Introduction à la psychanalyse* (1922/1916-17a), *Psychologie collective et analyse du moi* (1924/1921c), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1922/1901b), et *Totem et Tabou* (1924/1912-13a). 7. Cela correspond ici au volume 8 des *Gesammelte Schriften* publié en 1924 et publié en français sous le titre *Cinq psychanalyses* (1935). 8. *Zur Technik der Psychoanalyse und zur Metapsychologie* (1924) regroupe différents textes traduits en français dans *La Technique psychanalytique* (1953) et *Métapsychologie* (1940).

je crois ? Voudriez-vous vérifier ?), ne pourrait-on lui laisser traduire cela, avec Pichon, et donner à Laforgue tout le reste ? Si, bien entendu, Loewenstein avait fini sa traduction avant Laforgue la sienne, bien entendu on pourrait s'entendre pour lui donner encore quelque travail ! Mais je crois que le travail serait ainsi bien partagé, car il doit rester à peu près la valeur de quatre à cinq volumes des *Œuvres complètes*<sup>1</sup> à traduire en français, et ce sont ainsi vos œuvres complètes que posséderaient bientôt les lecteurs français !

Car c'est à la traduction de vos œuvres complètes qu'il faut viser, Laforgue et moi sommes là-dessus d'accord !

Ainsi, en résumé :

Loewenstein-Pichon auraient les *Histoires de malades* et *Sur la technique* (sous réserve de la vérification par vous de leur première lettre).

Laforgue – qu'assisterait sa femme, qui sait mieux le français que lui – traduirait le reste.

Et moi-même me réserverais la révision de ces deux sortes de traduction, car je crois valoir mieux, purement comme écrivain, qu'aucun d'eux.

Je n'ai pas encore exposé ce plan à Loewenstein et Pichon, Je n'ai fait hier qu'une allusion à la division souhaitable du travail, pour aller plus vite. Ils m'ont semblé, surtout Pichon, être désagréablement surpris, car ils voudraient le monopole de toute la *Théorie des névroses*. Pichon m'a objecté que la division du travail enlèverait de l'unité à la traduction. Je ne crois pas que cela soit, si j'en garde la révision. Je ne lui en ai pas encore parlé, mais lui ai dit qu'à eux deux seuls, ils mettraient dix ans – j'exagérerais sans doute – à finir ! Tandis qu'en partageant le travail, on raccourcirait de moitié le temps. Je serais heureuse de savoir ce que vous pensez de tout cela, pour pouvoir le dire, et même le lire, à Loewenstein et Pichon, quand je les reverrai.

J'espère, mon maître aimé, que vous allez mieux ? Je n'ai parlé dans cette lettre que d'affaires, mais mon cœur est plein de tendresse pour vous.

Marie

P. S. : Je ne vous ai écrit de manière si « *détaillée* » sur tout cela que parce que, hier soir, j'eus l'impression nette que Loewenstein et surtout Pichon avaient envie de se dérober à moi le plus possible. Laforgue ayant dit – ce qui était d'ailleurs exagéré – que vous m'aviez chargée de prendre en main

1. Elle fait allusion aux *Gesammelte Schriften* (1924-1934) et non aux *Gesammelte Werke* (1940-1952), (DIP, I, p. 713-715). Dans la suite du texte, nous utiliserons comme Bonaparte en français « *Œuvres complètes* » pour désigner les *Gesammelte Schriften*. Ces derniers correspondent alors effectivement aux œuvres complètes en cours d'édition. Ce corpus ne comprend cependant pas l'ensemble des publications de Freud, car il n'intègre que ses textes jusqu'à 1933. Après la mort de Freud en 1939, une nouvelle édition est envisagée : les *Gesammelte Werke*, qui rassemblent les écrits publiés dans les *Gesammelte Schriften* et les textes manquants publiés par la suite (Amouroux, 2011).

la traduction entière de vos œuvres, Loewenstein corrigea aussitôt que vous ñe lui aviez écrit simplement de m'en parler.

Je crois pouvoir diriger la traduction française mieux que deux ou trois personnes de langue germanique ou un jeune écrivain français qui veut traduire libido par aimance, abandonnés à eux-mêmes : c'est pourquoi j'ose me proposer pour cela ! Nous pourrions toujours discuter encore la division du travail éventuelle entre les collaborateurs, après essai de leur travail respectif.



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud*

12 mars 1926

Mon maître aimé,

Comment vous remercier de vos deux lettres, d'avoir pris la peine de rassurer ainsi mon cœur inquiet ?

Je suis heureuse de la décision héroïque au sujet de la fumée ! Les quatre cigares qui restent, de ceux que je vous ai criminellement offerts, il faudrait, non pas les réserver pour l'avenir, mais les suspendre en offrande dans le temple de la déesse Hygie<sup>1</sup>, et les y laisser livrés à l'admiration des hommes ! J'espère que vous ne serez pas touché par cette horrible grippe qui sévit à Vienne. Le Cottage Sanatorium devrait trouver moyen d'élever des barrières contre elle. Je souhaite aussi que votre fille, votre fils, Ruth et Mark en soient bientôt délivrés.

Je me suis occupée dès hier du nouveau projet de l'éditeur Crès. Je commence par dire que l'idée d'une critique par vous de la *Physique de l'amour* me semble tout à fait drôle ! C'est une simple compilation des dires des auteurs sur les modes de l'accouplement dans la série animale – vous vous en serez aussitôt rendu compte – sans observation directe ni idée générale. Le style en est médiocre, de plus. Remy de Gourmont était, paraît-il, un malheureux atteint d'une sorte d'eczéma chronique de la figure qui le privait du commerce de ses contemporains et surtout de ses contemporaines. Il vécut en isolé, et s'en consola en se complaisant à l'idée de l'amour des autres. Il avait dû faire, dans sa petite enfance, d'intéressantes *observations de coït* sur les animaux, chats, chiens, escargots, limaces, pour ainsi reproduire cette attitude au cours de son œuvre !

Pour la traduction, j'ai demandé un conseil à Paul Morand<sup>2</sup>, qui est peut-être l'écrivain le plus de vogue en France en ce moment et que je connais fort bien. (Je joins un de ses livres qui vous amusera peut-être un moment : léger, sans consistance, acrobatique.) Il est de plus un homme d'affaires

1. Déesse grecque de la santé. 2. Paul Morand (1888-1976), écrivain français.

remarquable connaissant à fond la satanée race des éditeurs (et fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères.) Il m'a dit que Crès a plus de répercussions à l'étranger : Suisse, Belgique, tandis que Gallimard tient plus le public littéraire et artiste français. Il m'a proposé de demander à Crès pour moi ses conditions, et voici ce qui est sorti de ces négociations : Crès voudrait faire une édition de luxe, à tirage limité de mille exemplaires, du prix de 25 ou 30 francs le volume. On pourrait donner, pour ce tirage limité, à Crès, Léonard, et Gallimard ferait, comme il l'avait proposé, l'édition courante. C'est-à-dire que ces deux éditeurs se partageraient l'honneur d'éditer Léonard ! Il paraît que cela est parfaitement correct et se fait souvent. J'en parlerai au début de cette semaine aux deux éditeurs et vous écrirai ensuite. Je joins la lettre de Crès.

Je tiens à atténuer ce que je vous écrivais de Pichon l'autre jour. Laforgue, à qui j'exprimai mes craintes, prétend qu'il n'est nullement « dangereux ». Il parle et n'agit pas. Il a dit l'autre jour – c'est exact – que s'il était seul, il substituerait au terme de libido celui d'aimance, mais que comme il n'est pas seul il n'y peut pas songer. Cela indique que du moins une fâcheuse tournure d'esprit et la nécessité d'une surveillance.

J'ai trouvé de mon côté un troisième médecin qui voudrait traduire vos œuvres ! C'est le Dr Nathan<sup>1</sup>, un psychiatre élève de Dupré<sup>2</sup>, et ami de mes amis Troisier. Je lui ai dit que je crois la traduction déjà en d'autres mains. Les traducteurs affluent et sont maintenant trop !

Les pensées qui se pressent en moi et voudraient s'envoler vers vous sont trop, aussi ! *Elles se pressent devant la porte étroite de la conscience*, et l'une barre le chemin à l'autre, toutes enchevêtrant leurs ailes.

Laquelle passera ? Aucune, je crains, aujourd'hui !



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

14 mars 1926

Dearest Poor Body Ink<sup>3</sup> !

Hier des lettres de vous, de belles reproductions de Léonard, avant-hier était arrivée votre longue lettre sur la réunion et les questions de traduction.

Poor Body Ink ! Vous êtes si bravement zélée et consciencieuse dans votre rôle épistolaire qu'il ne doit plus vous rester beaucoup de temps pour vos autres affaires.

1. Marcel Nathan (1878-1931). 2. Ernest Dupré (1862-1921), professeur de psychiatrie à la faculté de Paris. 3. *Poor Body Ink* est un personnage inventé par Bonaparte que l'on retrouve à plusieurs reprises dans CC : « *Poor Body Ink* », « Pauvre corps encre », c'est moi. Mon père m'appelait d'ailleurs souvent d'après ce nom que j'avais inventé, en particulier chaque fois où j'avais, ce qui était fréquent, de l'encre aux doigts [...] » (CC, I, p. 117).

Parlons de votre caractérisation du groupe ! Mme Sokolnicka n'est pas seulement polonaise, elle est aussi juive, à apprécier avec précaution, de la nature d'une chatte sauvage, mal domestiquée par l'analyse, lettrée et habile, fort restreinte par son caractère. Le judaïsme, lui non plus, n'est pas une pure bénédiction, dans nos groupes à majorité juive, comme Vienne, Berlin, Budapest, les choses ne suivent pas non plus un cours impeccable.

Pour ce qui concerne les traductions, je ne suis pas en parfait accord avec vous. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un se porterait candidat pour ce travail insensé, Loewenstein a donc reçu sans peine l'autorisation. Si vous en trouvez encore d'autres qui veuillent y prendre part, l'unique voie rationnelle consiste manifestement à accepter tous ces autres et à répartir la tâche entre eux. Elle est trop lourde et trop chronophage pour une ou deux personnes. Qui l'entreprendra ou bien ne pourra rien faire de personnel pendant des années, ou bien devra raccourcir la traduction quant au soin et la rallonger quant à la durée.

L'édition anglaise des GS. *Schriften*<sup>1</sup> a été rédigée par environ douze personnes (plutôt plus), l'homogénéité de l'œuvre, que cela menaçait, a été assurée dans la mesure où une unique personne (Mme Joan Riviere) a pris la responsabilité de la rédaction d'ensemble. Il faudrait que quelque chose de semblable se produise aussi pour l'édition française, et je ne nie pas que ma solution préférée serait que vous, chère princesse, assumiez la fonction de Mme Riviere. Laforgue, le seul que je connaisse personnellement, vous mise à part, a quand même tant d'autres choses à faire pour la cause. Je n'ai bien entendu aucun pouvoir d'imposer un arrangement à vos collaborateurs et je dois vous laisser le soin de passer un accord avec lui.

À l'occasion de la traduction se pressent quelques remarques qui ont déjà toutes été mentionnées dans votre lettre. Je pense qu'une édition intégrale de référence est un projet encore lointain<sup>2</sup>, qu'elle ne trouvera strictement aucun public à présent et que la mission concrète suivante serait de trouver un éditeur pour les différentes traductions. Payot a la primauté, mais ne s'est pas montré très prévenant. À l'adresse des messieurs du groupe, pour qu'ils ne prennent pas mal ces remarques : il s'accommode mal avec le travail de traduction de vouloir remplacer les concepts psychanalytiques par des néologismes français qui ne visent le plus souvent qu'une identité partielle.

---

1. La traduction anglaise des *Gesammelte Schriften* a été dirigée par la psychanalyste Joan Riviere (1883-1962). Elle est parue en cinq volumes entre 1924 et 1950 sous le titre *Collected Papers of Sigmund Freud* avec la mention *authorized translation under the supervision of Joan Riviere*. 2. Le projet de publication des œuvres complètes de Freud en français, initié en 1984 par André Bourguignon, Jean Laplanche et Pierre Cotet, s'est étalé sur près de trente ans et comprend vingt et un volumes (S. Freud, *Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse*, 21 vol., Paris, PUF, 1989-2019).

Je ne serais pas satisfait du tout si je trouvais le mot libido traduit par aimance, ce qui signifie aussi autre chose, à savoir que la capacité d'amour de l'objet du narcissisme a été purement et simplement confisquée lors de l'importation par la douane franç.[aise]. D'autre part, le lecteur franç.[ais] de mes écrits s'attendra à retrouver dans les travaux des analystes franç.[ais] le prolongement de mes réflexions, et il ne faudrait pas le décevoir.

Ce genre de motifs m'avait donné l'impression que l'activité du groupe français ne favorise pas la traduction de mes textes.

Une autre remarque avec laquelle je vous suis également. Quand on a l'intention d'attaquer quelques-uns des plus puissants préjugés d'une société, il ne convient manifestement pas de redouter d'employer un mot d'une autre manière que ce n'était jusqu'alors l'usage. Cela rappelle le souci de celui qu'on mène au gibet et qui, face à la corde, craint d'attraper un refroidissement au cou à cause du mauvais temps.

Je vous laisse tous ces propos pour en faire l'usage de votre choix ou les mettre en réserve. C'est pour moi un grand plaisir de discuter beaucoup avec vous, y compris par écrit. J'ai toujours la sensation qu'il ne peut absolument pas y avoir de malentendu entre nous.

Je dois encore rester deux semaines à la maison de repos et considérer que je n'ai pas de maux subjectifs (hormis ceux que cause ma prothèse<sup>1</sup>), seulement je trouve ça ennuyeux, et les cigares, qui sont plus de deux<sup>2</sup>, me manquent. Anna passe la moitié de la journée auprès de moi, épouse et belle-sœur se partagent l'autre. Mon fils Martin est parti en convalescence dans le Tyrol du Sud après une grippe sévère.

Avec mes salutations les plus cordiales et un tendre remerciement pour vos lettres,

Votre Freud



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

*Vienne IX, Berggasse 19*

15 mars 1926

Très chère princesse,

Chaque jour une lettre de vous et une lettre pour vous ! Il ne peut pas toujours en aller ainsi, cela finirait par être trop. Mais pour le moment le hasard apporte la substance. Que conseillez-vous sur l'offre faite par Payot, dans la lettre jointe de Janké ? (En passant, une démonstration convaincante

1. Suite aux interventions chirurgicales liées à son cancer de la mâchoire, Freud a, depuis 1923, une prothèse qui sépare sa bouche de sa cavité nasale (MVF). Ce dispositif, qu'il surnomme parfois « le monstre », modifie son élocution, le fait souffrir, et sera maintes fois transformé sans jamais réellement lui convenir. C'est un sujet fréquent de discussion dans ses correspondances. 2. Sur cette phrase, voir MB, 18 mars, note 3, p. 44. (*N.d.T.*)

du fait que Jank est un type écœurant.) J'ajourne la réponse jusqu'à ce que j'aie votre réaction. La composition est naturellement absurde, la *Psychologie des foules*<sup>1</sup> doit en faire partie et *Inhibition, symptôme et angoisse*<sup>2</sup> n'a absolument pas besoin d'être traduit<sup>3</sup>.

Votre lettre d'aujourd'hui m'a très bien orienté. Cela dit, je n'ai pas reçu le livre annoncé par Crès<sup>4</sup>. Je serais heureux, si votre *Léonard* profite un peu de cette jonction, que vous n'oubliez pas que cette maison d'édition doit aussi s'entendre avec Deuticke (pas avec Storfer<sup>5</sup> !).

Ici, je me porte bien, je dois rester encore deux semaines. La grippe ne semble pas, chez nous, présenter un danger. Toutes les informations sur les distances, les opérations, etc., attendues avec impatience<sup>6</sup>.

Quant au couple d'enfants incestueux<sup>7</sup>, vous savez bien comment le traiter, distraire doucement et ne pas perdre des yeux.

Cordialement,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

18 mars 1926

Mon maître aimé,

Comment vous dire la joie que m'a apportée votre longue et belle lettre. Je l'ai lue hier soir, l'ai relue ce matin et me suis pénétrée de tout ce qu'elle contient. Je verrai au premier jour Loewenstein, Pichon et Laforgue ensemble pour nous mettre définitivement d'accord, ce qui, grâce à Laforgue, est déjà à peu près fait, du moins avec Loewenstein à qui il a parlé déjà en particulier. Je crois que cela pourra aller, et comme, pour les termes analytiques, Loewenstein, Laforgue et moi serons d'accord, nous serons la majorité !

Avant-hier soir, Laforgue est venu dîner avec moi, et nous avons beaucoup parlé de toutes ces choses. J'ai cru ne pas devoir lui cacher votre séjour au sanatorium et sa cause, Laforgue étant à même de l'apprendre par l'une ou l'autre personne avec qui il est en correspondance à Vienne, Rank par

1. *Psychologie collective et analyse du Moi* (1924/1921c). Le texte sera traduit par la suite sous le titre *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1981/1921c) et finalement sous celui de *Psychologie des masses et analyse du Moi* (1994/1921c). 2. *Inhibition, symptôme et angoisse* (Freud, 1992/1926d). 3. Dans ses mémoires, Bonaparte explique que Freud n'aime pas ce texte et ne le lui recommande pas (AB, p. 1247). 4. SF, 8 mars 1926, note 1, p. 34. 5. Adolf Storfer (1888-1944), ami de Freud et alors directeur de la maison d'édition *Internationaler Psychoanalytischer Verlag* (DIP, I, p. 876-877). 6. Bonaparte poursuit alors ses travaux sur l'origine organique de la frigidity, qui est liée selon elle à une trop grande distance entre clitoris et méat urinaire. Elle est aussi en pourparlers avec différents chirurgiens pour expérimenter sur elle-même une intervention chirurgicale visant à réduire cette distance (SF, 29 novembre 1925, note 4, p. 11). 7. Cette lettre est datée du 15 mars mais Freud semble répondre ici à une question de la lettre de Bonaparte du 24 mars (voir note 7, p. 50). Il est vraisemblable que cette lettre de Freud soit en réalité de fin mars 1926.

exemple. Nous avons simplement convenu de garder cela pour nous, de n'en rien dire ici au « groupe » – la distance déformant les nouvelles ! On vous imaginerait de suite plus malade que vous n'êtes vraiment ; Laforgue n'en veut même rien dire à sa femme, parce qu'elle est en analyse chez Mme Sokolnicka, privilège que je ne lui envie pas ! Vous n'aviez pas même besoin de me dire : « *Ne consommer qu'avec prudence* », en parlant de cette « *chatte sauvage* » ! Je me suis sentie pleine de « *prudence* » à sa vue, et j'ai compris combien je lui étais peu sympathique et qu'elle m'aimera, je pense, de moins en moins. Il y a elle et Pichon pour à qui je ne fus au premier abord pas très sympathique ! Ma forme d'esprit et de caractère ne leur convient pas.

On ne peut pas plaire à tout le monde, et il est même des gens à qui il est flatteur de ne pas plaire.

J'ai passé hier une journée de grande dépression, à l'idée que je n'avais pas fait mes études de médecine. *Je n'ai pas encore surmonté cela ! Cela doit tenir au complexe de castration. J'avais un tel complexe d'infériorité que j'aurais dû renoncer au travail, à la vie ! Tout est allé mal pour moi toute la journée, je suis arrivée en retard à tous les « rendez-vous » que j'avais donnés, même chez un ami cher, et avec lui tout s'est assez mal passé ; le soir, j'étais si fatiguée que j'aurais pu m'allonger dans la tombe aussi volontiers que dans mon lit ! Alors est arrivé mon cher vieil ami Talamon, venu dîner chez moi, je lui ai lu quelques pages de la traduction, tandis que votre lettre se trouvait auprès de moi, pas encore ouverte, et que je me réjouissais de pouvoir la lire toute seule tard dans la nuit, et puis je l'ai lue, et mon cœur a retrouvé du courage, et j'ai senti repousser en moi une fierté (pénis ?) à l'idée d'être digne d'une telle lettre, ou plutôt que vous me considérez comme telle.*

Je crains d'avoir écrit parfois un drôle d'allemand, mais ces pensées se pressaient en moi dans cette admirable langue, qui fut celle de nos rapports oraux.

Oral = Laforgue prétend (et je lui ai dit que j'allais vous l'écrire !) que votre amour du cigare est une compensation « schizonoïaque » autistique ! du sevrage que vous n'avez jamais accepté<sup>1</sup> ! C'est pourquoi, atteint vous-même du complexe de schizonoïa, vous ne pouvez le comprendre ; il vous boucherait la vue. J'aimerais à ce sujet savoir si vous fûtes nourri au sein ou au biberon ? Il est vrai que le biberon est pour l'enfant un équivalent du sein et qu'il le caresse parfois tout comme s'il était vivant.

---

1. Laforgue vient d'introduire avec Pichon son concept de schizonoïa. Cette nouvelle entité diagnostique, à la frontière entre la névrose et la psychose, serait liée à un manque ou à un refus du « sevrage » du sein maternel et se manifesterait par des conduites « autistiques et masturbatoires » (Laforgue et coll., 1926, p. 211), visant à maintenir de manière hallucinatoire le contact avec le sein perdu.

Cette histoire de mes études de médecine fut atroce ! J'avais même hier après-midi résolu, dans ma détresse, de les faire, malgré mon âge avancé, de passer tous mes examens, Matura comprise ! Talamon, à qui je fis part de ce fol projet, m'en dissuada vivement ; il me démontra que l'étude des insertions musculaires et des maladies du foie ne sauraient beaucoup m'avancer pour l'analyse, que je ferais mieux de lire à fond vos œuvres, de suivre les cliniques de Claude, spéciales à la psychiatrie, etc. Il me fit déjà du bien avant que je n'aie même ouvert votre lettre. Mais c'est votre lettre seule qui me redonna la vie et le courage.

Tout cet orage de sentiment d'infériorité avait été déchaîné par un propos que Laforgue, la veille, m'avait rapporté de Claude, qui est très hostile aux analystes non-médecins et qui veut ignorer Mme Sokolnicka, étant obligé, sans cela, dit-il, de la poursuivre devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine<sup>1</sup>. Il est vrai qu'il ne le fait pas !

Mais enfin, il faut savoir affronter les difficultés de la vie.

J'ai eu encore quelques mesures fort intéressantes pour la distance – entre autres celle de M. Trou-Trou, 1, 3/4 centimètre – une des plus petites<sup>2</sup> ! Toutes celles que j'ai eues confirment mon hypothèse. Je médite maintenant une étude sur le développement de la distance avec l'âge, dans une consultation que je connais de syphiligraphie, où on soigne de très jeunes prostituées et des enfants hérédos<sup>3</sup>. Ce serait prodigieux si, comme je le présume – c'est à vérifier – la distance précédait le développement général de la taille du sujet – indiquant ainsi l'origine embryologique de cette manifestation de la bisexualité.

Je ne puis me pardonner de n'avoir pas mesuré ma fille voici deux ans : elle mesurait alors 1 mètre 62 – et en a aujourd'hui 1 mètre 68 – elle a dû passer pendant ces deux ans le seuil de la distance<sup>4</sup> ! À moins qu'elle l'ait eue avant ! J'aurais dû alors parler à Croisy franchement, cela en valait la peine, pour organiser la prise de cette distance ! J'ai fait une maladie de regret à ce sujet avant-hier ! précédant celle d'hier sur mes études de médecine.

Je note mes rêves et en comprends une partie. Mais cette nuit, je me suis promenée en bateau sur une mer agitée sans parvenir à « *pressentir* » ce que

---

1. Sokolnicka a brièvement exercé comme psychanalyste à l'hôpital Sainte-Anne sur l'invitation du professeur Georges Heuyer (1884-1977), au début des années 1920. Son successeur, le professeur Henri Claude, la remplacera par Laforgue. 2. Pour tester ses hypothèses concernant la frigidity féminine (SF, 29 novembre 1925, note 4, p. 11), elle mesure l'anatomie de ses proches. Une distance supérieure à 2,5 centimètres entre le clitoris et le méat urinaire empêcherait le contact entre le pénis et le clitoris lors des rapports sexuels « normaux » et impliquerait une frigidity organique. 3. Consultation au sein de l'Institut prophylactique dirigé par Arthur Vernes (1879-1876) où Bonaparte pouvait librement réaliser ses mesures anatomiques. 4. Dans son étude publiée en 1924 sous le pseudonyme de Narjani, elle affirme que les femmes de plus d'1 mètre 68 sont généralement frigides (Narjani, 1924, p. 776).

cela veut dire. Il y avait des vagues de 10 mètres de haut, crêtées d'écume, et un formidable roulis. Tout était gris, la mer, le ciel, mon âme.

Je vais aller à Chantilly avec Mme [Margarethe] Stonborough<sup>1</sup>, mon amie de Vienne, aujourd'hui. Je dois m'arrêter d'écrire, et je vous redis, mon maître, comme je vous aime.

Marie

Mieux : *Poor Body Ink* qui continue :

*J'ai repoussé jusqu'à la fin de cette lettre (inconsciemment !) le moment de vous écrire plus longuement à propos de votre santé. Je ne veux pas que vous soyez malade ! J'aimerais savoir dans quel lieu de la Riviera<sup>2</sup> vous allez aller ? Comment cela va-t-il s'arranger avec Pichler ? Comme je me réjouis que vous revoyiez des oliviers !*

*À propos des cigares, vous avez commis un charmant acte manqué. Vous avez écrit : « les cigares, qui sont plus de deux par jour », au lieu de « les cigares, qui ne sont jamais plus de deux par jour », ce que vous vouliez probablement dire ! et ce que j'espère<sup>3</sup> !*

Demain je resterai à la maison, dans le jardin, toute la journée pour avancer la traduction que trop d'occupations ont retardée ces jours passés ! Il la faut prête au début d'avril.

*Je n'ai jamais écrit si librement que lorsque je vous écris !*

*Je vous aime.*

P. S. : Prière de mettre sur les lettres « Saint-Cloud, Seine-et-Oise » au lieu de « Paris Saint-Cloud ». Car la désignation de Paris fait aller la lettre à Paris et retarde sans doute le moment où elle arrive entre mes mains !



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

21 mars 1926

Je suis restée, mon maître aimé, trois jours sans vous écrire, et je me sens comme si j'étouffais. L'accord des esprits que j'ai trouvé – vous voyez, je ne suis pas modeste – auprès de vous, est une chose dans ma vie si neuve, si unique, que je ne peux plus sans cela vivre. Il n'y a plus, dans ma vie, au fond, que la solitude – ou vous.

Tous les autres êtres, je leur prête un peu de mon cœur, de ma pensée ou de mon corps. Mais c'est tout ! Combien les cerveaux des hommes sont infantiles ! Cela me frappe de plus en plus, l'infantilisme de l'esprit de l'homme,

1. Margarethe Stonborough (1882-1958) est une riche mécène autrichienne mariée à l'industriel et collectionneur Jerome Stonborough (1873-1938). Elle sera analysée par Freud en 1937. 2. Il manque probablement une lettre de Freud car il n'y a pas de mention à un voyage sur la Riviera. 3. « Par jour » ne figure pas non plus dans la phrase assez énigmatique de Freud à laquelle se réfère Marie Bonaparte. (N.d.T.)

eût-il passé tous les examens des universités. Il y a peu d'esprits adultes. Il y a vous – et, pour moi, c'est tout !

Quelque chose d'immense, en ce matin de dimanche, déborde de mon cœur. La famille, mari, enfants, parents, est en ce moment à l'église, dans la petite chapelle orthodoxe que nous avons fait bâtir au fond du jardin. Je suis seule dans ma chambre, mon lit, avec la lampe – les rideaux sont encore tirés – et je vous écris, et je pleure tout comme si j'étais encore là-bas, sur le divan.

Oui, les esprits des hommes sont restés infantiles ; on ne peut leur en vouloir, ils sont ainsi. Mais on peut remarquer que ce qui leur manque le plus est la force. La force de voir net et clair. Et l'on ne peut retrouver, d'ordinaire, de soi, dans les autres, que des fragments.

Bénis sont alors les gens, doués, comme moi, de la tactique de l'escargot ! On sort de sa coquille, mais on y rentre se retirant tout entier, quand on est blessé. Cette tactique n'est d'ailleurs impossible qu'avec un seul, un seul être, le père. Je n'aurais jamais pu (malgré les plus « *negatives attitudes* <sup>1</sup> » qui ne sont d'ailleurs que l'autre face de l'amour !) retirer mon cœur à mon père. Jusqu'à la fin, il l'a gardé. Par-delà la fin, il le garde. Je refais même en ce moment, à la place de « la Maison vendue<sup>2</sup> » trop courte et insuffisante, tout le début de sa maladie. C'est la seule chose originale que je puisse écrire, en dehors de la traduction, et je l'écris, émue comme si mon père – et il y a trois ans – était tombé malade hier.

Quand je pense que devront s'écouler encore trois mois avant que je vous revoie, j'ai le vertige comme devant un gouffre. Cependant même seule, ici, je suis plus heureuse qu'avant. Il me semble que vous avez coupé les liens qui m'enchaînaient. Je puis aller, respirer, libre. La vieille « *angoisse* », pourtant pas vraiment encore analysée – s'est tout de même allégée. Le « Serquin-tuié » lui-même ne me fait plus peur, et s'il en revient parfois un peu, de cette peur primitive, sous forme d'ennui, de fatigue, je la regarde en face et lui dis : « C'est donc toi, vieille ennemie ! » et je lui ris au visage.

J'espérais, dans cette lettre, vous dire que toutes les questions des diverses traductions étaient arrangées, et je ne le peux pas encore.

Je ne pourrai voir les divers traducteurs – Loewenstein, Pichon, Laforgue – sans doute que mardi, car il est difficile de réunir les gens. Je crois d'ailleurs que tout ira bien, d'après ce que Laforgue m'a dit de ses conversations déjà avec Loewenstein, qui est le seul important.

Laforgue m'a demandé s'il ne serait pas bon de s'adjoindre Hesnard aussi comme traducteur : il sait très bien l'allemand et aurait beaucoup de temps.

---

1. À comprendre en lien avec le concept d'ambivalence selon lequel des attitudes ou sentiments opposés – amour et haine – vis-à-vis d'une même personne peuvent coexister (DIP, I, p. 65). 2. Peut-être un des nombreux écrits autobiographiques qu'elle faisait lire à Freud.

Je n'aime pas beaucoup son esprit, mais la condition de son admission dans le cercle des traducteurs serait qu'il acceptât ma révision – au point de vue de l'unité des termes et de ne pas faire de « concessions verbales ».

Je crois qu'ainsi on pourrait se passer très bien de Jankélévitch, si vous le désiriez, dont la lettre plate est en effet assez dégoûtante. Je la renverrai par le prochain courrier, dès que j'aurai pu revoir Laforgue, et ses collaborateurs – et m'assurer qu'ils peuvent assurer aussi cette partie de la traduction.

Pour Crès et Gallimard – *Léonard* – je suis en pourparlers, tout n'est pas encore absolument réglé.

Ma maison, qui était pleine de parents danois, va se vider demain – tout le monde partant au Danemark pour les funérailles de la reine Louise<sup>1</sup>.

Je menais d'ailleurs une vie assez séparée du reste de ma famille, qui n'a pas souvent les mêmes goûts que moi, allant au théâtre quand je vais au concert, etc. – et quels théâtres ! ces vilains petits théâtres légers que j'ai en horreur ! Il y a même sacrilège, pour moi, à plaisanter de la sexualité autant que de la mort !

La visite de Chantilly, avec Mme Stonborough, l'autre jour, fut très intéressante. Le château contient toutes les collections du duc d'Aumale<sup>2</sup>, dernier fils de Louis-Philippe, et qu'il légua, avec le château, à l'Institut, au grand désespoir de ses cousins et neveux qui avaient espéré hériter de lui. Il y a des Raphaël admirables et cette esquisse de Léonard de Mona Lisa, que je joins.

*Saint-Cloud*

22 mars 1926

Je continue aujourd'hui ma lettre. J'ai vu Laforgue ce matin, nous avons parlé des projets de traduction, il n'y aura aucune difficulté paraît-il, à l'intérieur du groupe, à ce que les choses soient comme vous voulez bien le désirer à mon sujet et à tous points de vue, pour les termes.

Pour Jankélévitch, je viens de relire une partie de sa traduction – (le chapitre sur l'angoisse, de l'*Introduction*<sup>3</sup>) – et je la trouve moins mauvaise que je ne m'y attendais ! Assez exacte dans l'ensemble, sinon élégante !

L'avantage d'accepter sa traduction, pour les cinq opuscules, serait d'avoir un traducteur de plus, et de hâter ainsi la parution en France de toutes vos œuvres.

Le désavantage sera d'avoir là un traducteur dissident, n'acceptant aucun contrôle, pas même le vôtre !! et faisant de temps en temps (voir par exemple page 472 de la traduction de l'*Introduction*, ligne 9 à partir du bas) un gros contresens.

1. Louise de Suède et de Norvège (1851-1926). 2. Henri d'Orléans (1822-1897). 3. *Introduction à la psychanalyse* (1922/1916-17a).

Si cela ne vous fait rien d'attendre la traduction des cinq opuscules<sup>1</sup> quelque temps, ils passeront avec le reste de notre traduction.

L'avantage d'accepter encore une fois Jankélévitch serait de gagner du temps. Je ne me sens pas à même de donner un avis, c'est à vous de juger ! Je renvoie la lettre de J.[ankélévitch] par ce même courrier.

Laforque propose d'accepter aussi l'offre du Dr Nathan pour collaborer à la traduction. Il sait fort bien l'allemand. Quant à Hesnard, rien à faire, il a déclaré ne pas le savoir assez, et il paraît que c'est vrai !

J'aimerais savoir si votre frère et son fils<sup>2</sup> va venir à Paris pour Pâques ? Je m'en réjouirais ! Je lui montrerais ma maison, mon jardin et diverses choses ! Quel malheur que vous ne veniez pas ! Mais la Riviera vous fera plus de bien.

J'espère que votre santé est bonne et que vous ne fumez toujours que très peu.

Votre fille Mathilde écrit des lettres adorables ! Elle a un sens épistolaire extraordinaire ; tout est si chaud, si sobre et juste à la fois. Les lettres sont comme une caresse pour le cœur !

Je vous aime.

Marie

Laforque me charge de vous dire aussi que Jankel fait de *l'analyse sauvage*<sup>3</sup>. Laforque eût aimé traduire *Le Moi et le Ça*<sup>4</sup> !

#### MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD – TÉLÉGRAMME\*

24 mars 1926

Prière ne pas répondre à votre ancien traducteur avant de recevoir ma deuxième lettre = marie

#### MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

24 mars 1926

Je veux aussitôt vous dire, mon maître, tout ce qui fut convenu hier soir. J'avais invité à dîner Laforque, sa femme, Pichon et Loewenstein ; le principe des collaborations, tel qu'il avait été projeté entre nous, a été accepté : collaborateurs se partageant le travail et moi chargée de la révision. J'ai lu

1. Probablement *Sur la psychanalyse* (1993/1910a) qui a pour sous-titre : « Cinq leçons données à la Clark University ». 2. Alexander Freud (1866-1943) et Harry Freud (1909-1968). 3. « Faire de l'analyse sauvage » consiste à pratiquer la psychanalyse sans formation et expérience analytique personnelle. 4. *Le Moi et le Ça* (1994/1923b). Jankélévitch traduira ce texte sous le titre *Le Moi et le Soi* en 1927.

quelques passages de votre grande lettre tout haut, relatifs à cette organisation et aux néologismes. À libido en particulier. Pichon, tout en considérant son mot d'aimance comme excellent et se réservant de s'en servir dans ses travaux personnels, ne s'en servira pas dans la traduction, votre opinion pour lui tranchant la chose. De plus, comme il l'avait déjà remarqué, il avait déjà tout le monde contre lui !

Pour *Zwang*, nous le traduirons, suivant ce que vous-même m'aviez proposé à Vienne, par compulsion – *Zwangsnevrose* = névrose de compulsion. Cela est excellent, et rend autrement mieux la notion que « névrose obsessionnelle », terme habituel et employé par Jankélévitch !

À propos de ce traducteur, je vous ai télégraphié ce matin, j'ai peur de vous avoir dit, par un scrupule sans doute excessif, de vous avoir dit dans l'autre lettre, la précédente, quelque chose d'un peu inexact. La traduction n'est tout de même pas bonne ! Il y a de-ci de-là des contresens – vous l'aurez déjà vu tout seul ! – et de plus le français en est lourd et incorrect fort souvent.

Ce qu'il demande à traduire n'étant pas un gros volume, je crois que nous en viendrons aisément à bout, si vous ne le lui donnez pas, et la traduction y gagnera en unité. Elle sera contrôlée par vous-même, et ce sont des parties fort importantes de votre œuvre théorique qui seraient livrées au saccage de Janké si vous les lui donniez. Je parle enfin aujourd'hui sans scrupule, et comme s'il s'agissait de choisir entre Janké et d'autres traducteurs que nous. Or, même quand c'est nous dont il s'agit, je nous et vous dois la vérité, qui est de nous juger certes meilleurs traducteurs que Janké !

Bien entendu ce sont mes pensées que je n'avance que sous forme d'avis – mais j'ai l'impression que vous ne tenez pas beaucoup à avoir de nouveau à faire avec Janké ! et je ne crois pas vous déplaire en parlant ainsi !

C'est à vous à juger en dernier ressort !

Voici comment on a commencé à se partager le travail : Loewenstein, avec Pichon, garde ce qu'il avait demandé d'abord. J'y ai même insisté, puisqu'il a eu l'initiative ! c'est-à-dire les *Cinq psychanalyses*, *Sur la technique* et un travail sur la sexualité.

Il va commencer immédiatement la traduction des *Cinq psychanalyses*.

Laforgue et sa femme, en même temps, vont traduire les *Études sur l'hystérie*<sup>1</sup>. Je crois qu'il y aurait intérêt à obtenir des héritiers de Breuer<sup>2</sup> le droit de traduction pour les deux *essais* qui sont de lui. Au point de vue documentaire et historique, c'est très intéressant.

1. *Études sur l'hystérie* (2009/1895d). 2. Joseph Breuer (1842-1925) est médecin collaborateur de Freud avec qui il a cosigné les *Études sur l'hystérie* (DIP, I, p. 246-247).

Nous avons aussi accepté le Dr Nathan comme collaborateur. Il va recevoir, comme première pâture à sa faim, à traduire vos premiers travaux sur l'*hystérie*, la *compulsion*, l'*angoisse*, la fin du premier volume des *Œuvres complètes*<sup>1</sup>. Voilà la première distribution du travail. Une autre question a été agitée hier. Loewenstein, d'accord en cela avec Saussure, voudrait grouper, pour la publication, les *petits écrits* suivant les sujets – travaux sur l'hystérie, sur la compulsion, sur l'angoisse – en des volumes séparés.

Peut-être sera-ce le plus souvent possible, et ce serait alors bien – c'est ce qu'on a déjà fait pour les *Œuvres complètes* plus ou moins. Mais ne vaudrait-il pas mieux suivre à peu près exactement la division des *Œuvres complètes* ?

Je me réjouis de penser que ce grand travail va commencer !

Pour *Léonard*, il ne me reste plus que vingt pages. J'espère avoir fini d'ici huit jours. Alors, je reverrai le tout, le ferai copier et vous l'enverrai. Je n'ai pu encore avoir Gallimard au téléphone pour l'avertir du projet avec Crès ! C'est insupportable – mais il est vrai que ça ne presse pas à quelques jours près.

J'espère, mon maître aimé, que vous allez bien, que vous êtes reposé, que vous ne fumez pas plus ! Êtes-vous rentré à la Berggasse ? Allez-vous aller dans le Midi ? Je pense à vous tellement !

Moi, je ne vais pas très bien. Je ne vous en avais pas encore parlé, par une tendance que j'ai à refouler le corps ! Mais depuis mon retour, j'ai eu de longues hémorragies<sup>2</sup> qui ne se sont arrêtées que dix jours et recommencent ! On m'a examinée, on ne voit rien. C'est très ennuyeux, m'empêchant de faire aucun projet. Mais ça ne m'empêche pas de travailler, au contraire ! C'est grâce à cela que j'ai traduit neuf pages au lit hier ! Rien ne compte au fond tant qu'on n'a pas l'esprit touché.

Il fait très froid, je ne peux plus aller dans le jardin.

Je vous souhaite soleil et santé et le courage de ne pas fumer plus ! et vous redis, mon maître aimé, combien je pense à vous et vous aime.

Marie

Encore un mot sur la question de l'éditeur éventuel. Nous n'irons bien entendu pas chez Payot, qui a partie liée avec Jankélévitch. Nous pensons qu'il vaudrait mieux aller chez un éditeur médical, tel Maloine, Doin ou Masson, que chez un éditeur ordinaire. Cela sera plus favorable pour atteindre le public médical.

1. Ensemble de textes divers que Freud désigne par *Frühe Arbeiten zu Neurosenlehre (1892-1899)* dans le premier volume de ses *Gesammelte Schriften* (1925). Ils se trouvent dans le volume 3 des œuvres complètes en français (Freud, 1989). 2. Voir SF, 29 novembre 1925, note 3, p. 11.

Croyez-vous que le *Verlag* pourrait nous envoyer des « *Aushängebogen*<sup>1</sup> » des œuvres qui sont en traduction ? Ce serait plus commode.

J'ai entendu quatre soirs, presque de suite, cette semaine, de la musique, été au « Verein<sup>2</sup> », je suis fatiguée.

J'ai fait aussi cette semaine une visite à Pascal, le vrai<sup>3</sup>, qui m'a appris qu'il venait chez moi enfant la nuît, pour surveiller, dit-il, ma nourrice. Il pleure quand il me voit, dit que c'est la « voix du sang » – il se sent donc mon oncle<sup>4</sup> ! – J'ai envie de l'embrasser en reconnaissance de tout ce que je lui dois ! – Je retournerai bientôt le voir. Je suis curieuse de voir jusqu'où pourra aller mon enquête. Pas très loin, j'ai peur...

J'ai aussi fréquenté les chirurgiens, comparé, au sujet de la petite opération<sup>5</sup>, les idées de Martel et de Gosset. C'est ce dernier qui a raison, le premier a des idées folles<sup>6</sup>, liées à mon avis – Laforgue est du même avis, c'est Martel qui opéra sa femme – à un complexe mal liquidé de castration. La psychanalyse rend aussi dans ce domaine d'immenses services, quand il s'agit de juger les chirurgiens ! Les personnes susceptibles, pour la petite opération, d'avoir besoin de leurs services, devront donc se remettre entre les mains non de Martel, mais de Gosset.

Je voudrais encore vous demander un conseil : quelle attitude prendre envers un jeune couple fraternel d'amoureux dont l'une, la fille, a 6 ans et l'autre, le garçon, 4 ans ? J'ai été consultée l'autre soir là-dessus par M. Trou-Trou lui-même, désolé des instincts manifestés par sa progéniture<sup>7</sup>. Je lui ai dit, ce que Cala avait déjà dit de son côté, que c'était très normal ! Il paraît qu'on trouve ces très jeunes gens dissimulés derrière des rochers, dans les buissons, et se livrant sans honte aux caresses les plus vives ! La sœur aînée (8 ans), les poursuit, on dit par moralité : je crois, par jalousie. Que faire ? gémissait M. Trou-Trou ? Les séparer le plus possible ? Tâcher de leur faire sublimer leurs instincts par le jeu, par l'étude ? En tout cas, ai-je dit, ne les menacer ni de maladie, ni de folie, ni de mort !

Voilà de graves problèmes, les plus graves sans doute de l'humanité, puisqu'ils sont le problème même du conflit de l'instinct et de la culture.

---

1. « Planches à suspendre », les feuilles non massicotées des livres que l'on accrochait jadis devant les imprimeries. Marie Bonaparte veut sans doute parler des épreuves. (*N.d.T.*) 2. Le « Verein » désigne ici le groupe français – la Société psychanalytique de Paris (SPP) – qui se formera officiellement le 4 novembre 1926 (sur l'histoire de la psychanalyse, voir Roudinesco, É., 1994). 3. Voir MB, 2 mars 1926, note 4, p. 27. 4. Voir MB, 30 décembre 1925, note 2 p. 20. 5. L'opération Narjani. 6. Thierry de Martel (1875-1940) et Antonin Gosset (1872-1944) sont deux chirurgiens français que Bonaparte contacte pour l'opération Narjani. Martel propose une opération conséquente qui consiste à « raboter » la zone articulaire du bassin (la symphyse pubienne). Gosset, plus prudent, « envisage d'abaisser seulement les parties molles » (AB, p. 1257). 7. Geneviève Troisier lui a demandé comment réagir au fait que sa fille, Annette (1917-2005), a surpris son frère Olivier (1921-2008) et sa sœur Solange (1919-2008) en train de se livrer à des jeux à caractère sexuel.

Je vous donnerai encore, pour finir, quelques aperçus sur la vie sexuelle des chimpanzés de notre singerie<sup>1</sup> à l'Institut Pasteur. Ils sont infiniment plus « censurés », si l'on peut dire, que leurs frères inférieurs, les cynocéphales et les babouins par exemple qui ne se livrent jamais en public à l'« onanie » et semblent déjà quelque peu sublimer dans la méditation. Il est vrai qu'ils ne sont pas encore adultes, mais les autres non plus (babouins, cynocéphales) et puis, ce serait une raison de plus de leur inconvenance !

Je m'arrête, je pourrais remplir ainsi vingt-cinq pages encore.

Je vous aime.

Marie



### SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

27 mars 1926

Ma chère princesse,

Les questions professionnelles ont jusqu'ici joué un trop grand rôle dans nos lettres, comme si vous n'étiez que mon agente à Paris. De cette illusion m'arrache la nouvelle de vos hémorragies, que je trouve totalement superflues. Je reste le malade, et vous devez être en bonne santé. Je sais que personne ne se soucie beaucoup de vous, mais j'ai pour ma part confiance en vous pour ne pas manquer de vous procurer les meilleurs soins. M'en ferez-vous savoir plus à ce sujet ?

Moi-même, ici, je me sens assez bien. Mes maux se sont dissipés – ce n'était, il est vrai, que des avertissements. J'ai pris du poids, je dois avoir très belle allure ; ma consommation de tabac témoigne d'une vertu inouïe. Je compte revenir Berggasse pour le Vendredi saint ; l'étape suivante sera d'aller chercher Wolf<sup>2</sup>, qui a été en pension pendant ces quatre semaines et nous manque déjà beaucoup. Quand vous me souhaitez de bonnes choses pour mon voyage sur la Riviera, c'est un malentendu. J'avais cru que la maison de santé devait remplacer, pour moi, un voyage sur la Riviera. Non, au bout du compte, je ne verrai ni palmiers ni oliviers.

Mais voilà que je dois revenir à la vie professionnelle. J'ai répondu à Jankél que je l'autorise pour deux des essais réclamés (*Histoire du mouvement psychanalytique*<sup>3</sup> et *Considérations actuelles*<sup>4</sup>), mais que je retiens les autres parce que leur traduction n'a aucun sens tant que mes plus petits écrits<sup>5</sup> sont inaccessibles au public franç.[ais]. J'espère que cela vous conviendra. Nous gagnons ainsi du temps, et il reste la possibilité que les difficiles essais spéculatifs

1. Elle a financé la singerie de l'Institut Pasteur inaugurée en 1925 et dirigée par Jean Troisier (EBF, p. 137-141). 2. Le berger allemand offert par Freud à sa fille Anna en 1925. 3. *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* (Freud, 1927/1914d). 4. *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (Freud, 1927/1915b). 5. Voir MB, 10 mars 1926, note 5, p. 35.

aboutiront tout de même un jour entre les mains d'un traducteur plus consciencieux. Je suis tout à fait d'accord avec la manière dont vous avez arrangé le travail à Paris. Le principal, c'est que la révision et la supervision restent entre vos mains. (Un Français n'aurait certainement guère pris ce passage pour un compliment<sup>1</sup>.)

Il y a tant de choses auxquelles je ne peux pas répondre dans vos chères lettres. Écrire est un si pitoyable succédané aux relations humaines. À cela s'ajoute que nous, Anna et moi, avons accepté l'obligation pressante de traduire en allemand l'article de Jones<sup>2</sup> sur Abraham pour le numéro commémoratif de la revue<sup>3</sup>, et comme celle-ci doit paraître plus tôt que le numéro 3<sup>4</sup>, qui m'est consacré, nous avons vraiment du pain sur la planche. Avec mes salutations cordiales et ma demande réitérée de ne pas négliger votre santé,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

3 avril 1926

Mon maître aimé,

Je suis heureuse des bonnes nouvelles de votre santé, de penser que vous pouvez rentrer Berggasse et revoir Wolf ! bien que ce chien m'inspire quelque jalousie par toute la part de votre libido = alias aimance ! – qu'il absorbe ! Heureusement qu'il ne peut pas faire de traduction !

*Léonard* est fini de traduire, il reste quelques notes seulement à ajouter (*Notes de bas de page*) que je n'ai pas traduites en même temps que le texte. Je le porterai le manuscrit à Gallimard la semaine prochaine.

Je ne suis pas sûre que l'opération conseillée par Paul Morand (son petit livre vous est-il arrivé ?) soit avantageuse. Si je donne à Crès, malgré Gallimard, aussi *Léonard*, cela ôtera à Gallimard l'intérêt qu'il porterait à la vente de l'œuvre. Je crains que Morand, qui est actuellement en froid avec *La Nouvelle Revue française*, c'est-à-dire Gallimard, étant passé lui-même à un autre éditeur, Grasset, ne m'ait donné ce conseil de partage sous emprise de son inconscient qui aimerait jouer un tour à Gallimard ! Je suivrai le conseil de Crès à qui j'ai téléphoné et qui ne veut rien faire sans l'assentiment absolu

1. Dans ses mémoires, Bonaparte rapporte que Freud n'appréciait pas les Français, « avec leur constante vantardise et leur génie latin » (AB, p. 1242), et qu'il la considérait comme une métisse « italo-corse d'un côté, germanique de l'autre par la mère de [sa] mère » (AB, p. 1243). 2. Jones E. (1926), « Karl Abraham (1877-1925) », *IJP* 7, 155-181. E. Jones (1879-1958) est un psychiatre et psychanalyste britannique, fondateur de l'*American Psychoanalytical Association* (1911) et de la *London Psychoanalytical Society* (1913) qui devient par la suite la *British Psychoanalytical Society* (1919). 3. La *Zeitschrift für Psychoanalyse*. (N.d.T.) 4. La traduction paraîtra dans le numéro 2, *IZP*, 12(2), p. 155-183.

et libre de Gallimard ! de peur d'être incorrect ! J'irai à *La Nouvelle Revue française* la semaine prochaine et vous ferai part du résultat de mon entrevue. Ma santé est assez bonne en ce moment. L'hémorragie a duré bien moins longtemps la dernière fois, parce que je suis restée couchée tout le temps – et je ferai maintenant de même chaque fois. La traduction a beaucoup gagné à ce repos au lit !

Je ne puis pas ne pas parler des « affaires » qui m'intéressent tellement ! Pour Janké, cela devrait aller comme vous l'avez arrangé ! Mais obtenez de lui qu'il vous envoie les épreuves, et ainsi seront évités les contresens qu'il lui arrive de faire parfois. Vous pourriez même alors me laisser relire ses épreuves – sans le lui dire bien entendu ! – pour les revoir au point de vue du français. Je n'abuserais pas des corrections, mais il y en a parfois chez Janké. qui s'imposent !

J'ai trouvé, je crois, un traducteur de plus, et un excellent. C'est M. Hoesli<sup>1</sup>, un jeune Suisse, qui vient de passer brillamment son doctorat de philosophie à Zurich, et est le professeur d'allemand de mes enfants depuis deux ou trois ans. Il est ami de Pfister<sup>2</sup>, s'intéresse à l'analyse. Je vais le voir aujourd'hui et lui proposer de traduire « *Gradiva*<sup>3</sup> » par exemple. Je relis avec lui mon manuscrit de *Léonard* et il m'est très précieux par sa grande précision linguistique.

Le Dr Nathan aimerait traduire *Le Mot d'esprit*<sup>4</sup>. Je pense que personne ne l'a déjà ?

Et où en est la question de la traduction de *L'Interprétation du rêve*, qu'avait entreprise, je crois, Meyerson ? va-t-elle paraître chez Alcan<sup>5</sup> ?

Je crois avoir fini de parler affaires. Je ne veux pas trop vous retenir, car je sais que vous avez du travail.

Mais je veux pourtant ajouter quelques mots sur mon jardin, si beau en ce moment avec tous les cerisiers en fleur ! Cela fait du bien que de travailler sous les arbres fleuris !

Je croyais, il y a huit jours, ne plus aimer la nature – elle ne m'émouvait plus ! depuis deux jours où la tiédeur est revenue, je sens que je l'aime toujours, la vieille mère !

J'ai revu Laforgue souvent, je me suis promenée avec lui hier dans les bois, nous avons parlé de « sevrage<sup>6</sup> ». Je ne puis pour ma part souffrir cette nouvelle tendance à remplacer les effets formidables et grandioses du « complexe

---

1. Heinrich Hoesli (?-?) fut par la suite médecin à Paris. 2. Oskar Pfister (1873-1956), pasteur et psychanalyste suisse. 3. *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de Jensen* (Freud, 2007/1907a). 4. *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (Freud, 2016/1905c) sera traduit par Bonaparte et Nathan et publié en 1930 chez Gallimard. 5. *L'Interprétation du rêve* (2003/1900a) sera publiée quelque mois plus tard chez Alcan sous le titre *La Science des rêves* (Freud, 1926) dans la traduction réalisée par le psychologue français d'origine polonaise Ignace Meyerson (1888-1983). 6. Voir MB, 2 mars 1926, note 3, p. 28 et MB, 18 mars 1926, note 1 p. 42.

de castration » par cette anémique idée du « *traumatisme du sevrage* ». Car c'est en réalité le « *complexe de castration* » que ces jeunes gens cherchent à enterrer ! Et comment rattachent-ils alors le « *sentiment de culpabilité* », qui naît au moment du « *complexe de castration* », – à leur sevrage ? – Quand l'enfant perd le sein maternel ou mercenaire, il a, en compensation, le biberon ou des soupes ; il ne connaît pas le manque absolu ; il continue même souvent à sucer son pouce, ou des crayons (*The mouth pencil*<sup>1</sup> !). Mais quand la fille par exemple s'aperçoit de ce qui lui manque en haut des jambes, il n'y a pas de compensation ! Cela ou si faible ! si atrophique ! (*Sad, saddish am I* !) On ne s'en remet parfois pas jusqu'à la mort. Et il y a, par ailleurs, des hommes, qui tremblent encore, à 40 ou 50 ans, sous la menace d'être privé, au sens propre ou figuré, de pénis ! Tous les rêves que je fais depuis un mois se rattachent d'ailleurs plus ou moins au « *souhait primitif* » de l'« *envie de pénis* »<sup>2</sup>.

Ruth va venir à Paris trois jours, dans une semaine, pour aller chez Hayes, notre dentiste. Je me réjouis de la revoir, elle viendra, je l'espère, déjeuner chez nous. Mais alors il faudra que je l'avertisse de ne pas me nommer Marie devant mon mari<sup>3</sup> ! Très désagréable.

Je vous aime.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

3 avril 1926

Ma chère princesse,

Me voilà de nouveau chez moi, reposé et alourdi de 2 kilos ! Pour le reste pas un géant de la santé, gâté par la fréquence de vos dernières lettres et effrayé par la dernière nouvelle sur votre état, j'aimerais savoir rapidement comment vous vous portez. Avec le renoncement à la satisfaction principalement autoérotique qu'apporte la consommation de tabac, mon *aimance* a augmenté, ma schizonöia s'est réduite, et je comprends d'autant plus clairement à quel point vous êtes devenue une pièce de ma vie, et du reste de notre vie à tous.

Je vous envoie de chaleureuses salutations pascales, compte tenu de l'intensité avec laquelle vous vivez l'éveil annuel du printemps<sup>4</sup>.

1. *The mouth pencil* – ou crayon de bouche – est le titre d'une des histoires de ses CC (I, p. 54-94), celle que Freud interpréta comme étant liée à l'observation d'une fellation lorsqu'elle était enfant (voir MB, 30 décembre 1925 note 2, p. 20). 2. Selon Freud, fantasme de récupération du pénis manquant caractéristique de la psyché féminine (DIP, I, p. 550-551). 3. Ruth Mack ne respectait pas les formules protocolaires en présence de Georges de Grèce, le mari de Bonaparte, ce qui exaspérait ce dernier. 4. Allusion au *Printemps dans mon jardin*, une nouvelle publiée en 1924 dans laquelle Bonaparte célèbre la beauté de la nature.

Demain, je pourrai célébrer le quarantième anniversaire du début de mon activité professionnelle.

Au revoir, ou du moins, au réécrire,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

6 avril 1926

Mon maître aimé,

Je reçois ce matin votre lettre de la Berggasse, comme je viens de finir la traduction<sup>1</sup>. C'est le travail pour vous qui m'a empêchée, la semaine passée, de vous écrire autant que les semaines précédentes ! J'ai voulu finir, j'ai travaillé, travaillé, et j'ai fini ! Je crois que ma traduction est bonne, je l'ai revue entièrement avec M. Hoesli, le professeur de mes enfants pour l'allemand, ce jeune docteur en philosophie de l'université de Zurich qui va – il fut ravi de ma proposition – traduire à son tour *Gradiva*. Je crois que ma traduction ne contient pas de véritable contresens, je vais la donner aussitôt à Gallimard, et, je pense à Gallimard seul, et dès que j'aurai reçu les premières épreuves, je vous les enverrai afin que vous me fassiez vos remarques. Cela vous sera plus aisé à lire imprimé déjà.

Je vais aller voir cette semaine les manuscrits de Léonard conservés à la bibliothèque de l'Institut<sup>2</sup>, cela me semblera très émouvant !

Je vous écris sous un groupe de cerisiers en fleurs, dans mon jardin. Des pétales blancs pleuvent, lorsque passe une brise, j'en inclus quelques-uns dans cette lettre, comme un salut de mon jardin...

Que n'êtes-vous ici, dans la douceur de cette matinée de printemps ! Je le pense souvent : pourquoi la distance, pourquoi les années, nous ont-elles séparés ?

J'ai été hier matin errer plusieurs heures, seule dans la forêt de Saint-Germain. Je suis seule ici pour Pâques : mon mari au Danemark pour les funérailles de la vieille reine<sup>3</sup>, mes enfants à Royan, près de Bordeaux, au bord de la mer. Moi je suis restée à cause de la fatigue des déplacements, à cause de la traduction que j'ai finie à loisir, avec volupté, en ces deux jours calmes de Pâques, à cause aussi du déménagement, ou plutôt de l'aménagement de notre nouvelle maison de Paris<sup>4</sup>, auquel moi seule puis présider et qui commence.

1. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. 2. L'Institut de France. 3. Louise de Suède et de Norvège (1851-1926). 4. Elle a acheté un hôtel particulier au 6, rue Adolphe-Yvon près de la porte de la Muette, à Paris, car son mari n'aime pas résider dans leur maison de Saint-Cloud (AB, p. 1024).

La plupart de mes amis sont absents, Laforgue en Bretagne, M. Trou-Trou part aussi, seul Cala reste.

La nature est en ce moment une ivresse. Je ne puis dire comme je suis touchée de votre lettre de ce matin, qui comprend si bien de loin tant moi-même, et mes ivresses de printemps. Oui, la vue des premières feuilles aux arbres, des anémones (*Windblumen*), des violettes, des jacinthes dans les bois, les brises qui sont tièdes et les sifflements des oiseaux m'emplissent l'âme de quelque chose de sacré qui renaît chaque année. Et ce n'est pas simplement du lyrisme<sup>1</sup>, c'est quelque chose, me semble-t-il, de plus, et qui ressemble à la joie de la plante qui boit au soleil les sucs montant du sol. Quelque chose sans doute aussi de la joie de l'enfant qui, depuis peu venu à la lumière, boit avidement le lait qui le nourrit.

Je pensais hier matin, en me promenant dans la grande forêt solitaire, où les arbres verdissants m'ignoraient, aux oscillations, au cours des âges, de l'amour des hommes pour la nature. Et il me semblait entrevoir ceci : aux périodes où politiquement les hommes furent étroitement fixés au chef, au père (siècle de Louis XIV par exemple), les hommes ne se laissaient pas aller à l'attendrissement que donne la vieille mère, toujours jeune – comme sainte Anne – malgré les ans !

La grande renaissance, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'amour de la nature n'aurait-elle pas un lien avec l'affaiblissement sensible, en ce temps, du principe d'autorité ?

Il y eut aussi le sens de la nature indubitable des peuples primitifs. Mais ceux-ci étaient encore proches du sein de la mère, n'en avaient pas encore, par la force du père, été aussi violemment séparés.

Voici les divagations qui nous rapprochent de la schizonoïa ! Cependant ne le craignez pas – je ne tombe pas davantage que voici huit jours dans cette aberration !

Mais je suis si heureuse des paroles que la schizonoïa vous inspira dans votre dernière lettre, ou plutôt des expressions qu'elle fournit à vos sentiments ! Ne recommencez jamais, je vous en supplie avec tout l'amour de mon cœur, ne recommencez jamais à fumer comme avant ! Cela vous fait mal, et puis j'aurais peur pour cette part d'« aimance » si heureusement libérée et qui parfume votre dernière lettre ! et que je ne voudrais pas voir s'évaporer en fumée !

Que ne suis-je auprès de vous, je me le dis dix fois par jour...

Ainsi, il y a quarante ans que vous avez approché pour les premières fois, comme médecin, les hommes, à qui vous deviez tant apporter, tant donner.

---

1. Voir MB, 2 mars 1926, note 3, p. 27.

Je me demande qui eut l'honneur d'être votre premier client, ou cliente. Il y a tant de choses que j'aimerais vous entendre conter...

Quelle joie de penser vous retrouver dans le Semmering<sup>1</sup>, en juillet ! Est-ce là que vous irez, ou ailleurs ? Moi, d'ici là, je resterai à Paris, du moins à Saint-Cloud, sans doute sans bouger, à travailler sous les arbres.

Je ne vais pas mal du tout en ce moment, je suis dans ces périodes d'intervalle où je me sens très bien et qui semble se prolonger cette fois plus que le mois passé.

Et voilà que je vous ai écrit des pages et des pages, et pourtant je ne vous ai pas exprimé un sentiment inexprimable qui reste, je le sens, au fond de moi, et que votre lettre de ce matin fortifia à l'extrême. Je ne peux pas le dire, il me semble qu'il y a là, en moi, quelque chose qui me tient chaud, me rend puissante, me permet, depuis que je vous connais, ce que je n'avais jamais pu encore : supporter les autres hommes. Les êtres que je croise, rencontre, et ceux – plus grand miracle ! – avec qui je vis, ne m'irritent plus. Qu'ils me comprennent ou ne me comprennent pas, peu désormais m'importe ! Ma compréhension de leur incompréhension m'empêche désormais de leur en vouloir.

Et puis, je le sais depuis vous, je suis au fond libre. Nul ne peut m'enchaîner, si j'ai, moi c'est-à-dire vous !, rompu les chaînes que mes propres mains retenaient à mes poignets. Alors, quand les gens cessent d'être nos tyrans, on ne les hait plus de même, et le Serquintué, lui-même, je ne lui en veux plus. Curieusement, l'analyse commencée avec vous semble se poursuivre d'elle-même, tel un mécanisme remonté une fois par un magicien, au fond de mon âme. Et je crois que, lorsque vous me reverrez, quelque travail se sera ainsi, tout seul, fait.

De combien de choses ne parlerons-nous pas ! J'ai eu aussi l'occasion d'observer à plusieurs reprises la stupidité médicale. Je commence à moins regretter de n'être pas médecin.

Je vous aime.

Marie

J'aimerais bien avoir les *épreuves* de toutes vos œuvres n'ayant pas encore été traduites en français. Pour les divers traducteurs, pour les distribuer.

Dois-je écrire directement à Storfer à ce sujet, ou bien préférez-vous lui dire vous-même de me les envoyer, quand vous aurez l'occasion de le voir ? Car il n'est peut-être pas encore au courant des projets de traduction générale, et je ne voudrais pas les lui révéler par ma lettre avant que vous ne le lui appreniez !

---

1. Lieu de villégiature estival de la famille Freud, dans les Préalpes autrichiennes.



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

7 avril 1926

Ma chère princesse,

Votre lettre d'hier m'a pleinement rassuré et satisfait. J'ai dû prendre un mot trop au sérieux dans la précédente. Une bonne chose que vous ayez compris comment on restreint la perturbation.

Moi aussi je suis de nouveau bien chez moi, je prolonge quelques habitudes de la maison de repos, je m'applique à sortir d'une confortable inertie favorisée par un superbe début de printemps. Wolf a salué sa maîtresse comme une tempête ; de moi, il ne s'est occupé que le soir, à l'occasion du service habituel de sa pitance. Il est tellement authentique et sincère, il se comporte tout à fait comme la Vénus dans la parodie de *Tannhäuser*<sup>1</sup> que nous connaissons si bien, quand il met de l'ordre dans ses sentiments. Après la fuite du chevalier infidèle, la Vénus commence par décider de se consoler : « À présent, je veux me mettre du baume au cœur

Je désespérerai de 6 à 7. »

*Les affaires.* Jank m'a fait, au nom de Payot, une nouvelle proposition à laquelle je ne répondrai pas avant que ma chère égérie se soit exprimée sur ce point. Il veut présenter au public, réunis en un volume, les trois essais spéculatifs, parmi lesquels *Psychologie des foules* (déjà traduite par lui), qui a prétendument eu du succès et serait réimprimée. *Qu'en pensez-vous ?* Votre proposition de relire vous-même les épreuves est touchante, mais elle ne peut pas être mise en œuvre. Les multiples envois aller et retour entre Vienne et Paris provoqueraient un retard inexplicable qui perturberait Jank. Et puis compte tenu du caractère de cet homme, nous n'avons aucune garantie qu'il effectuera vraiment les corrections proposées. Je préférerais répondre à cet écœurement par quelques grossièretés énergiques, mais ce ne serait pas très sage.

Je considère que la traduction du *Mot d'esprit* n'est pas utile et, en raison du matériau, solidement irréalisable<sup>2</sup>. De Meyerson (*Interprétation du rêve*), chez Alcan, nous n'avons pas eu de nouvelles depuis longtemps. Les éditeurs et traducteurs français semblent être encore plus incorrects et discourtois que les autres. Toutes les autres propositions de détail que Loewenstein a faites hier me conviennent, c'est-à-dire que les seules choses qui me vont sont celles qui vous semblent aller.

Dans ce que vous dites sur Laforgue et le traumatisme du sevrage, j'ai de nouveau admiré votre esprit avisé. Bien entendu, il y a derrière cela le déni

1. Opéra de Carl Binder (1816-1860) et Johann Nestroy (1801-1862) qui parodie le *Tannhäuser* de Richard Wagner (1813-1883). 2. Allusion aux jeux de mots qu'utilise Freud comme base de cet essai. (*N.d.T.*)

du complexe de castration. Rank, de qui part ce courant, l'a admis sans voile lors du travail commun avec Ferenczi<sup>1</sup>. L'objection majeure contre cette théorie est l'expérience clinique, qui montre de manière tangible le complexe de castration, pas l'autre. Rank s'éloigne du reste clairement de moi ; on dit qu'avant même la fin de ce mois il ira à Paris pour une assez longue période, environ un semestre, pour y analyser ses patients originaires d'Amérique<sup>2</sup>. Je ne sais rien de plus précis là-dessus, je vais vraisemblablement lui parler bientôt. Je ne fais plus d'efforts pour le retenir auprès de moi, il arrive fréquemment qu'on ne puisse pas changer les destins.

Ruth, me semble-t-il, est à présent redevenue tout à fait rationnelle et ne vous causera pas de difficultés.

Je suis heureux de tout cœur que vous vous portiez bien. Que s'est-il passé avec l'*epulis*<sup>3</sup> ?

Cordialement,

Votre Freud



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud*

8 avril 1926

10 heures du soir

Voici trente ans, à cette heure nocturne, mon maître aimé, j'étais en train d'assister à cette représentation d'*Œdipe* qui fut pour moi la révélation de l'art, de la révolte et de l'amour. Depuis, pas une année, je n'ai pu laisser passer cette date sans la marquer d'un souvenir. Mais sans comprendre pourquoi cette date fut si importante ! Cela, seul vous me l'avez révélé – et pourquoi le soir où j'entendis les grandes plaintes d'*Œdipe* restait pour moi un anniversaire de taille égale à celui, dans une famille, d'une naissance ou d'une mort.

Et je revois, en cette année-ci où vous avez su porter la lumière en tant de recoins obscurs de moi-même, je revois tant d'autres années depuis lors écoulées, avec leurs illusions, leurs désespérances, leur lente montée vers la lumière. Je ne voudrais pas les recommencer, si elles devaient se dérouler pareilles ! et je préfère mes 43 ans d'aujourd'hui à mes 13 ans d'alors !

Car alors j'étais enveloppée, imprégnée de la douleur de ne pas comprendre, et je succombais sous le poids !

Combien douloureuse peut être la jeunesse ! Elle n'est le bonheur qu'après, et pour ceux qui, n'ayant pu depuis trouver mieux en eux-mêmes et dans les

---

1. Ferenczi, S., Rank, O. (1994), *Développement de la psychanalyse*, Payot. 2. Otto Rank (1884-1939) est un psychanalyste autrichien. Selon lui, la naissance est un traumatisme majeur et structurant de la vie psychique. Freud y voit une remise en cause de la prééminence du complexe d'*Œdipe*. En 1926, Rank émigre à Paris, où il analyse notamment Anaïs Nin (1903-1977) et Henry Miller (1891-1980) (DIP, II, p. 1455-1457. 3. MB, 27 février 1926, note 1, p. 26.

autres, nostalgiquement se souviennent. Le paradis n'apparaît jamais tel que lorsqu'on croit l'avoir perdu. Mais ceux qui savent mieux juger des paysages préfèrent ceux que l'on découvre lorsqu'on a déjà, au flanc de la montagne, gravi un peu haut le sentier.

J'ai peur d'écrire de façon incohérente, et de laisser des associations oniriques se glisser dans ces feuillets.

Il pleut, il fait froid, le vent qui souffle effeuille là dehors les pétales des cerisiers.

Je pense à vous et vous aime.

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

10 avril 1926

Mon maître aimé,

Je reçois à l'instant votre lettre comme je voulais vous écrire. Il y a tant de choses dans cette lettre auxquelles je voudrais répondre que je ne sais si je pourrais le faire pour que ma lettre attrape encore le courrier de ce soir...

Je veux d'abord vous dire ce que je voulais vous écrire : j'ai passé toute la journée d'hier à la bibliothèque de l'Institut, tenant dans mes mains les manuscrits même de Léonard. Cela m'a profondément émue, de lire avec le miroir les bribes que je pouvais comprendre, aidée de la transcription. Ces manuscrits de l'Institut furent pris en Italie par Bonaparte lors de la campagne d'Italie. On les conserve dans un joli coffret en bois. En bois ! pensez ! s'il y avait un incendie ! J'ai envie d'offrir à l'Institut un petit coffre-fort « *fire-proof* » pour les manuscrits de Léonard, si on veut l'accepter !

J'ai aussi remis mon manuscrit à Gallimard hier ! Il l'a pris aussitôt pour l'impression, je vous enverrai la première épreuve. Il traitera lui-même avec Crès pour l'édition de luxe à faire après. Lui-même trouve qu'on peut faire les deux ! Tout s'arrange donc. On écrira alors à Deuticke.

Mais il y a une petite difficulté, Deuticke considère, paraît-il, qu'il faudrait vendre la traduction, ici, à un prix supérieur à l'édition allemande. Or, vu le change, cela n'est pas possible, sous peine de ne rien vendre du tout. On ne pourra vendre au public une édition courante au-dessus de 12 à 15 francs, grand maximum.

Gallimard m'a dit n'avoir pas encore reçu d'avis de Deuticke relatif aux droits d'auteur et d'éditeur. Il m'a dit, quand il ~~faisait~~ éditait une traduction, avoir l'habitude, qui est juste, de ne pas payer un droit fixe à l'auteur et à l'éditeur étrangers, mais de leur réserver un pourcentage, ~~rela~~ proportionnel au nombre d'exemplaires vendus, et à réserver sur les 10 % qu'on destine aux

auteur, traducteur, éditeur étranger en bloc. Le mieux, ce me semble, serait de faire de même qu'il fut déjà fait pour les *Trois essais*<sup>1</sup>, les *Drei Abhandlungen*, déjà traduits par *La Nouvelle Revue française*. Gallimard ne savait pas par cœur hier ces conditions, mais il les retrouvera et Deuticke aussi dit s'en souvenir !

*Le Mot d'esprit* est ce que Gallimard désire particulièrement éditer ! Je vous supplie de laisser Nathan le traduire, ce qui est aussi son plus vif désir. Je crois la traduction possible, en mettant en note les textes allemands quand les *mots d'esprit* sont trop difficiles ! *La Nouvelle Revue française* avec Gallimard serait disposée, je l'ai vu hier, à assumer l'édition entière de vos œuvres qui restent à traduire. Si cela n'allait pas aisément avec un libraire médical ou un autre, nous aurions toujours Gallimard ?

Quant à Janké, mon aversion pour lui va croissant ! Il m'est pénible que sa traduction qui est tout de même mauvaise, malgré mon indulgence passagère, fasse connaître davantage de vos œuvres au public français ! Mais il faut que les autres se dépêchent et ne tardent pas trop non plus à les révéler à ce même public. Je dois les voir mardi à la seconde réunion du groupe pour savoir un peu où tout cela en est.

Je mènerai Ruth à la réunion, elle vous en rendra compte.

Si je veux que ma lettre ait encore quelque chance d'attraper le train du soir, il me la faut terminer. J'écrirai bientôt en réponse à votre lettre de ce soir : il y a bien des choses qui se pressent dans ma tête sur le « sevrage » dont Laforgue m'a encore parlé ce matin, en se promenant avec moi dans les bois. Non, ce n'est pas vrai que l'analyse réapprend à vivre à accepter le sort en dégageant l'aimance emprisonnée. L'aimance préexistait, et puis on ne sait si ces jeunes analystes veulent dire qu'on est malade parce qu'on aime trop ou pas assez.

L'analyse nous apprend à accepter la vie, nous donne le sens interne du déterminisme, le pousse à l'extrême, et son résultat est moins d'apprendre à mieux aimer qu'à mieux comprendre. L'amour, celui que je vous porte, par exemple, transfère ou non, est autre chose, moyen non résultat, cause non effet – et s'il subsiste, s'il survit à l'évolution du transfert, il est chose à part qu'on ne saurait confondre avec le résultat de l'analyse, son résultat spécifique, qui est qu'ayant compris, on admet, et que les productions pas-étouffantes du *sentiment de culpabilité* mal compris fondent comme des moisissures au soleil.

J'aime ce jeune ami (Laf.[orgue]) et cependant il m'irrite. Je tiens à ce que mon être demeure groupé autour de mon imaginaire pénis. Mais j'écris trop et ma lettre ce soir ne partira pas !

---

1. *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1923/1905d).

Oui, ces théoriciens m'irritent un peu, en voulant faire de la mère un objet autre de la libido qu'elle n'est. La libido s'attache donc aussi au père !

Mais je m'arrête enfin. Cette lettre fut un peu diffuse et bavarde. J'écrirai bientôt un matin dans plus de calme et de concentration. Mais soir ou matin, je vous aime.

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

12 avril 1926

Mon maître aimé,

J'ai réfléchi depuis avant-hier et me suis informée des traducteurs : il ne faut pas se le dissimuler, ils avancent, pour le moment du moins, comme des escargots. Tout cela sera, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, fort long. Y a-t-il donc lieu de repousser Janké ? qui, ayant déjà l'habitude des traductions, fût-ce des traductions médiocres, sera un auxiliaire actif ? Pour ma part, surmontant l'aversion – égale à la vôtre – qu'il m'inspire, je ne le crois pas.

De plus, Payot a un public. Un nouvel éditeur, pour vos œuvres, se le créera certes très vite. Mais on peut commencer par profiter de ce qui est. Il faut être réaliste.

Ma traduction a du moins un avantage sur celles de mes collaborateurs, le seul, peut-être ! c'est d'être la première à exister !

Je fais quelques recherches sur Léonard qui m'intéressent. Je lis le livre de Müntz<sup>1</sup>, qui est gros ! mais intéressant, couchée dans mon jardin. Je viens de finir celui de Mereschkovsky<sup>2</sup>, qui a certes beaucoup d'intérêt. On m'a dit que Mereschkovsky habite Paris – je ne sais si c'est vrai, et s'il n'est pas même mort. Si ce fâcheux accident ne lui est pas encore arrivé, je vais – je cherche son adresse – lui écrire, pour savoir à quelle source il a pris le compte des funérailles de Catarina<sup>3</sup>. Ce serait curieux de le savoir ! Vous dites bien dans une note, n'est-ce pas, que la source commune où ont puisé Mereschkovsky et Solmi<sup>4</sup> vous était alors restée « *inaccessible* » ?

Si j'ai quelques autres renseignements de sources à demander, j'ai eu hier l'adresse de Don Gerolamo Calvi<sup>5</sup>, Club dell'Unione, à Milan, qui serait actuellement le plus grand « Vinciste ». Depuis la mort de Müntz, il n'y a plus d'animal de cette espèce en France.

1. Müntz, E. (1899), *Léonard de Vinci, l'artiste, le penseur, le savant*. 2. Mereschkovsky, D. (1902), *La Résurrection des dieux (Léonard de Vinci)*. Pour cet écrivain russe (1865-1941), Bonaparte utilise aussi une autre orthographe : Merejkovski. 3. Bonaparte ajoute en bas de page : « + Mereschkovsky habite Paris ! Je viens d'avoir son adresse : je vais lui écrire ! » 4. Solmi, E. (1900), *Leonardo*. 5. Gerolamo Calvi (1874-1949), historien et critique d'art italien.

Dès que j'aurai achevé ces petites recherches et lectures corollaires, je reprends la lecture suivie de votre œuvre !

Je vous écris ce matin au fond de mon jardin. Le printemps est plus beau chaque jour ; je demeure le plus possible dehors. J'espère que vous aussi faites de même, allez vous promener souvent, respirez l'odeur exquise des feuilles de printemps, cueillez dans les bois des violettes.

Léonard semble avoir beaucoup aimé les violettes ; j'en ai vu plusieurs croquis dans ses manuscrits, sur la même page parfois que des bombes explosives !

C'est aujourd'hui que Ruth doit arriver ; je me réjouis de la voir ! J'espère l'emmener promener dans les bois. Pourvu qu'elle n'ait pas envie seulement d'aller dans les magasins.

Je n'aime pas beaucoup les villes, du moins l'aspect des pavés et des maisons. On est pourtant forcé d'habiter les villes, ou auprès, comme moi ici, quand on a besoin du commerce des hommes (voir à l'Institut les manuscrits de Léonard, aller visiter ses amis, aller faire des observations dans les hôpitaux, j'ai trouvé un merveilleux champ d'exploration dans l'Institut prophylactique<sup>1</sup>, où l'on soigne une grande partie des prostituées syphilitiques de Paris, et vais y aller, avec des compas et des centimètres, le premier jour où il pleuvra !) Le médecin de cet Institut, le Dr Vernes, est prêt à m'y laisser observer, je lui ai l'autre jour expliqué la chose.

Quant aux chirurgiens<sup>2</sup>, je ne sais pourquoi je leur inspire tant de respect. Ils déclarent, les deux !, ne vouloir attenter à ma personne qu'après avoir expérimenté sur une ou deux autres personnes. L'un a un sujet d'expérience déjà, qui lui a demandé la même chose, mais la dame est en Amérique. Il faut espérer qu'elle songera ce printemps à visiter Paris. On lui a écrit pour le lui demander.

En attendant ces passionnants essais, il ne me reste qu'à jouer avec mon cerveau. M. Trou-Trou finalement n'est pas parti (admirable exemple d'avertissement par l'inconscient), Cala est enrhumé à ne pouvoir prononcer un mot. Heureusement qu'il y a la nature et l'esprit ! les promenades dans les forêts, les promenades dans les pensées des hommes !

C'est demain soir que sera la deuxième réunion du groupe. Mme Sokol.[nicka] va lire une communication. Cela m'intéressera beaucoup, comme étude psychologique autant du sujet que de l'objet !

Plus je pense aux idées Rank-Laforgue, plus j'éprouve un sentiment psychique de nausée ! Ces jeunes messieurs – éternels nourrissons ! – veulent remplacer, dans les veines de l'analyse, par du lait, le sang ! Rank aurait,

---

1. Voir MB, 18 mars 1926, note 3, p. 43. 2. Voir MB, 24 mars 1926, note 6, p. 50.

paraît-il, dit à Laforgue que vous vous trompez singulièrement quand vous vous croyez son père, que vous êtes sa mère, tout simplement ! Vous l'avez allaité, et voilà – c'est moi qui poursuis – que vous ne pourriez supporter son sevrage. Vous seriez très féminin, quelque chose comme la Diane aux cent mamelles d'Éphèse<sup>1</sup> (c'était bien une Diane ?). Tout cela me semble insensé. Le phallus, avec ces contemplations, rentre sous terre, catastrophe que ne peut supporter sans frémir l'immortel auteur du *The man who cut his face*<sup>2</sup> avec la splendeur de son ruissellement de sang et pas de lait ! Ces conceptions sont adoucies, édulcorées, efféminées ; Laforgue, à qui j'ai dit ma pensée, et la vôtre, m'a dit que son *trauma du sevrage* serait le modèle plus ancien sur lequel se moulerait, plus tard, le *complexe de castration*. Le *complexe de castration* ne serait que secondaire, pas primitif. Et que devient alors la censure, avec ses instruments tranchants ? Ces messieurs ôtent par là son importance à la censure, à la civilisation, car le *sevrage* a lieu chez les bêtes comme chez les gens, tandis que la défense sociale qui se dresse devant l'enfant, la menace de castration, est à l'origine des civilisations !

Enfin, je ne sais pourquoi tant je bavarde : la question, comme vous le dites, est tranchée d'abord par la clinique.

Depuis deux jours, je ne rêve plus rien, après un rêve colossal fait l'autre jour et que j'aimerais bien vous communiquer, où il est question de « *l'enfant sublimé par le père* » par le moyen d'un calembour sur un empoisonnement avec du sublimé !

Mais après, plus de rêves. J'ai déjà observé ce phénomène plusieurs fois. On dirait que le conscient ~~ne peut supporter~~ possède un degré de saturation par l'inconscient ; ce degré atteint, rien ne passe plus que difficilement.

Quelle tristesse que les Alpes nous séparent !

Je vous aime.

Marie

*Epulis fibrosa* ? je ne sais ? ma dent, malgré le traitement, n'est pas encore guérie ? Qui a eu raison dans le diagnostic ? Je serais d'avis de refaire une coupe histologique. Mais je n'en souffre toujours pas.

Après-demain, 14 avril, à 5 heures 17 du matin, il y aura deux ans que mon père est mort.

---

1. Référence à Artémis d'Éphèse, nommée Diane chez les Romains. 2. Titre d'une des histoires de Bonaparte dans les CC (vol. 1, p. 326-334) où les menstrues jouent un rôle important.


**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**
*Saint-Cloud*

14 avril 1926

Mon maître aimé,

J'ai pensé tout ce matin à mon père que je n'ai plus depuis deux ans... et à vous, que j'ai retrouvé – en qui j'ai retrouvé un père transfiguré...

Hier soir, j'allai à la réunion du groupe dont vous êtes le père lointain. J'y vis vos fils divers, et vos filles. J'y menai Ruth à qui cette réunion plut, je crois, assez.

Loewenstein – le plus solide à mon avis de la famille – me parla de la lettre qu'il vous écrivit. Il me demanda si je savais ce que vous pensiez de ses propositions. Je lui rapportai les quelques mots que vous m'en disiez dans votre dernière lettre.

À mon avis, et je crois l'y avoir amené, la division des livres strictement par sujets : *hystérie*, *compulsion*, etc., me semble impossible. Les choses sont souvent trop intermêlées, et de plus, et surtout, il me semble impossible de mettre ensemble, par exemple, l'histoire de Dora<sup>1</sup> et les tout premiers articles consacrés par vous à l'hystérie. Cela ferait refaire chaque fois l'historique fragmenté de votre pensée. Il vaudrait mieux publier ensemble, comme dans les *Œuvres complètes*, les *Premières études sur la théorie des névroses* – puis dans un autre volume les grandes *histoires de malades*. N'est-ce pas votre avis ?

Pour la part que Janké veut se tailler dans le travail, je n'en ai rien dit à Loewenstein, je crois qu'il vaudra mieux que vous l'en avertissiez vous-même ; il en sera sans doute un peu déçu...

Je lis au jardin, le temps est radieux, j'ai quitté Léonard pour vous ! Je lis *L'Intérêt de la psychanalyse*<sup>2</sup>. C'est merveilleux !

Je vous lis le matin et Léonard l'après-midi.

Je vais partir maintenant déjeuner dans les bois avec quelques sandwiches. Ce soir, Ruth viendra prendre le thé avec mes enfants dans le jardin. Ce fut une joie de la revoir !

Je vous aime.

Marie


**SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE**
*Vienne IX, Berggasse 19*

16 avril 1926

Ma chère princesse,

Demain, j'espère avoir des nouvelles directes de vous par l'intermédiaire de Ruth. Votre conseil concerne les traductions – Jank et Loewen.[stein], je

1. *Fragment d'une analyse d'hystérie* (2006/1905e). 2. *L'Intérêt de la psychanalyse* (2005/1913j).

suppose, et je vais leur écrire à tous les deux demain. Moi aussi, il me semble qu'une disposition semblable à celle des *Ceuvres complètes* ou de la rédaction anglaise est bien meilleure que n'importe quelle autre. D'une manière générale, j'incline à vous laisser, à vous et aux autres, le soin de décider ce genre de choses.

Je deviens casanier mais je ne me porte pas mal. Je ne m'étonne pas que les discours des « éternels nourrissons<sup>1</sup> » produisent sur vous une certaine impression. Il y a tout de même quelque chose de vrai là-dedans. L'érotisme oral est la première manifestation de l'érotisme, et la mamma en général le premier objet sexuel, c'est de ces premières positions et par des chemins précis que la libido est transmise, par des voies déterminées, dans les nouvelles organisations. Mais la question qui nous intéresse est d'ordre dynamique, pas génétique. Même si la perte génitale peut avoir son modèle normal dans le sevrage, le risque de la perte ne devient pathogène qu'avec la castration, car seul le pénis apporte le colossal investissement narcissique qui correspond à l'importance de la fonction de reproduction. Vous soulignez par ailleurs très justement que tous les contextes culturels se rattachent à l'emplacement génital et non à l'emplacement oral.

Abraham a expliqué très en détail quelles qualités de caractère, préférences, antipathies et singularités peuvent se passer de la phase orale<sup>2</sup>. En règle générale, la régression à cette phase fait aussi apparaître des symptômes, ce qui peut être à la base des exagérations de notre ami.

Avant-hier, notre demande au Semmering et celle de l'hôtel du Semmering se sont croisées. À nous de décider si nous voulons de nouveau louer la villa, si bien que l'affaire est en principe réglée. Nous envisageons de monter le 15 juin et de commencer le travail en haut le 1<sup>er</sup> juillet. Anna, elle aussi, emmène ses enfants améric.[ains]<sup>3</sup>. Comme je ne dois pas beaucoup marcher et que je ne compte pas travailler vraiment, je peux facilement traiter deux personnes (d'abord le raton laveur<sup>4</sup>) et j'aurai donc une heure pour vous si vous voulez concrétiser votre intention d'offrir quelques semaines de votre été à l'attrait campagnard et modeste du Semmering. Je serais heureux de savoir si je peux me réjouir de la perspective de vous y revoir.

Je ne peux répondre à tout ce que vous écrivez, mais cela m'intéresse et je prends part à tout. Cette fois, nous pourrions dissocier nos discussions et l'analyse, si nous allons nous promener sur les pieux chemins proches de la maison.

---

1. Allusion à Rank et Laforgue (MB, 12 avril 1926). 2. Abraham, K. (1965), « Les états maniaco-dépressifs et les étapes prégénitales d'organisation de la libido » (1924), in *Développements de la libido, Œuvres complètes II*, 1965, p. 170-210. 3. Anna Freud a analysé Robert Jr. (dit Bob), Mary (dit Mabbie), Katrina et Michael, les quatre enfants de Dorothy Burlingham (1891-1979). 4. Surnom de W. Blumenthal, un patient de Freud souffrant d'une névrose obsessionnelle l'amenant à se laver fréquemment les mains (Freud, Ferenczi, 2000).

Je me réjouis que vous vous portiez indiscutablement bien et vous salue très cordialement.

Votre Freud



**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud*

16 avril 1926

Mon maître aimé,

Je reçois à l'instant une lettre de Pichon qui me dit ne pouvoir assumer sa part de la traduction (révision française avec Loewenstein) à cause de sa clientèle, de sa famille, de la préparation de son concours de « *Primarartz*<sup>1</sup> », etc.

Il déclare qu'il n'aurait pas le temps. J'espère que les autres traducteurs seront moins fuyants, et j'ai tout lieu de l'espérer, vu leur caractère plus stable. Loewenstein (très bien !) Laforgue, Nathan et Hoesli. J'espère d'ailleurs mettre encore un peu la main à la pâte moi-même pour quelques-uns de vos travaux touchant à la littérature et à l'art (vol. X)<sup>2</sup>, Mais je veux d'abord achever ou du moins avancer la lecture de vos œuvres ! J'ai relu les cinq conférences faites en Amérique<sup>3</sup> – la première de vos œuvres lue voici cinq ou six ans, prêtée à moi par Le Bon<sup>4</sup> ! Alors, je ne l'avais pas comprise ; c'est très curieux de voir le saut en avant qu'a fait depuis lors ma faculté de compréhension.

Je vais lire maintenant les *Trois essais*. Je suis l'ordre des *Œuvres complètes*, et ne relirai *L'Interprétation du rêve* qu'après les *petits écrits*.

En somme, il ne faut pas repousser Janké, qui a certes l'inconvénient de ne pas traduire très bien, très élégamment, mais qui, du moins, présente l'avantage réel de « traduire » effectivement.

Ruth vous contera la réunion de mardi passé et vous dira son impression sur les psychanalystes du groupe parisien ! Je crois que cela l'a amusée et intéressée de les voir. Elle est venue aussi à Saint-Cloud, a vu mes enfants, même entrevu mon mari et son oncle Valdemar. J'ai dû lui parler à propos des appellations<sup>5</sup>. Cela me fut infiniment désagréable. Elle m'a dit qu'elle s'en était doutée. En tout cas, je n'ai pu pénétrer dans les réactions que ces choses ont déclenché dans son inconscient : cela vous est réservé ! Mais moi j'en ai conçu d'étranges rêves, que je lui ai d'ailleurs en partie contés, et où Ruth est assimilée, par une sorte de projection, à une princesse russe, à qui, hélas !

1. Médecin de premier recours. (*N.d.T.*) 2. *Gesammelte Schriften*. 3. Initialement traduit en français sous le titre *Origine et développement de la psychanalyse* (1920-21/1910a). 4. Gustave Le Bon (1841-1931) fut le premier mentor de Bonaparte. 5. Voir MB, 3 avril 1926, note 3, p. 54.

jalousie, douleur, vous auriez fait cadeau de votre divan d'analyse ! J'ai passé là une pénible nuit.

J'ai poursuivi cette nuit-ci par un rêve archaïque où Mimo elle-même était, en tous points de vue anatomiques, absolument semblable à la déesse Mut<sup>1</sup> ! Quel dommage que nous ne puissions analyser ensemble la série de rêves qu'en ce moment je fais ! Très archaïques, avec mélange des personnalités indifféremment à leur sexe, je dois revivre les nuits les conceptions premières de mon enfance. Rêves d'une grande étrangeté et pourtant d'une grande monotonie, dont je vois d'ordinaire à peu près le sens.

Ces messagers, restés en nous, des temps les plus reculés de nous-mêmes, sont hautement impressionnants. Mais il faut avoir le courage de les regarder, de soulever le voile recouvrant leur face étrange et auguste, pour atteindre à la contemplation de leur beauté !

Je vais aller ce matin me promener avec Laforgue dans les bois. Nous parlerons du « sevrage » ! Je vais lui demander de m'exposer à son idée l'Œdipe complexe<sup>2</sup>. Il a dû le saigner à blanc, au lait, il doit être anémique ! (Je suis méchante !)

J'ai parlé de tout cela avec Ruth. Elle a raison, c'est, par-delà le *complexe de castration*, au *complexe d'Œdipe* que tous ces dissidents en veulent, tant est intense et insurmontable l'horreur qu'inspire aux civilisés l'idée de l'inceste qu'on cherche à supplanter par n'importe quoi.

Laforgue arrive, je vais sortir et vous redis, mon maître aimé, comme je vous aime.

Marie

Laforgue vient d'arriver : il me dit qu'il voudrait bien savoir comment les autres groupes sont organisés et comment on pourrait faire pour pouvoir rattacher le groupe de Paris à l'*Internationaler Verein* ?

(Après-midi)

Je vous ai envoyé un livre par Ruth. Pas une actualité ! il y en a si peu d'intéressantes ! Mais un vieux livre pris dans ma bibliothèque et qui vous redira simplement que je pense à vous.

Je voulais aussi vous envoyer par Ruth des jacinthes des bois. Mais j'ai été souffrante et au lit tout le jour de son départ.

Je n'ai pas eu le courage de parler à Laforgue du complexe d'Œdipe ! Il est trop gentil ! et nous nous entendons trop bien ! Nous avons à la place cueilli ensemble pour vous les jacinthes dans le bois de Versailles. Le bois en était tout bleu.

---

1. Déesse égyptienne hermaphrodite à tête de vautour que Freud évoque dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1927/1910c). 2. Marie Bonaparte l'appelle en allemand l'« *Œdipe Komplex* », et parfois, sous sa forme francisée, « Œdipe complexe ». (N.d.T.)

**MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD***Saint-Cloud*

19 avril 1926

Mon maître aimé,

Je suis abominablement déprimée depuis plusieurs jours, le retour de ma « période »<sup>1</sup> m'a physiquement, je ne sais pourquoi, anéantie, j'ai envie de dormir toute la journée, et, ce qui est pis, j'ai l'âme en marmelade ! J'en viens même à me convertir à la notion de schizonoïa ! Plus d'effort à faire en regardant le monde extérieur, voilà qui serait le paradis ; je rêve avec nostalgie du sein de ma nourrice !

C'est dans cet état que votre dernière lettre m'a trouvée, m'apportant ses rayons de soleil d'été ! Ainsi, ce dont je n'osais vous parler la première, vous pourrez me recevoir au Semmering le mois de juillet ; cela, je l'espère, ne vous fatiguera pas trop ? Je vous verrai à l'ombre des sapins, et je pourrai vous dire quelques-unes de ces mille choses dont mon cœur pour vous est plein...

Ruth m'avait désolée – je ne le lui ai pas dit – en me disant que vous ne travailleriez peut-être pas de tout l'été, que vous ne pourriez peut-être me voir que tout à fait en passant – quelques jours. Il est vrai qu'elle est votre autre « fille », ce qui explique bien des mouvements dans l'âme des femmes... Mais, même si cela vous avait fatigué de travailler, je serais venue vous voir, ne fût-ce qu'en passant...

Je suis aussi excédée des histoires d'éditeurs. Voici la lettre que je viens de recevoir de Gallimard. Elle ne me semble que partiellement la suite de ma conversation avec lui.

Il y a deux points importants dedans :

1°. La question des droits à verser à Deuticke, qui ne me semblent nullement exagérés, au contraire ! Gallimard a l'air d'oublier que le franc a baissé et baisse tous les jours.

2°. La fixation du prix de vente à 40 francs. Cela rendra évidemment la vente de *La Nouvelle Revue française* impossible ; si Deuticke maintient cette condition, il n'y a qu'à rompre avec Gallimard et se contenter de faire l'édition de luxe chez Crès, à tirage restreint de mille exemplaires. Cela me semblerait cependant dommage, pour la diffusion de votre œuvre auprès du public français.

Et alors que ferons-nous au sujet des autres traductions ? Ce serait à voir ensuite.

Les traducteurs sont venus dîner hier soir. Nous nous sommes félicités de la défection de Pichon, qui, atteint de « ruminations », aurait beaucoup retardé

---

1. Bonaparte utilise ce terme pour désigner ses périodes de menstruations.

la traduction. C'est moi qui remplirai auprès de Loewenstein le rôle qu'eût rempli Pichon ; nous reverrons tout ensemble, et j'ose espérer que la traduction y gagnera, sinon en subtils raffinements, du moins en vigueur.

J'ai aussi appris que *L'Interprétation du rêve* paraîtra chez Alcan dans quinze jours. Il est vraiment curieux que le traducteur Meyerson ne vous en ait pas avisé – ne vous ait soumis aucune épreuve. Il est vrai que ce serait un de vos ennemis acharnés ? L'humanité est parfois bizarre.

*[Interruption de la lettre]*

Je viens de téléphoner au secrétaire de Gallimard, celui-ci n'étant pas à Paris. La question des droits à verser à Deuticke ne fait aucune difficulté, pour le cas « *Léonard* » du moins.

Le seul véritable obstacle est la fixation d'un prix de vente élevé (40 francs). Si on veut faire un ouvrage se diffusant dans le public, ce ne sera pas habile de faire une édition dans ces conditions !

Si Deuticke néanmoins restait inébranlable (je crois qu'il aurait tort), il ne resterait qu'à faire une édition de luxe, à tirage restreint, soit chez Gallimard, soit chez Crès.

Deuticke voudrait-il écrire directement à ce sujet à Gallimard ?

Je suis horriblement malheureuse maintenant en pensant que nous avons accordé à Janké la traduction de vos grandes œuvres théoriques ! Je viens de jeter un coup d'œil dedans – je ne les ai pas encore lues – c'est trop beau, et il faut penser que cet animal de Janké va saccager cela !

J'aurais dû vous proposer de suite de traduire moi-même *Le Moi et le Ça*, par exemple ! Cela eût été mieux fait et n'eût pas perdu plus de temps ! Mais si vous avez déjà, comme je le pense, donné l'autorisation à Janké, il faut du moins obtenir de lui la communication certaine des épreuves.

Si c'est pendant mon séjour auprès de vous qu'elles arrivaient, vous voudriez bien me les laisser voir ?

Je vous aime.

Votre malheureuse fille et amie,  
Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

21 avril 1926

Ma très chère princesse,

Votre malaise, attesté par le changement d'écriture<sup>1</sup> sur la dernière page de votre lettre et le récit de Ruth, s'est sans doute à présent dissipé. Si c'était

1. Dans le passage auquel fait référence Freud, l'écriture de Bonaparte est particulièrement difficile à lire.

réellement une grippe, faites-vous protéger, par mon exemple, contre les effets secondaires qui surviennent un peu plus tard. Merci pour les jolies salutations envoyées de votre jardin et pour votre bibliothèque. Je mets cette dernière de côté pour le Semmering, car l'entretien de ma santé ne me laisse pas beaucoup de temps pour lire. Mais vous ne devez pas toujours, à chaque fois, sans interruption, me faire des cadeaux, sans quoi je finirai par soupçonner que vous voulez considérer ma soixante-dixième année comme le début de ma deuxième enfance.

Je dois à présent m'installer chaque matin dans une voiture et aller au hasard dans la campagne – le plus souvent en compagnie de tante Minna<sup>1</sup> – avant de commencer mon travail réduit. Je découvre cependant à cette occasion à quel point le printemps est beau, et je peux penser à votre jardin<sup>2</sup>.

Mon anniversaire commence à projeter son ombre. Un numéro spécial du *Judischenhumanitätsverein*<sup>3</sup> (B. B.<sup>4</sup>), auquel j'appartiens, est déjà entre mes mains avec ses essais bienveillants et aimables. Fort anodin dans l'ensemble. Je me considère comme l'un des ennemis les plus dangereux de la religion, mais ils ne donnent pas l'impression de s'en douter.

Cordialement,

Votre ami



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

Paris

23 avril 1926

Mon maître aimé,

Je vous écris de ma nouvelle maison de Paris, que j'arrange, que j'arrange, pour que mes enfants puissent y entrer, le jour, pour leurs leçons. C'est un pénible travail, et qui me fatigue.

Je ne vais d'ailleurs en ce moment pas très bien. L'angoisse m'a reprise : quel dommage que vous ne soyez pas là pour l'analyser, pour en profiter : près de vous je n'en avais plus !

J'ai recommencé à ne plus pouvoir supporter mon entourage, à n'avoir envie que de fuir ; j'ai un visage ravagé, je reperds du poids : tant mieux, peut-être ! j'en avais regagné !

Je sens autour de moi les murs de la censure, je ne puis me remuer sans m'y heurter. Et puis les difficultés au sujet de Narjani ! J'en ai parlé à Croisy, à propos de l'examen de ma fille<sup>5</sup> que je voudrais qu'on fit, elle a compris à moitié ; cela me fut odieux ; j'en perdis un kilo en une nuit. Elle a mieux compris le lendemain.

1. Minna Bernays (1865-1941) est la belle-sœur de Freud. 2. SF, 3 avril 1926, note 4, p. 54. 3. Association pour les humanités juives. (*N.d.T.*) 4. Le B'nai B'rith est une organisation juive internationale. 5. Voir MB, 18 mars 1926.

Et puis les opérations ne s'annoncent pas à l'horizon ; tout reste en plan.

Et puis tous mes amis sont trop occupés, je ne peux pas les voir quand j'en ai envie. Et je suis seule, désespérément à avoir envie de mourir.

Que n'est-il déjà là, le mois de juillet, où je vous reverrai...

Je n'ai de soulagement que par la nature ; quand je vais dans les bois, que je regarde les herbes, les feuilles, les arbres, les insectes et les oiseaux, alors une immense détente calme mes nerfs.

La nature du moins ignore la censure ; les oiseaux s'accouplent devant moi, les oiseaux, devant moi, dévorent les vers et les insectes, sans être pour cela poursuivis par les lois, ni par les reproches de leur conscience ! La cruauté de la nature donne, à la contempler, elle-même, du repos. Cela fait du bien de se promener parmi le meurtre libre et universel !

Que ne sommes-nous comme le tigre ou l'épervier !

Et puis je n'ai pas assez le temps de travailler. Cette nouvelle maison, les meubles, les tapis ; tenir compagnie à mon mari, à mes enfants, à leurs parents ; et mille choses à faire, ma dent ! (je vais, dès que j'aurai fini d'écrire, aller à l'Institut Curie refaire une nouvelle coupe histologique), mes « périodes » qui se sont pourtant cette fois bien passées ; les éditeurs ! le retard à la publication du livre, tout cela, qui en somme, se ramène à des reproductions du *complexe de castration* me plonge dans le marasme. *Sad, saddish am I!*

Comment pourrais-je encore garder des forces pour travailler quand elles s'usent ainsi dans l'angoisse ? Ce qui est affreux, c'est cette épouvantable solitude. Pourquoi la vie a-t-elle fait de moi un esprit de savant emprisonné dans une peau de princesse ?

Quand je vais dans les laboratoires, comme je fis ce matin chez Vernes, à l'Institut prophylactique (pour la syphilis) et que je vois des jeunes gens, des jeunes filles qui du moins sont étudiants, je les envie ! Moi, je ne suis plus assez jeune pour recommencer, pour changer ; je dois me glisser au travail comme un voleur, au travail que mon rang social absurde me défend comme un crime ! Je dois me cacher sous de faux noms pour poursuivre les recherches que vous savez : Vernes va m'y aider, d'ailleurs, il a compris ! Je verrai, grâce à lui, ce que je veux rechercher en particulier chez les très jeunes sujets, pour le développement de la bisexualité. Mais je dois me cacher comme un voleur !

Quand pourrai-je jamais travailler à la lumière, épanouir librement mon esprit au soleil, à la façon des fleurs !

Je vais d'abord publier mes quelques livres : *Flyda*<sup>1</sup>, les *Monologues*<sup>2</sup>... Je voudrais m'extérioriser d'une façon quelconque, ne pas rester toujours cet être féminin rentré !

---

1. Série de contes pour enfants qu'elle publiera en 1950 sous le titre *Les Glaucques Aventures de Flyda des mers*. 2. Réflexions inspirées par le décès de son père qu'elle publiera en 1950 sous le titre *Monologues devant la vie et la mort*.

Et j'ai hâte de reprendre avec vous le travail, d'apprendre, et de pouvoir un jour analyser des êtres à mon tour...

Deux mois encore avant de vous revoir ! Que cela me semble long, et que je suis donc triste !

Ayez pitié de moi !

Marie

Voici une lettre où il ne fut pas question d'affaires. Pourtant Payot m'a écrit hier une lettre – je vous l'enverrai la prochaine fois – pour me demander « Léonard ». Je crois que *La Nouvelle Revue française* serait mieux.

 **MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD**

*Saint-Cloud*

24 avril 1926

Mon maître aimé,

Je veux tout de suite vous dire que le fait de vous avoir écrit hier la lettre désolée que vous aurez reçue a miraculeusement, au cours de la soirée, dissipé ma crise d'angoisse, une des plus intenses pourtant que j'eus depuis longtemps ! On aurait dit, après que je vous eus écrit, que mon angoisse fondait en moi comme, vous savez, parfois, l'été, les nuages au soleil.

Aujourd'hui, j'ai repris courage à vivre, je n'ai plus envie de me tuer ! Je veux vivre et travailler ! Toutes les difficultés s'accompliront, je le sens, et j'arriverai à travailler même en n'étant pas médecin !

Vous m'avez d'ailleurs consolée toute la matinée : j'ai lu *La Morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne*<sup>1</sup> avec enthousiasme !

J'ai même recommencé à écrire quelques pages sur mon enfance dans le genre du *Bois enchanté*<sup>2</sup> !

Et je pense à vous ! Vous êtes encore plus consolateur que la nature, qui n'est que matière et substance, si elle est ampleur ! Vous êtes l'Intelligence, et c'est plus vaste encore pour un esprit souffrant humain, comme le mien. Vous êtes le père, vous êtes ce qu'en le projetant au ciel on nomme Dieu, tandis que la nature n'est que la mère, le sein fécond mais stupide qui nourrit !

Je vais partir dans un instant en Normandie – jusqu'à Rouen – pour voir les pommiers en fleur – avec ma fille et Croisy – mon fils veut rester auprès de ses cousines. J'ai voulu auparavant vous écrire ceci, et vous dire que la lettre d'angoisse d'hier peignait déjà du passé...

1. *La Morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne* (2007/1908d). 2. Texte autobiographique qu'elle a donné à lire à Freud lors de son premier séjour à Vienne en 1925 (AB, p. 1175).

Ne fumez pas trop, respirez plutôt l'air de l'été ! Je pense à vous et j'envie Ruth d'être déjà auprès de vous ! Je ne resterai à Rouen que jusqu'à demain soir : ne me privez pas de vos nouvelles. Je vous aime.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

27 avril 1926

Ma chère princesse,

Ce ne fut pas une petite surprise que de trouver deux lettres expresses sur la table du petit-déjeuner, mais un grand soulagement une fois que je les ai eues, j'avais déjà perçu votre contrariété dans votre lettre précédente. Des interprétations s'imposaient à moi, que je devais repousser, par exemple celle selon laquelle vous aviez trop prêté l'oreille aux avances du frère cadet<sup>1</sup>, pas encore pleinement sevré, et éprouviez à présent des remords au motif qu'une telle relation ne serait pas favorable à l'épanouissement de la  $\Psi A^2$ . Mais je n'y crois pas, je préfère voir dans la réapparition de l'angoisse enfantine un préambule au prolongement de notre analyse au mois de juillet. Vision qui ne serait même pas si défavorable. Car on ne peut tuer personne *in absentia*, pas même un symptôme. La meilleure protection contre une telle angoisse à l'égard de l'analyse est manifestement qu'elle ne se montre pas. Il y a là un optimum, si le symptôme se manifeste trop fortement, il n'est pas commode non plus de l'analyser, espérons que cet optimum se mette en place au Semmering.

Il peut y avoir suffisamment de motifs banals et non analytiques pour votre petite dépression – telle que vous les analysez aussi dans votre lettre.

L'exigence adressée par Deuticke à Gallimard n'a vraiment aucun sens. Je l'ai déjà invité par écrit à la retirer.

Comment allez-vous, d'ailleurs, choisir entre Gallimard et Payot ? Certains éléments plaident aussi en faveur de Payot. On aurait toutes les traductions regroupées au sein d'une maison, et le monopole du Dr Janké serait brisé pour la première fois.

Je suis contraint de prolonger mes voyages matinaux dans le printemps viennois et je le trouve vraiment beau. Quel dommage qu'il faille être vieux et malade pour faire cette découverte ! Une bonne chose que vous, dans votre jardin, n'ayez pas à attendre si longtemps ! Connaissez-vous du reste le petit poème sur le printemps de notre Uhland<sup>3</sup> ? Il restitue mieux qu'aucun autre

1. Allusion à Laforgue et au fait que Freud a déconseillé à Bonaparte d'avoir des relations intimes avec d'autres psychanalystes. 2. La psychanalyse. (*N.d.T.*) 3. « Credo printanier » est un poème de Ludwig Uhland (1787-1862), écrit en 1812.

l'ambiance de cette saison. Je ne me le rappelle pas de manière tout à fait sûre et complète, mais je vais vous en citer ce dont je me souviens :

« Le monde est plus beau chaque jour.  
 Qui sait ce que sera l'autre jour,  
 La floraison ne veut pas prendre fin,  
 La vallée la plus éloignée et profonde fleurit,  
 Allons, mon cœur, oublie donc ces ennuis,  
 Maintenant tout, tout va aller bien. »

Je suis et demeure très vertueux et je vous salue très cordialement, de retour de Rouen,

Votre Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

30 avril 1926

Mon maître aimé,

Depuis quelques jours, je n'ai plus de lettre de vous, vous m'aviez trop gâtée ! Et puis je suis fatiguée, fatiguée.

Pourtant, diverses choses marchent bien. J'ai commencé de vastes observations dans le service de syphilis d'un de mes amis <sup>1</sup>, qui veut me donner un matériel très important pour les recherches Narjani et de tous âges. J'ai trouvé là deux médecins, un ami et son assistant, que j'ai réussi à intéresser à ces recherches et qui me seconderont. Je vais là tous les huit jours, et dans l'intervalle on me prend des observations. Je lis aussi des choses admirables, vos œuvres, et l'introduction à la médecine expérimentale de Claude Bernard <sup>2</sup> que je n'avais jamais lues. Il a cessé de pleuvoir, et l'on peut sortir. J'apprends même à conduire une automobile, ce qui me remplit d'une singulière volupté ! Ce doit être une utilisation de la libido infantile, analogue à celle qu'ont les enfants à aller sur des chevaux de bois ! en allemand, je crois, Carrousel ? Et j'ai même fait des observations analytiques qui m'ont remplie d'aise. J'ai retrouvé dans ma vie actuelle de lointaines reproductions : Père + Mimo = Mari + Croisy.

Avec animosité réciproque des deux, comme autrefois, dans le désagréable et empoisonnant la vie de la maison – à laquelle je n'ai pas pu échapper, que j'ai même instituée chez moi – et à côté, le dédoublement de mon enfance : Pascal frère + Nounou = Cala actuel + M. Trou-Trou actuel <sup>3</sup>.

1. Le service du Dr Vernes. 2. Bernard, C.(2013), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. 3. Comprendre : Pascal Sinibaldi + Rose Boulet = Jean Troisier + Geneviève Troisier. Bonaparte explique dans ce passage l'origine des correspondances qu'elle établit entre différentes figures masculines et féminines de sa vie réelle et fantasmatique : Pascal et Jean incarnent le rôle de séducteurs, là où Rose et Geneviève sont deux rivales œdipiennes.

Ce couple-là soumis à la sexualité, tandis que celui Père + Mimo = Mari + Croisy terriblement censurés, incarnations de la censure sociale. Cela me semble très intéressant que j'aie ainsi organisé ma vie de façon à reproduire identiquement les mêmes constellations. Il n'y a que ma grand-mère que je n'aie pas reproduite, me semble-t-il. Mais celle-là est morte.

Mais celle-là est morte bien plus tôt que les autres et je ne l'ai que partiellement ressuscitée sans doute en d'autres.

J'ai été heureuse de penser à vous dans les bois ! Quelle joie de penser que vous regardez les arbres, les fleurs, et pas seulement les arbres de votre cour ! Mais ne fumez pas trop malgré le plein air.

Dans six jours ce sera votre fête. Je suis triste d'être loin pour ce jour. Mais nous nous reverrons au Semmering, sous les sapins. Je pense à ce temps sans cesse.

Je n'ai pas eu la grippe vraiment, mais n'ai pas été très bien quelques jours. Maintenant cela est fini. Je suis bien, mais fatiguée, fatiguée, comme on ne l'est que par « l'angoisse domestique ».

Je hais les maisons, leurs habitants, la vie et l'esprit de famille ! Je suis un anarchiste ! Je ne me sens bien que quand je m'en vais, quand je ne vois personne de chez moi, ni la cuisinière ni le chauffeur, ni les membres les plus proches de ma famille ! Je ne me sens bien qu'à ces moments-là.

Les traductions ont commencé. Le Dr Nathan a traduit assez bien l'introduction du *Witz*<sup>1</sup>. Il continuera, à moins que vous ne l'empêchiez ! J'espère que Gallimard et Deuticke vont pouvoir s'entendre.

Les braves gens qui ne voient pas en vous « *un ennemi de la religion* » me font penser à Nathan qui, ayant lu *Introduction à la Psa* [psychanalyse], n'avait pas pourtant compris, avant que je le lui apprenne, que vous êtes déterministe ! Tant il est que les gens voient ce qu'ils désirent.

Je vous aime.

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

1<sup>er</sup> mai 1926

Mon maître aimé,

Hier soir en rentrant de Paris, où je vous avais écrit ma lettre, j'ai trouvé la vôtre qui m'attendait – si pleine de douces choses ! sur le printemps, sur mon « angoisse », sur nos projets. Merci !

Le jardin est plein de fleurs bleues et blanches, des véroniques, des pâquerettes ! que n'êtes-vous ici !

1. *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient* (2014/1905c).

Je vais penser au projet Payot ou Gallimard ? Il y a des arguments certes pour le premier. Je joins sa lettre. Je le verrai. Il faudrait le décider à prendre toutes nos traductions, et peut-être même – projet hardi ! – à accepter ma révision pour Janké ?

J'écrirai plus longuement bientôt – je dois donner ma lettre à une voiture qui part.

Je vous aime.

Marie



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD – TÉLÉGRAMME

6 mai

pensée à vous tous = marie<sup>1</sup>



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

7 mai 1926

Mon maître aimé,

Je n'ai cessé de penser à vous ces deux derniers jours et de m'associer par la pensée aux fêtes diverses dont votre fille Mathilde m'avait révélé les projets<sup>2</sup> ! J'ai hâte de savoir comment tout s'est passé, elle m'a promis de me l'écrire.

Ici, le printemps est vert, mais froid, et si les beaux vers de Uhland décrivent et chantent, comme il convient, la floraison de nos vallées, hélas ! la tiédeur, qui contribue à épanouir le cœur, manque.

Heureusement que l'on peut vivre au-dedans comme au-dehors, je veux dire au-dedans de la pensée, et avec la pensée du père !

Je n'avais pas très bien compris, dans votre dernière lettre, les interprétations possibles de mon angoisse. J'avais lu *Wertungen* au lieu de *Werbungen*<sup>3</sup>. *Accordé trop d'attention à votre frère cadet pas totalement sevré*<sup>4</sup>. J'ai compris tout à coup ! Non, ce n'est pas le cas. *Ne pas prêter attention, j'ai pu le faire*. La question ne s'est pas posée.

Quant aux interprétations de vos dissidents, sevrage et autres, ~~non~~, je comprends de plus en plus leur origine. Hier soir, Maeder<sup>5</sup>, venu de Zurich, a fait une conférence à la Sorbonne qui m'a passionnée. Non pas par la vérité de ses dires, ni par son esprit d'observation scientifique, qui est des plus restreints, mais en me faisant saisir sur le vif le mécanisme des résistances

1. Télégramme envoyé pour le soixante-dixième anniversaire de Freud. 2. Allusion aux festivités pour l'anniversaire de Freud. 3. « Évaluations » au lieu de « réclames ». (*N.d.T.*) 4. Laforgue. Voir MB, 18 mars 1926, note 1 p. 42. 5. Alphonse Maeder (1882-1971) est un psychiatre suisse d'abord proche de Freud puis de Carl Gustav Jung (1875-1961).

contre votre pensée. Au fond, l'esprit humain tend à tourner, chaque fois qu'il le peut, la constatation de l'Œdipe complexe, et à la remplacer par des illusions diverses, tant l'horreur de l'inceste, plus encore que du meurtre, a poussé de fortes racines dans le cœur des civilisés. Alors, les uns disent, comme Maeder, que vous avez arbitrairement projeté l'adulte dans l'enfant, que le perfectionnement humain est une de nos plus profondes tendances, et nient et l'animalisme profond de l'homme, à jamais pourtant « *animal!* » et le déterminisme régnant dans l'âme au même degré que dans l'ensemble de la nature. Mais ce qui est pathétique, c'est le mouvement d'effroi de l'homme quand on lui fait pressentir la préhistoire que fut son enfance, Sa préhistoire toute frémissante des vieux instincts du sauvage. La plupart des hommes ne savent pas voir la beauté, il faut être pour cela trop librement artiste ! et ils se contentent de porter les mains à leurs yeux pour ne pas voir ! Mais de partout éclate pourtant l'évidence ! Je viens, pour ma part, de recueillir un cas grandiose : Je une sœur déflorée à 20 ans par le frère<sup>1</sup>. Ersatz du père à qui l'on ne pardonna jamais, d'ailleurs, son dédain ! Puis, après ce premier acte physique, le frère – remords, gêne – s'étant écarté, poursuite et chasse insatiable à travers toutes les formes de l'amour de par le monde pour le retrouver !

Je me demande si les pasteurs suisses expliqueraient toute cette histoire que je connais à fond, par le besoin inné du perfectionnement et de l'« intégration mentale ».

Le courage de l'esprit est ce qui manque le plus aux hommes, ils restent pour la plupart « *en deçà du principe de plaisir*<sup>2</sup> ». De toutes les personnes qui étaient hier dans la salle de la Sorbonne, il n'y eut que Loewenstein et moi qui sentirent du premier coup la véritable critique de ces doctrines. Les autres disaient : ceci est bien, ceci est mal, des points divers de détail, ils ne voyaient pas l'essentiel.

La conférence de Maeder fut d'ailleurs le plus bel hommage indirect que l'on puisse rendre à votre esprit scientifique. Il vous reproche en effet de ne pas quitter le terrain de la clinique, d'être imbu du déterminisme, du positivisme de votre temps, d'être amoraliste dans vos explications, c'est-à-dire d'être un savant.

Pour terminer cette longue lettre, je veux citer l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* où Claude Bernard, semblant vous pressentir, dit : « Quand on réunit des éléments physiologiques, on voit apparaître des propriétés qui n'étaient pas appréciables dans ces éléments séparés. Il faut donc

---

1. Peut-être sa cousine Annie de Villeneuve-Esclapon (1896-1972) (AB, p. 901). 2. Pastiche du titre de l'ouvrage de Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1996/1920g).

toujours procéder expérimentalement dans la synthèse vitale, parce que des phénomènes tout à fait spéciaux peuvent être le résultat de l'union ou de l'association de plus en plus complexe des éléments organisés. Tout cela prouve que ces éléments, quoique distincts et autonomes, ne jouent pas pour cela le rôle de simples associés, et que leur union exprime plus que l'addition de leurs propriétés séparées. Je suis persuadé que les obstacles qui entourent l'étude expérimentale de phénomènes psychologiques sont en grande partie dus à des difficultés de cet ordre ; car, malgré leur nature merveilleuse et la délicatesse de leurs manifestations, il est impossible, selon moi, de ne pas faire rentrer les phénomènes cérébraux, comme tous les autres phénomènes des corps vivants, dans les lois d'un déterminisme scientifique<sup>1</sup>. »

Évidemment, Claude Bernard devait penser, vu la nature de son esprit, à un déterminisme physiologique des phénomènes psychologiques, encore plus matériel, plus mesurable ! que celui que permet de déceler l'analyse, mais le déterminisme psychologique, basé sur la physiologie, de nos instincts peut être impliqué dans sa citation.

J'ai passé avant-hier quelques heures pénibles, mon oncle Christian<sup>2</sup> ayant eu une nouvelle attaque, dont il se remet d'ailleurs miraculeusement ! Je passai la moitié de la nuit près de lui. C'était terrible de le voir.

Mes rêves se déroulent avec sauvagerie. J'ai rêvé l'autre nuit que j'allais être pendue, avec Payot ! J'avais vu celui-ci l'après-midi : il voudrait être l'éditeur de toutes les œuvres de vous que nous allons traduire – racheter à l'avenir *L'Interprétation du rêve* à Alcan, et faire – dans l'avenir – l'édition de vos œuvres complètes. Cela m'a semblé très intéressant. Pour *Léonard*, il le voudrait aussi, bien entendu, mais accepterait que Gallimard en fit un tirage restreint auparavant. Cinq mille exemplaires par exemple. Je vais voir à ce sujet Gallimard lundi.

Pour en revenir au rêve où j'assistais à la pendaison de Payot, en attendant la mienne, je crois qu'il se reliait à la discussion de votre dernier livre<sup>3</sup> dont Loewenstein fit un rapport à la dernière réunion du groupe. L'angoisse est transformation de la libido, comme le vinaigre transformation du vin. L'angoisse est liée à la peur sociale, au complexe de castration. Toutes ces idées ensemble durent amener ce rêve, où mon angoisse était intense. Je me répétais, en attendant d'être pendue : « Pourquoi cette inutile cruauté ? Si je pouvais démontrer aux juges que la criminalité n'augmente pas dans les pays où l'on supprime la peine de mort, je ne serais pas pendue. C'est une question de statistique, mais quand on l'aura démontré aux gouvernements, ce

---

1. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, op. cit., p. 170-171. 2. Christian de Villeneuve-Esclapon (1852-1931). 3. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (Freud, 1992/1926d). Freud propose une nouvelle théorie de l'angoisse (DIP, I, p. 857-859) et une analogie avec le vinaigre.

sera trop tard : j'aurai déjà été pendue. » Et j'étais dans une angoisse indicible. Ma seule distraction avait été d'observer la figure de Payot pendant qu'on le pendait ; je me comparais, ce faisant, pour la curiosité scientifique, à Léonard de Vinci !

Voilà bien des bavardages ! Mais cela est encore si loin, le temps où vous revoir sous les sapins ! Nous avons bu à votre santé, hier soir, dans un affreux restaurant du Quartier latin, après la conférence de Maeder. J'aurais mieux aimé vous fêter à Vienne.

Je vous aime tendrement.

Marie

Appendice à la critique de la théorie du sevrage.

Un homme seul pouvait concevoir cette théorie. Le développement de la libido chez l'homme se faisant sans changement dans le choix de l'objet, ce qui permet de confondre l'importance du facteur sevrage avec l'importance du facteur purement œdipien. Une femme n'aurait pu tomber dans cette erreur d'appréciation, car sa libido quand elle se détache de la mère nourrice doit changer, se porter sur le père, et alors seulement l'importance de la fixation œdipienne se constitue. Le sevrage d'avec notre mère, à nous femmes, nous voyons bien qu'il n'occasionna pas un traumatisme conscient ou inconscient comparable à celui de devoir renoncer à l'amour du père ! Pour l'homme, ces deux facteurs peuvent n'en faire qu'un, s'il a le désir, se voilant la face devant la brutalité de l'Œdipe complexe, de remplacer ce complexe par autre chose.

Il y aurait un livre très intéressant à faire sur les divers complexes ayant occasionné l'attitude des dissidents<sup>1</sup> ! et qui en montrerait la racine profonde : la négation de l'Œdipe complexe au nom du *principe de plaisir*.

Il est curieux que les hommes, les disciples d'un grand homme commencent par vouloir démolir les parties les plus solides de son œuvre pour se créer une originalité. Il y a bien assez d'inconnu autour à explorer ! Explorer la psychologie de la femme ! les origines de l'angoisse ! voilà de quoi travailler !



#### SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE – TÉLÉGRAMME

Vienne, 7 mai 1926

tous vos charmants présents rappellent votre personne stop aucun ne vaut votre personne<sup>2</sup>. Freud

1. Allusion probable aux élèves de Freud qui comme Laforgue, Rank ou Jung ont, selon elle, contesté le complexe d'Œdipe et proposé des conceptions alternatives (voir MB, 12 avril 1926). 2. Télégramme en français.


**SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE**
*Vienne IX, Berggasse 19*

10 mai 1926

Ma chère princesse,

Se peut-il que la tendresse égare mon jugement ? Lorsque j'ai lu votre dernière lettre, je n'ai pu m'empêcher de me dire : comment se fait-il qu'elle perce un être à jour d'une manière aussi rapide et infaillible ? Qu'elle trouve, du premier coup, les raisons qui échappent à tous les autres ? C'est forcément qu'elle possède l'intelligence instinctive du génie, cette précision de la visée qui, comme l'a un jour relevé un ami, indique une parenté intime avec la nature.

Bien entendu, vous avez découvert avec justesse que ce n'est rien d'autre que l'horreur inspirée par l'inceste qui se dissimule derrière tous les mouvements de rejet, en tant qu'élément objectif à côté des motifs subjectifs de rejet clairement présents. Mais songez à quel point la confiance dans le complexe d'Œdipe est forcément accrue par une telle perception.

Les jours de célébration sont désormais révolus, ils ne font plus que parler encore un peu à travers des lettres. C'était très fatigant, mais je ne l'ai ressenti ainsi que le premier jour (5 mai). J'ai tenu brillamment tout le reste. Il n'y a pas eu de fausse note : j'ai entendu et lu toutes sortes de choses flatteuses. La conclusion a été une cérémonie festive de la loge juive<sup>1</sup> à laquelle j'appartiens depuis vingt-neuf ans. Mon médecin, le professeur Ludwig Braun<sup>2</sup>, y a parlé d'une manière qui a enchanté tous les auditeurs, dont ma famille. Je me suis tenu de ne pas être présent. C'eût été gênant et de mauvais goût. En général, quand quelqu'un m'injurie, je peux me défendre ; mais lorsque quelqu'un chante mes louanges, je suis sans défense. Tous les journaux viennois, et beaucoup d'allemands, ont publié des séries ou des articles, le plus souvent très élogieux, parfois très forcés et tortueux. Les associations juives à Vienne et, à l'extérieur, l'université de Jérusalem (dont je suis membre du curatoire), bref, les juifs en général, m'ont célébré comme un héros national, bien que mes mérites à l'égard de la cause juive se limitent à un seul point, le fait que je n'ai jamais renié mon judaïsme. Le monde officiel, l'Université, l'Académie, la Société des médecins, etc., ont totalement ignoré l'événement. Je trouve qu'ils ont eu raison, ce n'était qu'honnêteté. Après tout, je n'aurais pas cru à la sincérité de leurs félicitations et de leurs distinctions. La Ville de Vienne (dirigée par les sociaux-démocrates) m'a transmis le diplôme de citoyen d'honneur qui m'avait été conféré voici deux ans, c'est le maire en

1. Le B'nai B'rith, voir SF, 21 avril 1926, note 4, p. 71. 2. Ludwig Braun (1867-1936), professeur de médecine interne à l'université de Vienne.

personne qui me l'a apporté. Mes plus proches amis à Londres, Berlin, Budapest, ont passé tout ce temps ici ; le 7, nous avons tenu des conseils et des conférences pendant sept heures et demie. Quant au fonds de trente mille marks (sept mille dollars) qui m'a été remis, je l'ai utilisé aux quatre cinquièmes pour notre maison d'édition<sup>1</sup>, à un cinquième pour le service ambulatoire de Vienne<sup>2</sup>. Je vais devoir remercier les donateurs. Je le fais dans un passage de cette lettre.

On m'a laissé entendre que la participation avait été très faible en Amérique. Je n'en suis pas surpris, mais à quoi ces Américains sont-ils bons s'ils ne donnent même pas d'argent ?

Parmi les témoignages écrits, ceux d'Einstein<sup>3</sup>, Brandes<sup>4</sup>, Romain Rolland<sup>5</sup> et Yvette Guilbert<sup>6</sup> m'ont particulièrement réjoui, les meilleurs articles ont été ceux de Bleuler (Zurich)<sup>7</sup> et de Stefan Zweig, dans la *Wiener Neue Freie Presse*<sup>8</sup>.

Impression globale : le monde a formé un certain respect pour mon travail. L'analyse est admise, mais à ce jour seulement par les analystes.

Ma chère épouse, qui est au fond très ambitieuse, s'est sentie très satisfaite par tout cela. Anna, au contraire, a partagé ma sensibilité, pour laquelle être cloué publiquement au pilori des éloges est une gêne. Mathilde s'est occupée de tout de manière touchante, mes deux fils berlinois<sup>9</sup> ont profité de l'occasion pour faire une visite avec leurs femmes, mon fils Martin, qui dispose de plus d'esprit et d'humour qu'un employé de banque ne peut en avoir l'usage, a fabriqué dans le matériau le plus amusant qui soit un somptueux groupe : Œdipe et le sphinx.

Le certificat d'origine de votre beau bronze ne m'a pas totalement expliqué son rapport avec Jean Bologne, en particulier parce que je n'ai pas l'œuvre de Bode<sup>10</sup>. On demande plus d'informations. Pour l'anniversaire a été réalisée une eau-forte<sup>11</sup> de Schmutzer<sup>12</sup> qui me paraît remarquable. D'autres trouvent son expression trop sévère, presque méchante. Je suis sans doute comme cela au fond de moi. Je demande à présent si je peux vous envoyer cette planche

---

1. *Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, voir SF, 15 mars 1926, note 5 p. 41. 2. Clinique psychanalytique créée en 1922 par Eduard Hitschmann (1871-1957). 3. Le physicien Albert Einstein (1879-1955). 4. L'écrivain danois Georg Brandes (1842-1927). 5. L'écrivain français Romain Rolland (1866-1944). 6. La chanteuse française Yvette Guilbert (1865-1944), que Freud avait découverte lors de son séjour d'étude à Paris. 7. Article du psychiatre suisse Eugen Bleuler (1857-1939), « Zum siebzigsten Geburtstag Sigmund Freuds », *Neue Zürcher Zeitung*, 06/05/1926. 8. Article de l'écrivain autrichien Stefan Zweig (1881-1942), « Geburtstaggruss zu Freuds 70 Geburtstag », *Neue Freie Presse*, 6 mai 1926. 9. Outre Martin, Olivier Freud (1891-1969) vit aussi à Berlin. 10. Bonaparte a offert à Freud un bronze de la Renaissance – *La Vénus endormie* attribué à Jean Bologne (1529-1608) – et dont elle a trouvé une représentation dans un ouvrage de l'historien de l'art Wilhelm von Bode (1845-1929), *Die italienischen Bronzestatuetten der Renaissance* (1922). Freud n'appréciant finalement pas ce cadeau, elle le remplacera par un vase grec « avec des chevaux à figures unies sur fond clair » (AB, p. 1203). 11. Procédé de gravure chimique. 12. Ferdinand Schmutzer (1870-1928), photographe, graveur et peintre autrichien.

à Saint-Cloud ou si vous ne voulez la recevoir qu'à l'occasion de notre séjour à Semmering ?

Avec mes salutations les plus chaleureuses, votre vieux d'à peine 70 ans,

Freud



## MARIE BONAPARTE À SIGMUND FREUD

*Saint-Cloud*

17 mai 1926

Mon maître aimé,

J'ai aimé votre lettre où vous me dites tout ce qui se passa pour votre fête, ces quatre jours remplis de tant de choses. J'aurais voulu être là, mais je ne pouvais même penser à partir, ayant été absente si longtemps cet hiver de chez moi.

Il paraît qu'en effet les discours du samedi à la *loge juive* étaient très bien ! Votre fille Mathilde m'a aussi écrit *un récit* des fêtes et tout ce que dit Braun semble lui avoir beaucoup plu. Ne pourrai-je lire ce discours ? Il paraîtra bien quelque part ? J'aimerais aussi lire les articles dont vous me parlez, de Bleuler et de Stefan Zweig. On me les montrera bien lorsque j'arriverai au Semmering. Car je n'ose en demander communication avant ?

Je serai heureuse de recevoir de vous-même alors *l'eau-forte* de Schmutzer.

C'est en effet dans six semaines que je vous reverrai ! J'ai rêvé cette nuit d'un bois de pins où je rencontrais mon père – je vous épargne le reste de ce long rêve dont cet épisode donne le fond et le sens général. On cueillait sous ces pins de petites fleurs blanches d'une grâce extraordinaire et telles que la nature n'en fait pas ! C'est que c'était le bois de rêve où l'on errait avec le père, bois perdu depuis l'enfance et qu'on recherche ensuite toute la vie et qu'il est donné à bien peu de retrouver, et dont moi, rare élue, j'ai retrouvé l'atmosphère !

Et voici dix jours que je ne vous ai pas écrit ! Pourquoi ? J'ai vécu avec vous, pourtant, sans cesse – j'ai presque fini le cinquième volume des *Œuvres complètes* – je suis plongée dans la *Métapsychologie*<sup>1</sup>. C'est très beau, ces profondes perspectives, mais il faut garder toute sa tête pour ne pas s'y égarer, plus encore que lorsque l'on conduit une automobile ! Et après je lirai le sixième volume ! *Au-delà du principe de plaisir*, etc., je suis ivre à cette pensée ! Combien aurai-je en moi de votre pensée lorsque je vais vous revoir ! Je ne suis pas si intelligente que votre dernière lettre semble le croire. L'horreur de l'inceste commandant toutes les dissidences surgies dans votre école,

1. Ensemble de textes qui abordent la psychologie des processus inconscients réunis en français dans *Métapsychologie*, *op. cit.*

je tiens cette idée de Ruth. Elle me dit cela un jour où nous nous promenions, sortant de chez notre dentiste Hayes, avenue de l'Opéra. Je vois encore les taxis – Sequintués qui passaient à ce moment-là. Je lui disais : tous ces gens ne veulent pas admettre le *complexe de castration* et on le remplace tantôt par le *traumatisme de la naissance*, tantôt par le *traumatisme du sevrage*, etc. Elle me dit alors : cela remonte encore plus haut : c'est l'Œdipe complexe, l'inceste qui les révolte, tous ces gens. Cette parole resta et germa en moi, et pendant la conférence de Maeder prit un développement immense, comme ces plantes que les Hindous font, dit-on, pousser dans le creux de leur main, ou dans un petit vase, en quelques minutes ! J'en fus saisie, alors, dominée, je sentis avec une force souveraine les efforts des pauvres hommes pour repousser leurs plus profondes vérités intérieures, et la grandeur de ce conflit pathétique.

Quelle ivresse de reprendre avec vous le travail ! Comme je voudrais avancer dans le chemin des découvertes intérieures, et dans les directions restées les plus obscures ! J'ai eu hier matin un souvenir, en vous lisant, à propos de mon *angoisse infantile* : j'avais, vous vous le rappelez peut-être, peur de deux animaux : Anubis, et la Hyène. Or, je me croyais poursuivie par la Hyène, dans toujours au même endroit de la maison, dans les escaliers, en les montant – entre le premier et le deuxième étage, c'est-à-dire là où, chaque dimanche soir, mon père me montait à ma chambre sur son dos. Vous voyez le rapport. Je n'avais jamais vraiment la peur terrible, angoissante, de la Hyène, à un autre endroit.

Pourvu que *l'angoisse* ne se dérobe pas cet été encore, refuse de paraître ! Je vais emporter à lire, pendant mon analyse de juillet, toutes les histoires d'Edgar Poe<sup>1</sup>, qui ont le don de me terrifier, ou du moins l'avaient, et de me donner des cauchemars ou des peurs nocturnes. Pourvu qu'elles n'aient pas perdu ce pouvoir ! J'avais dû renoncer à la lecture d'Edgar Poe, qui pourtant m'intéressait passionnément, justement à cause de cela. Grâce à l'analyse, je pourrai la reprendre ! La seule partie de la littérature, la littérature fantomatique, va ainsi m'être accessible à nouveau, et je m'en réjouis. Ou bien je n'aurai plus peur, ou bien ma peur profitera à l'analyse. L'expérience sera même curieuse en soi.

Le pauvre Laforgue est très malheureux. Ayant appris par moi la façon dont avait été célébré votre anniversaire, il fut saisi du regret de n'avoir pas été, à cette occasion, quelques jours à Vienne. Il ne savait pas qu'il y aurait tant de

1. Adolescente, elle a lu l'œuvre de l'écrivain américain Edgar Poe (1809-1849), qui la fascinait et la terrifiait. Elle publiera une étude psychanalytique sur le sujet quelques années plus tard. Bonaparte, M. (1933), *Edgar Poe. Étude psychanalytique*, Denoël et Steele (EBF, p. 122-136).

visites venues pour vous de Londres, etc. Il n'avait même pas pensé qu'il pourrait être à sa place là-bas, bref, il n'avait pas pensé à la possibilité de partir, ni moi à la lui suggérer. Alors, il se sent très déçu, très malheureux, il n'a fait que me parler de cela, ou à peu près, avant-hier matin où il vint me voir. Je lui ai dit qu'en raison du déterminisme interne qui commande nos actes, ces regrets étaient bien vains, rien n'y a fait ! Je me suis amusée depuis à « *interpréter* » cet épisode, je crois qu'il se rattache au *complexe de la mère* de notre jeune ami ! Il resta près de la « mère » le jour de la fête du « père », et la « mère », qui par rapport au père, se sent la « fille » et considère notre jeune ami comme un « frère », n'eut même pas l'idée non plus de le déléguer auprès du père, par jalousie ! parce qu'elle-même n'y pouvait aller ! L'inconscient est mauvais !

Et Laforgue est très préoccupé d'être rattaché officiellement au groupe de Vienne. Comment fait-on cela ? Il m'a demandé plusieurs fois si j'avais reçu des nouvelles de vous à ce sujet ? Il a peur d'être « scotomisé<sup>1</sup> » par le père... Je ne puis aujourd'hui envoyer les renseignements complets au sujet de la Nymphé endormie<sup>2</sup>. J'irai les copier chez l'antiquaire où je l'ai trouvée dormante, et qui possède le livre de Bode.

Est-ce que le miel grec est enfin arrivé ? Le mien que j'avais fait demander en même temps est arrivé ici depuis huit jours.

Je dois m'interrompre ici pour recevoir la visite de Payot qui a demandé à venir me voir. Je reprendrai ma lettre après son départ.

Ma visite a duré de 11 heures du matin à maintenant 9 heures ! Il a déjeuné auprès de mon lit, car je suis souffrante aujourd'hui – raison physiologique, périodique ! Tous vos livres, les *Œuvres complètes*, lui ont passé sous les yeux ; il est décidé, me dit-il, à en acheter la publication française.

Mais il voudrait savoir quelles seraient les conditions que Deuticke, ou le *Verlag*, chacun pour sa part, lui ferait, afin que ces conditions ne fussent pas prohibitives pour une édition en France. Serait-il possible d'avoir, pour toutes les œuvres restant encore à traduire, les conditions de Deuticke et du *Verlag* ? Au sujet de *Léonard*, c'est décidément *La Nouvelle Revue française* qui le prend – les pourparlers étaient trop avancés avec eux pour le leur retirer, et de plus, cela sera bien là pour atteindre le public intellectuel français. Mais Payot voudrait aussi en faire une édition de luxe, à tirage restreint de deux mille, avec des gravures variées d'après Léonard, qu'il vendrait une soixantaine de francs. Je ne sais s'il ferait là une bonne affaire, mais ça nous est égal ! Je lui ai dit qu'on verra ensuite avec Gallimard et Deuticke. La seule

1. Le terme de scotomisation a notamment été utilisé par Laforgue et Pichon pour désigner, en désaccord avec Freud, un processus proche de la notion de refoulement ou de déni (DIP, II, p. 1627-1628). 2. Voir SF, 10 mai 1926, note 10 p. 82.

victime là-dedans sera Crès, qui n'aura rien, mais sa maison n'est pas très intéressante.

Payot, lui, par contre, est personnellement très intéressant ; mais il me paraît terriblement « *peu fiable* » ! Il m'a de plus conté qu'il est un don Juan !

Je voudrais encore vous dire tant de choses. Mais je n'ai déjà que trop écrit, je vous prends trop de temps ! voyez ma discrétion soudaine. Je vais m'arrêter, écrire encore à votre fille Mathilde, puis continuer à lire *L'Inconscient*<sup>1</sup> et à vous aimer comme je vous aime.

Marie



## SIGMUND FREUD À MARIE BONAPARTE

Vienne IX, Berggasse 19

21 mai 1926

Ma chère princesse,

C'est agaçant d'avoir tant à écrire qu'on sait en toute certitude qu'on ne dira pas tout. Alors, commençons donc.

Est-il possible que j'aie omis de confirmer l'arrivée du miel de l'Hymette<sup>2</sup> ? Il revigore chaque matin. Sans doute a-t-il été refoulé trop tôt par un autre cadeau.

Si vous êtes forcée d'abandonner la prétention à l'intuition géniale que vous aviez tirée de votre diagnostic sur les motifs de rejet, vous avez produit un nouveau témoignage de votre honnêteté. Nous ne serons pas en peine d'autres justifications à notre jugement.

J'aimerais influencer vos lectures : ne lisez rien de terrifiant qui puisse reproduire l'angoisse<sup>3</sup>. Je sais par expérience que ça ne sert pas à grand-chose. Mais ne lisez pas tant non plus des *Ceuvres comp. [lètes]*. Et si vous le faites, lisez uniquement par ordre chronologique, pas selon la disposition des volumes. Dans le cas contraire, vous aurez assemblé tant de théories, de nouvelles idées et de possibilités de réflexion que même votre cuisinier ne pourra pas y mettre de l'ordre et de la supervision – le matériau a besoin d'être assimilé lentement. *Au-delà du principe de plaisir*<sup>4</sup> est par exemple à présent totalement intempestif. Autre inconvénient, avec cette lecture, tout ce qui est théorique est tellement amplifié que la résistance naturelle du refoulement a alors la tâche facile quand il s'agit de tenir l'élément personnel à distance des séances d'analyse. Alors, chère princesse, *make your mind easy*, ôtez-vous de l'« obsession » jusqu'à ce que nous nous revoyions et ne vous préparez en aucune manière à la poursuite de l'analyse. Sur votre localisation de l'angoisse dans votre maison, j'ai récemment

1. *Note sur l'inconscient en psychanalyse* (1998/1912g). 2. Massif montagneux près d'Athènes. 3. Allusion au fait que Bonaparte lit alors Edgar Poe, un auteur qui la terrorisait lorsqu'elle était adolescente. 4. *Au-delà du principe de plaisir* (1927/1920g).